This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

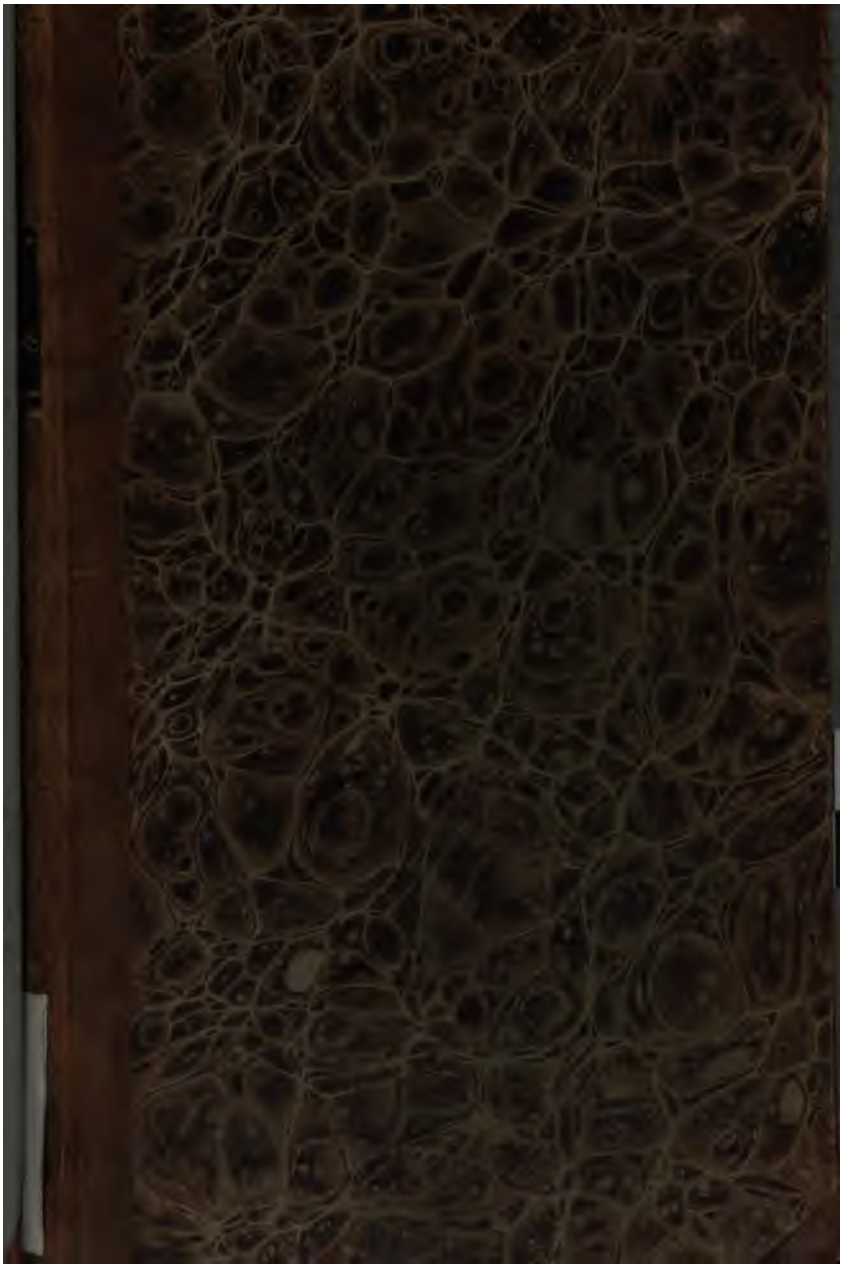
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

ESSAI

D'EDUCATION NATIONALE,

OU

PLAN D'ETUDES

POUR LA JEUNESSE,

Par Messire LOUIS-RENÉ DE CARADEUC DE LA CHALOTAIS, Procureur-Général du Roi au Parlement de Bretagne.

Nouvelle Edition revuë & corrigée.

A GENEVE,
Chez CL. & ANT. PHILIBERT.

M. DCC. LXIII.

Cette nouvelle Edition (outre qu'elle a été exactement revuë & corrigée) eſt de plus augmentée d'une Table des principales Matiéres. Elle a encor un autre avantage, par raport à l'impreſſion, qui eſt en caracteres moins ſerrés que la précédente, qui ne tenoit que 144 pages, & celle-ci environ 230.

Du 24 Mars 1763, Chambres assemblées.

LE Procureur-Général du Roi entré à la Cour, les Chambres assemblées, a dit, MESSIEURS, un des principaux objets de mes Réquisitoires du 7 Décembre 1761, & du 24 Mai 1762, étoit de vous porter à représenter à Sa Majesté combien il est important de réformer les Colleges du Royaume & l'éducation qu'y reçoit la jeunesse; à la supplier d'ordonner aux Universités & aux Académies de dresser un Plan d'Etudes, & de composer les livres élémentaires propres à le remplir. Il paroît que la Nation est pleinement convaincue aujourd'hui de la nécessité d'une réformation générale dans la méthode ordinaire des Colleges. J'avois eu l'honneur de vous dire que je me proposois de vous présenter un Mémoire sur ces objets; ils sont si importans, que je ne cesserai jamais de les re-

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

IX. Education des Enfans depuix dix ans. 101
X. Ce que c'eſt que le Goût, & quels ſont les moyens de le former. 112
XI. Opérations & Exercices du ſecond âge. 122
XII. Continuation des Etudes du premier & du ſecond Age. De l'Hiſtoire Naturelle, des Recréations Phyſiques & Mathém. des Mécaniques &c. 128
XIII. De la Géographie, & de l'Hiſtoire. 131
XIV. De l'Hiſtoire. 132
XV. De l'uſage de l'Hiſtoire. 138
XVI. Des principes ſur la certitude hiſtorique, ou de la Critique. 139
XVII. Des temps où l'on peut remonter dans l'Hiſtoire. 141
XVIII. De la Critique. 145
XIX. De la Critique & de la Logique. 146
XX. Régles de la Logique & de la Critique. 154

XXI. De la Métaphyſique. 161
XXII. De la Logique des vraiſemblances. 167
XXIII. De l'Eſprit Philoſophique. 168
XXIV. De l'Art de l'Invention. 172
XXV. De la Morale. 177
XXVI. Suite des Etudes du dernier Age. 187
XXVII. Du ſoin de la Santé, des Affaires & de la Religion. 188
XXVIII. Réflexions ſur deux abus dans les Colléges. 201
XXIX. Avantages de ce Plan d'Etudes. 203
XXX. Maniére d'exécuter ce Plan. 212
Poſt-Scriptum. 218

ESSAI
D'EDUCATION NATIONALE,
OU
PLAN D'ETUDES
POUR LA JEUNESSE,

Dépoſé au Greffe du Parlement de Bretagne, par Meſſire LOUIS-RENÉ DE CARADEUC DE LA CHALOTAIS, Procureur-Général du Roi.

I. *Réflexions préliminaires ſur l'utilité des Lettres, ſur la mauvaiſe maniére de les enſeigner, & ſur la qualité des Maitres.*

LEs Cours Souveraines ſe ſont occupées, depuis un an, des moyens d'établir dans les Colléges, des Sujets capables d'inſtruire la jeuneſſe. C'eſt peu de dé-

truire, ſi on ne ſonge à édifier. Nous avions une éducation qui n'étoit propre tout au plus qu'à former des Sujets pour l'Ecole. Le bien public, l'honneur de la Nation, demandent qu'on y ſubſtitue une éducation civile qui prépare chaque génération naiſſante à remplir avec ſuccès les différentes profeſſions de l'Etat.

Je me ſuis propoſé, dans ce Mémoire, d'en établir la néceſſité, & d'en indiquer les moyens. Pour en bien juger, il eſt peut-être néceſſaire de reprendre les choſes de plus loin, de faire voir l'utilité des ſciences & des lettres, combien une bonne ou une mauvaiſe éducation influent ſur le bonheur ou ſur le malheur d'une Nation, & d'examiner en même tems ce qu'elle a droit d'exiger de ſes Inſtituteurs.

Les ſciences ſont néceſſaires à l'homme; s'il a des devoirs à remplir, il eſt important qu'il les connoiſſe: les connoître, c'eſt poſſéder la plus utile de toutes les ſciences; c'eſt être fort avancé dans la carriére

où ſe forment les Citoyens utiles. L'ignorance n'eſt bonne à rien, & elle nuit à tout. Il eſt impoſſible qu'il ſorte quelque lumiére des ténébres, & on ne peut marcher dans les ténébres ſans s'égarer.

Si les apologiſtes de l'ignorance ne prétendent préconiſer que celle qui conduiroit à un doute ſenſé & raiſonnable, qui ne décide point, parce qu'elle ſe connoît elle-même, ils auroient dû lui donner le nom de ſcience; c'eſt en effet une ſcience très-réelle & très-eſtimable, que de ſavoir douter & apprécier ſon impuiſſance. Mais je parle ici de l'ignorance proprement dite, qui eſt preſque toujours préſomptueuſe, qui décide, approuve & condamne avec une égale témérité; & je dis que ſi on en compare les funeſtes effets avec l'abus des ſciences, la queſtion eſt décidée. Il n'y a perſonne qui ne diſe comme moi, que l'ignorance nuit à tout, & qui ne forme des vœux pour le rétabliſſement des bonnes études, afin de

diminuer, autant qu'il eſt poſſible, l'abus du ſavoir.

Les ſiécles les plus groſſiers & les plus ignorans ont toujours été les plus vicieux & les plus corrompus. Laiſſez l'homme ſans culture, ignorant & par conſéquent inſenſible ſur ſes devoirs; il deviendra timide, ſuperſtitieux, peut-être cruel. Si on ne lui enſeigne pas le bien, il ſe préoccupera néceſſairement du mal. L'eſprit & le cœur ne peuvent reſter vuides.

Abandonnons tous les paradoxes ſur l'inutilité ou le danger des ſciences; ſéparons les choſes de l'abus qui peut s'y trouver, dirigeons les études vers la plus grande utilité publique; & en attendant que l'on ſache ſi la ſociété humaine telle qu'elle eſt, ſi l'homme tel qu'il n'eſt pas, pourroient s'en paſſer, travaillons à imprimer dans l'eſprit des jeunes gens les connoiſſances qui leur ſeront néceſſaires pour remplir les différentes profeſſions, y travailler à leur bonheur, à celui des autres, &

ESSAI

D'EDUCATION NATIONALE,

OU

PLAN D'ETUDES

POUR LA JEUNESSE,

Par Meſſire LOUIS-RENÉ DE CARADEUC DE LA CHALOTAIS, Procureur-Général du Roi au Parlement de Bretagne.

Nouvelle Edition revuë & corrigée.

A GENEVE,
Chez CL. & ANT. PHILIBERT.

M. DCC. LXIII.

du Légiſlateur doit être de procurer aux eſprits le plus haut degré de juſteſſe & de capacité qu'il eſt poſſible, aux caracteres le plus haut degré de bonté & d'élévation, au corps le plus haut degré de force & de ſanté.

On ne doit pas eſpérer d'atteindre aiſément à ce point de perfection; trop d'obſtacles s'y oppoſent, ſur-tout parmi nous; mais on doit toujours tendre au but, c'eſt le moyen d'en approcher de plus près.

Les mœurs publiques d'une grande Nation ne ſont pas toujours bonnes; la débauche trop univerſelle de la jeuneſſe, le luxe trop répandu, le peu d'amour de la Patrie & du bien public, l'inquiétude naturelle de nos eſprits, la diſſipation, l'oubli des devoirs eſſentiels de ſa profeſſion, une multitude de cauſes connues, s'oppoſent à la conſidération due au mérite & à la vertu, & qui en eſt la plus flatteuſe récompenſe. Sans la

conſidération perſonnelle, toute inſtitution ſera imparfaite, quand même les loix la favoriſeroient. *Quid leges ſine moribus vanæ proficiunt?* diſoit un des plus beaux & des meilleurs eſprits de l'Antiquité. [*Horace* 3 Od. 23.] Mais le Gouvernement peut ſubjuguer les mœurs même; les titres, les honneurs, le blâme qu'il diſtribue, ont cours comme ſa monnoie.

Les études publiques ne ſont pas dirigées vers la plus grande utilité publique; c'eſt un fait dont la vérité eſt portée juſqu'à la démonſtration: heureuſement la poſſibilité de les réformer, eſt auſſi bien prouvée que ſa néceſſité. Il y a un nombre prodigieux de vérités connues, éparſes dans une infinité de livres, répandues dans une infinité de têtes; il ne s'agit que de les recueillir & de les mettre en ordre, pour éclairer les Maîtres & les Inſtituteurs; mais puiſque l'éducation péche dans le prin-

cipe même, il faut reprendre l'édifice dès le fondement.

Je ne répéterai point ici tout ce qu'on a remarqué de défectueux dans la méthode ordinaire. La ſomme des lumieres a beaucoup augmenté depuis deux ſiecles; ainſi il eſt facile de mieux faire que ceux qui nous ont précédés; mais nous ne devons pas oublier les ſervices qu'ils ont rendus à l'humanité. L'établiſſement des Univerſités & des Colleges a banni l'ignorance groſſiere; & le plan d'étude qu'on adopta, étoit peut-être le meilleur qu'il fût poſſible de ſuivre alors. Dès le commencement du dernier ſiecle, l'Univerſité deſiroit une réformation dans les études. Des circonſtances plus heureuſes doivent déterminer aujourd'hui à corriger la mauvaiſe routine des Colleges, & à chercher une maniere plus utile d'enſeigner & d'apprendre.

Notre éducation ſe reſſent par-tout de la barbarie des ſiecles paſſés, où

l'on ne faiſoit étudier que ceux que l'on deſtinoit à la Cléricature; où l'on n'avoit de livres que ceux qui étoient copiés par des Moines; où l'on étoit obligé d'envoyer à Rome pour faire tranſcrire les ouvrages de *Ciceron*; où les Nobles ſavoient à peine lire & écrire; où les guerres & les pillages rendoient les livres ſi rares & les études ſi difficiles; où il n'y avoit d'Ecoles que dans les Cathédrales & dans les Monaſteres. La Langue maternelle des François n'étoit alors qu'un jargon informe & incertain : un Latin barbare s'étoit emparé des Ordonnances, des Chartres des Rois, des Arrêts des Cours Souveraines. La Philoſophie ſe réduiſoit à diſputer ſur les livres d'*Ariſtote*; la Morale n'inſtruiſoit point l'homme de ſes devoirs; la Phyſique ne rapportoit qu'à des cauſes chimériques, des effets qu'on ne ſongeoit pas même à obſerver. A la place de l'Aſtronomie & de l'Hiſtoire naturelle,

régnoient des Fables qui amenérent les délires de l'Aſtrologie & des pratiques ſuperſtitieuſes de Médecine. La Théologie & la Juriſprudence n'aboutiſſoient qu'à des diſputes d'Ecoles ou à des opinions de Docteurs, parce qu'on abandonnoit les textes, faute de critique, pour s'en rapporter à des ſommaires ou à des gloſes.

Si l'on voit des vertus ſublimes & des talens éminens briller au milieu des ténebres de ces ſiecles d'ignorance, c'eſt par un effort de la nature ſeule, & qu'elle ne fait que rarement. Quels hommes qu'un Abbé *Suger*, un *Bertrand du Gueſclin*, un *Barbaſan*, un *Bayard*, & dans les tems moins reculés, un Connétable de *Montmorenci*, un *Colbert*, qui n'avoient pas étudié! Qu'on ne s'en étonne pas; les idées d'honneur & de vertu prédominent dans les ames ſupérieures, & les ſentimens ſont bien au-deſſus des connoiſſances acquiſes: il doit pa-

tout ſembloit concourir à former des Citoyens diſtingués dans tous les genres. Le Monarque qui nous gouverne, a encouragé les ſciences, & a excité l'émulation en envoyant des Obſervateurs au Nord, à l'Equateur, au Cap de Bonne-Eſpérance, en fondant une Ecole Militaire; mais malheureuſement des ſecours ſi précieux ne ſont offerts qu'en ſous-ordre, ſi j'oſe m'exprimer ainſi. La premiere inſtitution nationale eſt demeurée la même, & on y a tout aſſervi: elle eſt reſtreinte par-tout à l'éducation des Colléges, & cette éducation a été bornée à l'étude de la langue Latine. On n'acquiert dans la plupart des Colleges aucune connoiſſance de notre langue; on n'y apprend qu'une Philoſophie abſtraite qui ne peut être d'aucun uſage dans le cours de la vie; qui ne renferme ni les principes de Morale néceſſaires pour ſe bien conduire dans la ſociété, ni rien de ce qu'il importe de ſavoir, étant homme. La Religion n'y eſt pas enſeignée avec plus de ſoin; enſorte

ſa vie. La nature met de la différence entre les hommes (on n'en peut douter), l'éducation en met peut-être davantage. Le talent eſt un don de la nature; mais il entre dans le talent bien apprécié, beaucoup de ce qu'on appelle art acquis, habitude. S'il étoit poſſible de décompoſer le talent d'un *Boſſuet*, d'un *Corneille*, d'un *Racine*, d'un *La Fontaine*, on trouveroit à la vérité le fonds le plus riche, mais perfectionné par un long & continuel exercice; la culture ajoute toujours à la bonté & à la fécondité du terroir. L'application ſans talent ne fera que des hommes médiocres; le talent ſans application ne produira jamais des hommes ſupérieurs.

Suppoſer que la nature fait tout, que l'exercice & l'application n'ajoutent rien aux talens naturels, c'eſt une maxime pernicieuſe qui entretient la nonchalance des bons eſprits, & augmente le découragement des médiocres. On reconnoît, par l'expérience, que preſque tous les hom-

mes ne vont pas ſi loin qu'ils pourroient aller, s'ils apportoient à ce qu'ils font, une grande application. Il ne faut pas s'y méprendre, tous ceux qui ſont nés pour avoir de l'eſprit, ne ſont pas gens d'eſprit. Il eſt d'une utilité univerſelle, que l'on ſoit convaincu dans toutes les profeſſions qu'il eſt impoſſible de bien ſavoir ce que l'on n'a pas bien appris.

Nier la force de l'éducation, c'eſt nier contre l'expérience la force des habitudes. Que ne pourroit point une inſtitution formée par les loix, & dirigée par des exemples! Elle changeroit en peu d'années les mœurs d'une Nation entiere; chez les *Spartiates*, elle avoit vaincu la nature même; il y a un Art de changer la race des animaux; n'y en auroit-il point pour perfectionner celle des hommes?

Si l'humanité eſt ſuſceptible d'un certain point de perfection, c'eſt par l'inſtitution qu'elle peut y arriver. L'objet

du Légiſlateur doit être de procurer aux eſprits le plus haut degré de juſteſſe & de capacité qu'il eſt poſſible, aux caracteres le plus haut degré de bonté & d'élévation, au corps le plus haut degré de force & de ſanté.

On ne doit pas eſpérer d'atteindre aiſément à ce point de perfection; trop d'obſtacles s'y oppoſent, ſur-tout parmi nous; mais on doit toujours tendre au but, c'eſt le moyen d'en approcher de plus près.

Les mœurs publiques d'une grande Nation ne ſont pas toujours bonnes; la débauche trop univerſelle de la jeuneſſe, le luxe trop répandu, le peu d'amour de la Patrie & du bien public, l'inquiétude naturelle de nos eſprits, la diſſipation, l'oubli des devoirs eſſentiels de ſa profeſſion, une multitude de cauſes connues, s'oppoſent à la conſidération due au mérite & à la vertu, & qui en eſt la plus flatteuſe récompenſe. Sans la

conſidération perſonnelle, toute inſtitution ſera imparfaite, quand même les loix la favoriſeroient. *Quid leges ſine moribus vanæ proficiunt?* diſoit un des plus beaux & des meilleurs eſprits de l'Antiquité. [*Horace* 3 Od. 23.] Mais le Gouvernement peut ſubjuguer les mœurs même; les titres, les honneurs, le blâme qu'il diſtribue, ont cours comme ſa monnoie.

Les études publiques ne ſont pas dirigées vers la plus grande utilité publique; c'eſt un fait dont la vérité eſt portée juſqu'à la démonſtration: heureuſement la poſſibilité de les réformer, eſt auſſi bien prouvée que ſa néceſſité. Il y a un nombre prodigieux de vérités connues, éparſes dans une infinité de livres, répandues dans une infinité de têtes; il ne s'agit que de les recueillir & de les mettre en ordre, pour éclairer les Maîtres & les Inſtituteurs; mais puiſque l'éducation péche dans le prin-

cipe même, il faut reprendre l'édifice dès le fondement.

Je ne répéterai point ici tout ce qu'on a remarqué de défectueux dans la méthode ordinaire. La ſomme des lumieres a beaucoup augmenté depuis deux ſiecles; ainſi il eſt facile de mieux faire que ceux qui nous ont précédés; mais nous ne devons pas oublier les ſervices qu'ils ont rendus à l'humanité. L'établiſſement des Univerſités & des Colleges a banni l'ignorance groſſiere; & le plan d'étude qu'on adopta, étoit peut-être le meilleur qu'il fût poſſible de ſuivre alors. Dès le commencement du dernier ſiecle, l'Univerſité deſiroit une réformation dans les études. Des circonſtances plus heureuſes doivent déterminer aujourd'hui à corriger la mauvaiſe routine des Colleges, & à chercher une maniere plus utile d'enſeigner & d'apprendre.

Notre éducation ſe reſſent par-tout de la barbarie des ſiecles paſſés, où

l'on ne faiſoit étudier que ceux que l'on deſtinoit à la Cléricature; où l'on n'avoit de livres que ceux qui étoient copiés par des Moines; où l'on étoit obligé d'envoyer à Rome pour faire tranſcrire les ouvrages de *Ciceron*; où les Nobles ſavoient à peine lire & écrire; où les guerres & les pillages rendoient les livres ſi rares & les études ſi difficiles; où il n'y avoit d'Ecoles que dans les Cathédrales & dans les Monaſteres. La Langue maternelle des François n'étoit alors qu'un jargon informe & incertain : un Latin barbare s'étoit emparé des Ordonnances, des Chartres des Rois, des Arrêts des Cours Souveraines. La Philoſophie ſe réduiſoit à diſputer ſur les livres d'*Ariſtote*; la Morale n'inſtruiſoit point l'homme de ſes devoirs; la Phyſique ne rapportoit qu'à des cauſes chimériques, des effets qu'on ne ſongeoit pas même à obſerver. A la place de l'Aſtronomie & de l'Hiſtoire naturelle,

régnoient des Fables qui amenérent les délires de l'Aſtrologie & des pratiques ſuperſtitieuſes de Médecine. La Théologie & la Juriſprudence n'aboutiſſoient qu'à des diſputes d'Ecoles ou à des opinions de Docteurs, parce qu'on abandonnoit les textes, faute de critique, pour s'en rapporter à des ſommaires ou à des gloſes.

Si l'on voit des vertus ſublimes & des talens éminens briller au milieu des ténebres de ces ſiecles d'ignorance, c'eſt par un effort de la nature ſeule, & qu'elle ne fait que rarement. Quels hommes qu'un Abbe *Suger*, un *Bertrand du Gueſclin*, un *Barbaſan*, un *Bayard*, & dans les tems moins reculés, un Connétable de *Montmorenci*, un *Colbert*, qui n'avoient pas étudié! Qu'on ne s'en étonne pas; les idées d'honneur & de vertu prédominent dans les ames ſupérieures, & les ſentimens ſont bien au-deſſus des connoiſſances acquiſes: il doit pa-

roître plus étonnant encore quon ait fait des découvertes du premier ordre dans ces tems de barbarie. Elles ont été le fruit du génie dont le caractere propre eſt de percer les ténebres les plus épaiſſes, & de s'élever même au-deſſus des ſiecles éclairés. La meilleure culture de l'eſprit ne peut donner le génie, mais on doit tâcher au moins d'établir une éducation qui ne l'étouffe pas.

Au renouvellement des lettres & des ſciences, les ténébres qui couvroient l'Europe depuis ſi longtems, diſparurent; l'Imprimerie fut inventée, des Colleges furent fondés, l'émulation fut excitée, & on eut honte d'être ignorant; mais l'éducation fut trop concentrée dans les Colleges, & elle eſt reſtée preſque toute ſcholaſtique.

Les lettres ne ſont qu'une partie de l'inſtitution d'une nation; l'inſtitution a des vues plus étendues: elle eſt pour un Etat ce qu'eſt l'éducation pour les Particuliers.

Son objet eſt de rendre une nation plus éclairée en tout genre, & par conſéquent plus floriſſante.

Les lettres ſont à la fois la nourriture des eſprits, l'inſtruction & l'ornement du monde. *Platon* & *Ciceron*, qui ont inſtruit leurs contemporains, éclairent encore aujourd'hui l'univers; & la poſterité la plus reculée profitera de leurs leçons. On doit regarder les lettres dans un Etat, comme la ſource & l'appui des vertus humaines & civiles. Malheur aux Nations chez qui l'amour des lettres viendroit à s'éteindre!

Elles ont reçu en France les témoignages les plus éclatans de la protection de nos Rois; & les établiſſemens qu'ils ont faits pour aſſurer toute eſpece d'inſtruction, euſſent été le fondement le plus ſolide de la proſpérité publique, ſi la premiere inſtitution de la jeuneſſe eût été bien dirigée. Les Univerſités, les Académies, les Chaires de Langue, les Ecoles d'Hydrographie,

tout ſembloit concourir à former des Citoyens diſtingués dans tous les genres. Le Monarque qui nous gouverne, a encouragé les ſciences, & a excité l'émulation en envoyant des Obſervateurs au Nord, à l'Equateur, au Cap de Bonne-Eſpérance, en fondant une Ecole Militaire; mais malheureuſement des ſecours ſi précieux ne ſont offerts qu'en ſous-ordre, ſi j'oſe m'exprimer ainſi. La premiere inſtitution nationale eſt demeurée la même, & on y a tout aſſervi: elle eſt reſtreinte par-tout à l'éducation des Colléges, & cette éducation a été bornée à l'étude de la langue Latine. On n'acquiert dans la plupart des Colleges aucune connoiſſance de notre langue; on n'y apprend qu'une Philoſophie abſtraite qui ne peut être d'aucun uſage dans le cours de la vie; qui ne renferme ni les principes de Morale néceſſaires pour ſe bien conduire dans la ſociété, ni rien de ce qu'il importe de ſavoir, étant homme. La Religion n'y eſt pas enſeignée avec plus de ſoin; enſorte

que la jeuneſſe quitte le College ſans avoir preſque rien appris qui puiſſe lui ſervir dans les différentes profeſſions.

J'en appelle à l'expérience & au témoignage de la Nation, de ceux même qui par préjugé ſoutiendroient la méthode ordinaire. Les connoiſſances que l'on acquiert au College, peuvent-elles s'appeller des connoiſſances? Que fait-on après dix années qu'on emploie, ſoit à ſe préparer à y entrer, ſoit à ſe fatiguer dans le cours des différentes Claſſes? Sçait-on même la ſeule choſe qu'on y a étudiée, les langues, qui ne ſont que des inſtrumens pour frayer la route des ſciences? A l'éxception d'un peu de Latin qu'il faut étudier de nouveau, ſi l'on veut faire quelque uſage de cette langue, la jeuneſſe eſt intéreſſée à oublier, en entrant dans le monde, preſque tout ce que ſes prétendus Inſtituteurs lui ont appris. Eſt-ce-là le fruit que la Nation devroit tirer de dix années du travail le plus aſſidu?

Sur mille Etudians qui ont fait ce qu'on

appelle leur cours d'Humanités & de Philoſophie, à peine en trouveroit-on dix qui fuſſent en état d'expoſer clairement & avec intelligence les premiers élémens de la Religion, qui ſçuſſent écrire une lettre, qui puſſent diſcerner habituellement une bonne raiſon d'une mauvaiſe, un fait prouvé de celui qui ne l'eſt pas.

Les Grecs & les Romains plus ſages que nous & plus vigilans ſur un objet auſſi important que l'éducation, ne l'avoient pas abandonnée à des hommes qui euſſent des vues & des intérêts différens de ceux de la patrie; elle étoit dirigée par des Légiſlateurs ou par des Philoſophes capables de l'être. *Solon* n'eût jamais confié à des *Spartiates*, à plus forte raiſon à des *Ilotes* *, l'éducation des *Athéniens*, & *Lycurgue* n'eût pas confié aux *Athéniens* celle des *Spartiates*. Lorſqu'*Antipater* demanda à ces derniers cent cinquante enfans pour ôta-

* C'étoient des Eſclaves de Sparte.

ges, ils répondirent qu'ils aimoient mieux donner le double d'hommes faits, de peur qu'une éducation étrangere ne corrompit leurs enfans.

L'éducation devant préparer des Citoyens à l'Etat, il eſt évident qu'elle doit être relative à ſa conſtitution & à ſes loix ; elle ſeroit fonciérement mauvaiſe, ſi elle y étoit contraire : c'eſt un principe de tout bon Gouvernement, que chaque famille particuliere ſoit réglée ſur le plan de la grande famille qui les comprend toutes. Comment a-t-on pu penſer que des hommes qui ne tiennent point à l'Etat, qui ſont accoutumés à mettre un Religieux au-deſſus des Chefs des Etats, leur Ordre au-deſſus de la Patrie, leur Inſtitut & des Conſtitutions au-deſſus des Loix, ſeroient capables d'élever & d'inſtruire la jeuneſſe d'un Royaume. L'enthouſiaſme & les preſtiges de la dévotion avoient livré les François à de pareils Inſtituteurs, livrés eux-mêmes à un Maître

étranger. Ainſi l'enſeignement de la Nation entière, cette portion de la légiſlation qui eſt la baſe & le fondement des Etats, étoit reſté ſous la direction immédiate d'un Régime Ultramontain, néceſſairement ennemi de nos Loix. Quelle inconſéquence, & quel ſcandale!

Sans approfondir toutes les conſéquences qui réſultent d'un abus ſi énorme, doit-on s'étonner que le vice de la Monaſticité ait infecté toute notre éducation? Un Etranger à qui on en expliqueroit les détails, s'imagineroit que la France veut peupler les Séminaires, les Cloîtres & des Colonies Latines. Comment pourroit-il ſuppoſer que l'étude d'une langue etrangere, des pratiques de Cloître, fuſſent des moyens deſtinés à former des Militaires, des Magiſtrats, des Chefs de famille propres à remplir les différentes profeſſions, dont l'enſemble conſtitue la force de l'Etat?

Nous ſommes imbus de notions Monaſtiques qui nous gouvernent ſans que nous

cipe même, il faut reprendre l'édifice dès le fondement.

Je ne répéterai point ici tout ce qu'on a remarqué de défectueux dans la méthode ordinaire. La ſomme des lumieres a beaucoup augmenté depuis deux ſiecles; ainſi il eſt facile de mieux faire que ceux qui nous ont précédés; mais nous ne devons pas oublier les ſervices qu'ils ont rendus à l'humanité. L'établiſſement des Univerſités & des Colleges a banni l'ignorance groſſiere; & le plan d'étude qu'on adopta, étoit peut-être le meilleur qu'il fût poſſible de ſuivre alors. Dès le commencement du dernier ſiecle, l'Univerſité deſiroit une réformation dans les études. Des circonſtances plus heureuſes doivent déterminer aujourd'hui à corriger la mauvaiſe routine des Colleges, & à chercher une maniere plus utile d'enſeigner & d'apprendre.

Notre éducation ſe reſſent par-tout de la barbarie des ſiecles paſſés, où

l'on ne faiſoit étudier que ceux que l'on deſtinoit à la Cléricature; où l'on n'avoit de livres que ceux qui étoient copiés par des Moines; où l'on étoit obligé d'envoyer à Rome pour faire tranſcrire les ouvrages de *Ciceron*; où les Nobles ſavoient à peine lire & écrire; où les guerres & les pillages rendoient les livres ſi rares & les études ſi difficiles; où il n'y avoit d'Ecoles que dans les Cathédrales & dans les Monaſteres. La Langue maternelle des François n'étoit alors qu'un jargon informe & incertain : un Latin barbare s'étoit emparé des Ordonnances, des Chartres des Rois, des Arrêts des Cours Souveraines. La Philoſophie ſe réduiſoit à diſputer ſur les livres d'*Ariſtote*; la Morale n'inſtruiſoit point l'homme de ſes devoirs; la Phyſique ne rapportoit qu'à des cauſes chimériques, des effets qu'on ne ſongeoit pas même à obſerver. A la place de l'Aſtronomie & de l'Hiſtoire naturelle,

régnoient des Fables qui amenérent les délires de l'Aſtrologie & des pratiques ſuperſtitieuſes de Médecine. La Théologie & la Juriſprudence n'aboutiſſoient qu'à des diſputes d'Ecoles ou à des opinions de Docteurs, parce qu'on abandonnoit les textes, faute de critique, pour s'en rapporter à des ſommaires ou à des gloſes.

Si l'on voit des vertus ſublimes & des talens éminens briller au milieu des ténebres de ces ſiecles d'ignorance, c'eſt par un effort de la nature ſeule, & qu'elle ne fait que rarement. Quels hommes qu'un Abbe *Suger*, un *Bertrand du Gueſclin*, un *Barbaſan*, un *Bayard*, & dans les tems moins reculés, un Connétable de *Montmorenci*, un *Colbert*, qui n'avoient pas étudié! Qu'on ne s'en étonne pas; les idées d'honneur & de vertu prédominent dans les ames ſupérieures, & les ſentimens ſont bien au-deſſus des connoiſſances acquiſes: il doit pa-

roître plus étonnant encore quon ait fait des découvertes du premier ordre dans ces tems de barbarie. Elles ont été le fruit du génie dont le caractere propre eſt de percer les ténebres les plus épaiſſes, & de s'élever même au-deſſus des ſiecles éclairés. La meilleure culture de l'eſprit ne peut donner le génie, mais on doit tâcher au moins d'établir une éducation qui ne l'étouffe pas.

Au renouvellement des lettres & des ſciences, les ténébres qui couvroient l'Europe depuis ſi longtems, diſparurent; l'Imprimerie fut inventée, des Colleges furent fondés, l'émulation fut excitée, & on eut honte d'être ignorant; mais l'éducation fut trop concentrée dans les Colleges, & elle eſt reſtée preſque toute ſcholaſtique.

Les lettres ne ſont qu'une partie de l'inſtitution d'une nation; l'inſtitution a des vues plus étendues: elle eſt pour un Etat ce qu'eſt l'éducation pour les Particuliers.

pourvues de Miniſtres. Ils ne veulent plus les habiter ; & voilà qu'on leur cherche dans les Cités de nouvelles places dont on puiſſe diſpoſer, comme de titres de Bénéfices amovibles. Une des maladies de l'Etat eſt que chacun veut avoir à ſes ordres, des troupes qui ne ſoient pas à ſes frais.

Pour profeſſer les lettres & les ſciences, il faut des perſonnes qui faſſent profeſſion des lettres. Le Clergé ne peut pas trouver mauvais qu'on ne mette pas, généralement parlant, les Eccléſiaſtiques dans cette claſſe. Je ne ſuis pas aſſez injuſte pour les en exclure ; je reconnois avec plaiſir qu'il y en a pluſieurs dans les Univerſités & dans les Académies, qui ſont très-inſtruits & très-capables d'inſtruire. Je n'omettrai pas les Prêtres de l'Oratoire, qui ſont dégagés des préjugés de l'Ecole & du Cloître, & qui ſont citoyens ; mais je réclame contre l'excluſion des Séculiers. Je prétends révendiquer

pour la Nation une éducation qui ne dépende que de l'Etat, parce qu'elle lui appartient eſſentiellement ; parce que toute Nation a un droit inaliénable & impreſcriptible d'inſtruire ſes membres ; parce qu'enfin les enfans de l'Etat doivent être élevés par des membres de l'Etat.

Le droit excluſif qu'on voudroit accorder aux Prêtres ſéculiers & réguliers, d'inſtituer la jeuneſſe, n'eſt pas le ſeul inconvénient qui réſulte des notions monaſtiques ; on peut en remarquer de nouveaux juſques dans les détails de l'éducation des Colleges.

Chez les Réguliers, l'objet des exercices eſt plutôt de former les Maîtres que d'inſtruire les Diſciples. Dans les premières années, un jeune Régent, qui n'eſt qu'un vieil Ecolier, acheve le cours de ſes études aux dépens d'autrui. Il ſurcharge ſes éleves de thêmes qui lui coutent peu à dicter, de longues & d'ennuyeuſes leçons. Toute la peine & tout le travail

eſt du côté des enfans ; pendant ce temps il s'occupe à ce qui peut lui être utile : il fait des collections, des extraits ; il ſe prépare par des diſcours à la prédication, ou à la direction par des lectures. Dès qu'il eſt formé & qu'il s'eſt mis en état, par les connoiſſances qu'il a acquiſes, d'être utile aux autres, il abandonne cet enſeignement, & va remplir la vocation à laquelle il eſt deſtiné pour la gloire & le profit de ſon Ordre.

L'adminiſtration des claſſes ſe reſſent de l'uniformité des Cloîtres ; les corrections tiennent de la diſcipline clauſtrale, & ſemblent faites pour abaiſſer les cœurs qu'il faudroit chercher à élever. Toute cette manutention eſt triſte & rebutante ; ſon effet le plus ordinaire eſt de faire haïr l'étude pour toute la vie. Des hommes faits réſiſteroient à peine à la vie ſédentaire & contrainte, à laquelle on aſſujettit les enfans. Il eſt contre la nature, que dans un demi-jour ils demeurent aſ-

ſis pendant cinq ou ſix heures. Il regne d'ailleurs dans les études qu'on leur fait faire une monotonie, qui les jette preſque néceſſairement dans l'indolence & le dégoût. Toujours du latin & des thêmes! Loin d'inſpirer du goût pour aucune ſcience, pour aucun art, l'ennui & la ſéchereſſe qui accompagnent par-tout l'étude, donnent de la répugnance pour les élémens de toutes les ſciences, de tous les arts : auſſi rien n'eſt plus ordinaire que de voir les jeunes gens abandonner toute lecture au ſortir des Colleges. Le premier fruit de ce qu'on nomme inſtitution de la jeuneſſe, eſt de la laiſſer ſans objet d'application, dans l'âge où il ſeroit plus néceſſaire de l'appliquer, pour prévenir les dangers multipliés d'un loiſir, que rempliſſent les aſſauts des paſſions les plus fougueuſes.

Comparons la ſombre obſcurité de nos claſſes à la gaieté du Portique & du Lycée. Parmi nous, un Régent preſque enfant, qui revient, l'eſprit frappé d'une ex-

taſe de deux années, opprimé par le deſpotiſme, opprime d'autres enfans. Chez les Grecs, les jeunes gens ſe promenoient; ils prenoient dans ces lieux, s'il eſt permis de me ſervir de ce terme, leurs leçons & leurs ébats; ils converſoient avec les *Ariſtides*, les *Miltiades*, les *Platons*, les *Ariſtotes*, les *Xénophons*, les *Démoſthenes*, &c.

Dans nos Colleges, nul amuſement pour des eſprits légers qu'il faudroit plutôt réjouir par quelque diverſité & par des études agréables; les ſeuls divertiſſemens ſont des Enigmes, des Ballets, des pieces dramatiques auſſi ridiculement compoſées que déclamées; exercices d'autant plus mépriſables, que la perte du temps ſe réunit aux exemples du plus mauvais goût.

Des Maîtres habitués aux ſubtilités ſcholaſtiques, y exercent les jeunes gens qui contractent l'habitude de diſputer & de chicaner. Il y en a qui dans le reſte

de leur vie ſemblent être toujours ſur les bancs de l'école.

Mais le plus grand vice de l'éducation, & le plus inévitable peut-être, tant qu'elle ſera confiée à des perſonnes qui ont renoncé au monde, & qui, loin de chercher à le connoître, ne doivent ſonger qu'à le fuir, c'eſt le défaut abſolu d'inſtruction ſur les vertus morales & politiques. Notre éducation ne tient point à nos mœurs comme celle des anciens. Après avoir eſſuyé toutes les fatigues & l'ennui des Colleges, la jeuneſſe ſe trouve dans la néceſſité d'apprendre en quoi conſiſtent les devoirs communs à tous les hommes; elle n'a reçu aucun principe pour juger des actions, des mœurs, des opinions, des coutumes; elle a tout à apprendre ſur des articles ſi importans. On lui inſpire une dévotion qui n'eſt qu'une imitation de la Religion; des pratiques pour tenir lieu de vertu, & qui n'en ſont que l'ombre.

On a trop mis à l'écart le ſoin de la ſanté, les moyens de la conſerver, & les exercices du corps. On a négligé ce qui regarde les affaires les plus communes & les plus ordinaires, ce qui fait l'entretien de la vie, le fondement de la ſociété civile. La plûpart des jeunes gens ne connoiſſent ni ce monde qu'ils habitent, ni la terre qui les nourrit, ni les hommes qui fourniſſent à leurs beſoins, ni les animaux qui les ſervent, ni les ouvriers & les artiſans qu'ils emploient; ils n'ont même là-deſſus aucun principe de connoiſſance. On ne profite point de leur curioſité naturelle, pour l'augmenter. Ils ne ſçavent admirer ni les merveilles de la nature, ni les prodiges des arts. Ainſi ce qu'on leur enſeigne, ce qu'on ne leur enſeigne pas, la maniere de leur donner des inſtructions & de les en priver, tout eſt marqué du ſceau de l'eſprit Monaſtique.

Cet eſprit qui n'a pour but que d'aſſer-

vir toutes les facultés de l'ame à l'obſervance d'une Regle Réligieuſe, ne pouvoit que donner des bornes aux ſciences, & mettre, pour ainſi dire, entre elles un mur de ſéparation. Ce n'eſt pas dans ces lieux, où l'étude des ſciences utiles au monde eſt purement acceſſoire, qu'on pouvoit ſonger que les vérités ont toutes un rapport entre elles; qu'elles ſont plus aiſées à ſaiſir lorſqu'on a des points de jonction; qu'il étoit eſſentiel de les rapprocher les unes des autres, afin de les mieux reconnoître, puiſque c'eſt ordinairement le caractere des erreurs, d'être iſolées & inconſéquentes.

Ce n'eſt pas d'une adminiſtration des Colleges, ſemblable à la pratique de la Regle d'un Ordre religieux, qui oblige également tous les Membres, qu'on pouvoit eſpérer de diverſifier l'inſtruction, & de la rendre quelquefois différente, ſelon les perſonnes. Celui qui doit commander un jour des Armées, ou qui eſt deſtiné

mot, elle dérive de la proportion qui regne ou qui doit regner entre les différentes profeſſions combinées avec leur utilité & leur néceſſité. Sans entrer dans un détail qui ſeroit inutile ici, & en ſuppoſant la proportion qui paroît fixée à un centieme pour le Militaire, par l'expérience des ſiécles & des Nations; je réponds qu'il n'y a pas aſſez de Laboureurs dans un Pays où il y a des terres en friche, & où l'Etat, aſſez riche par lui-même pour exporter ſes productions naturelles, importe ſouvent celles de l'Etranger qu'il pourroit fournir.

L'excès n'eſt point à craindre dans une profeſſion qui nourrit les autres, & qui apporte continuellement des valeurs réelles dans l'Etat, mais il eſt dangereux dans toutes celles qui ne créant aucune nouvelle valeur, vivent par celle qui les crée.

Eſt-il beſoin pour l'inſtruction des Peuples & pour le bien de la Religion, qu'il

y ait au moins deux-cent cinquante mille Prêtres, ou Religieux ou Religieuſes dans le Royaume?

Du temps du Pape Saint *Corneille*, il n'y avoit dans la Ville de Rome * que quarante-ſix Prêtres, & en tout cent cinquante-quatre Clercs, quoiqu'il y eut un peuple innombrable; il y en a maintenant pluſieurs milliers. Il n'y en avoit pas aſſez alors, ou il y en a trop préſentement. Le nombre des Eccléſiaſtiques s'eſt prodigieuſement accru dans tous les Pays Catholiques. Quelles fonctions ont-ils donc aujourd'hui qu'ils n'euſſent pas dans ces temps floriſſans de la Religion?

L'Inſtruction des Procès exige-t-elle ce nombre incroyable d'Officiers & de Suppôts de Judicature, qui déſolent les Habitans des Villes & des Campagnes. *Seyſſel*, ſous *Louis XII*, comptoit en France plus d'Officiers de Juſtice, que dans

* *Euſebe* Hiſt. Eccleſ. l. 6. chap. 43. *Fleury*, Mœurs des Chrétiens, p. 192.

tous les Royaumes de l'Europe enſemble. Ce calcul étoit ſans doute exagéré; mais à quel point ce nombre ne s'eſt-il pas augmenté depuis?

N'y a-t il pas trop d'Ecrivains, trop d'Académies, trop de Colleges? Autrefois il étoit difficile d'être ſçavant, faute de Livres: maintenant la multitude de Livres empêche de l'être. On peut dire, comme Tacite: *Ut multarum rerum, ſic litterarum intemperantiâ laboramus.* Il n'y a jamais eu tant d'Etudians dans un Royaume où tout le monde ſe plaint de la dépopulation: le Peuple même veut étudier; des Laboureurs, des Artiſans envoient leurs enfans dans les Colleges des petites Villes, où il coûte peu pour vivre; & quand ils ont fait de mauvaiſes études qui ne leur ont appris qu'à dédaigner la profeſſion de leurs péres, ils ſe jettent dans les Cloîtres, dans l'Etat Eccléſiaſtique: ils prennent des Offices de Juſtice, & deviennent ſouvent des Sujets

nuiſibles à la Société. *Multorum manibus egent res humanæ, paucorum capita ſufficiunt.*

Les Fréres de la Doctrine Chrétienne, qu'on appelle *Ignorantins*, ſont ſurvenus pour achever de tout perdre; ils apprennent à lire & à écrire à des gens qui n'euſſent dû apprendre qu'à deſſiner & à manier le rabot & la lime, mais qui ne le veulent plus faire. Ce ſont les rivaux ou les ſucceſſeurs des Jéſuites *. Le bien de la Société demande que les connoiſſances du Peuple ne s'étendent pas plus loin que ſes occupations. Tout homme qui voit au-delà de ſon métier, ne s'en acquittera jamais avec courage & avec patience. Parmi les gens du Peuple il n'eſt preſque néceſſaire de ſçavoir lire & écrire qu'à ceux qui vivent par ces arts,

* Depuis qu'ils ſont établis à Breſt & à S. Malo, on a peine à trouver des *Mouſſes* ou de ces jeunes garçons qui ſervent dans un vaiſſeau, & qui ſont deſtinés à être Matelots. Dans trente ans d'ici, on demandera pourquoi il manque des Matelots dans les Ports.

ou à ceux que ces arts aident à vivre.

On ſçait que dans une bonne inſtitution on ne doit pas multiplier l'eſpece des hommes qui vivent aux dépens des autres, & qu'il faut contenir ces profeſſions dans les bornes du néceſſaire. Il ſemble que dans la pratique on ait adopté la maxime contraire. Bientôt nous n'aurons plus dans le Peuple que de miſérables Artiſans, des Miliciens & des Etudians.

Ainſi il eſt plus avantageux à l'Etat qu'il y ait peu de Colleges, pourvu qu'ils ſoient bons, & que le cours des études y ſoit complet, que d'en avoir beaucoup de médiocres. Il vaut mieux qu'il y ait moins d'Etudians, pourvu qu'ils ſoient mieux inſtruits; & on les inſtruira plus facilement, s'ils ne ſont pas en ſi grand nombre.

Nous vivons de ſyſtêmes, d'inconſéquences & de lieux communs. Il faut, dit-on, faire le bien; on n'en peut trop

faire, ni trop le multiplier. Les Colleges ſont utiles & néceſſaires, il ne peut donc y avoir trop d'Etudians. Il eſt eſſentiel d'apprendre la Religion, il ne peut donc y avoir trop de Couvens, de Congrégations, trop de Retraites, même pour des gens de la Campagne, pour des peres & des meres de famille, qu'il eſt contre le bon ordre de faire quitter leur maiſon & leur travail. D'un autre côté, le monde va-t-il mieux? la ſociété eſt-elle mieux réglée? la corruption n'eſt-elle pas auſſi grande & auſſi univerſelle? Comment accorder ces maux qu'on ne peut ſe diſſimuler, avec les lieux communs qu'on entend tous les jours ſur les mœurs plus pures de nos peres qui ne connoiſſoient preſqu'aucnne de ces inſtitutions?

D'autre part, on ſoutient que les Colleges ne ſont ni bien dirigés, ni bien conduits, que les ſciences y ſont mal enſeignées, & l'on ne peut gueres s'empêcher d'en convenir: donc on doit ſupprimer les

Colleges, & ne point enſeigner les ſciences. Les Livres, dit-on, ſont le fléau des enfans: on en conclut qu'ils n'en doivent lire aucun. Ainſi s'établiſſent les opinions extrêmes. La vérité n'eſt jamais outrée, la raiſon n'exagere point; mais il y a une infinité de perſonnes qui ne diſtinguent point la nuance des couleurs: tout eſt blanc ou noir pour eux.

Il eſt bien étonnant que la politeſſe & les lumieres du dernier ſiecle aient pu ſupporter une éducation auſſi informe que la nôtre, en la critiquant ſans ceſſe. L'habitude qui conduit les hommes, la routine des Corps, une inſtitution du ſeizieme ſiecle, qui n'avoit jamais été réformée & qui étoit irréformable par principe, je le repete, des idées Monaſtiques en euſſent éterniſé l'abus & le vice. Ce que l'on fit dans les commencemens pour perfectionner l'éducation, la rendit un peu meilleure alors. C'eſt préciſément ce qui en a perpétué les imperfections & les défauts.

Les Jéſuites étoient convaincus que le plan d'études (*Ratio ſtudiorum*) dreſſé ſous *Aquaviva*, dans le ſeizieme ſiecle, & le foible opuſcule de *Jouvenci*, étoient des chef-d'œuvres de littérature. Attachés à de vieux préjugés, ils étoient les derniers à les quitter, & ils s'oppoſoient à toute réformation, ils n'admettoient de Livres que les leurs; ils n'ont commencé à adopter le Cartéſianiſme, que quand les autres ont commencé à l'abandonner.

On ſort plus aiſément des ténebres de l'ignorance, que de la préſomption d'une fauſſe ſcience. La Ruſſie en dix ans a plus avancé dans la Phyſique & dans les ſciences naturelles, que d'autres Nations n'auroient fait en cent ans. Il ſuffit de voir les Mémoires de l'Académie de Petersbourg. Peut-être que le Portugal qui réforme entiérement ſes études, avancera beaucoup plus que nous à proportion, ſi nous ne ſongeons pas ſérieuſement à réformer les nôtres.

Dans les ſiecles derniers toute l'inſtruc-

tion étoit tournée vers l'étude des Langues; dans celui-ci la manie du bel-eſprit s'eſt emparée de la Nation, & a dérangé toutes les profeſſions. La ſociété eſt peut-être devenue plus aimable pour quelques Particuliers; mais la ſociété générale, l'Etat y a perdu. Son intérêt exige que toutes les profeſſions ſoient exercées par des hommes capables. Des malades ne s'embarraſſent pas que les ordonnances de leurs Médecins ſoient en épigrammes. On cherche un Avocat qui ſache les Loix, & non un bel-eſprit. En un mot, le bien de l'Etat demande que chacun s'attache à ſa profeſſion; & ſi les mœurs ne changent pas, bientôt on ne profeſſera plus véritablement que les arts méchaniques.

Le goût du bel-eſprit devenu une mode, a banni la ſcience & la véritable érudition, à laquelle on avoit tant d'obligation; ſur le fonds de laquelle nos grands Hommes s'étoient formés, & qui eſt de beaucoup trop négligée, pour

ne pas dire mépriſée abſolument.

Il ſe peut faire qu'il y ait dans une Nation des Particuliers très-habiles, & que le gros de la Nation ſoit peu inſtruit.

Ce ſont les Colleges comparés, qui marquent la ſomme des lumieres répandues dans les différentes têtes des Citoyens; mais ce ſont les Mémoires des Académies, les bons Livres, qui déſignent les lumieres de la Nation.

Que l'on compare nos Colleges, dont les méthodes ſont vicieuſes, avec ceux d'Oxford, de Cambridge, de Leyde, de Gottingue, qui ont des Livres élémentaires mieux faits que les nôtres; on verra qu'il eſt néceſſaire qu'un Allemand & un Anglois ſoient mieux inſtruits qu'un François. Par la même raiſon il étoit impoſſible qu'un Romain bien élevé, qui ſe façonnoit dans la converſation & dans la ſociété d'un homme reſpectable, qui plaidoit des cauſes, qui devenoit Edile, Préteur, Augure, Conſul; qui préſidoit au Sénat & commandoit

des Armées, ne fût pas un homme ſupérieur à nos Anglois, & à nos François, parce que c'eſt l'expérience ſeule qui peut former les hommes.

Mais quand on mettra nos Mémoires de l'Académie des Sciences, en parallele avec ceux de Londres, de Leipſick, &c. nos bons Livres avec ceux des Etrangers, on verra qu'un François qui ſera mis de bonne heure ſur les bonnes voies, eſt auſſi habile & peut-être mieux inſtruit qu'un autre; qu'il a plus d'ordre, de méthode & de goût; car il faut rendre juſtice à la Nation Françoiſe; elle ſera tout ce qu'elle voudra être, tout ce qu'on voudra qu'elle ſoit. Elle a dans tous les genres des exemples & des modeles à oppoſer à ceux de l'Antiquité. Elle a eu ſes *Thémiſtocles*, ſes *Miltiades* & ſes *Periclès*, ſes *Demoſthenes*, ſes *Sophocles* & ſes *Ariſtophanes*; elle les aura encore quand on le voudra ſérieuſement. C'eſt l'Etat, c'eſt la majeure partie de la Nation qu'il faut principalement avoir en vue dans

l'éducation : car vingt millions d'hommes doivent être plus conſidérés qu'un million, & les Payſans qui ne ſont pas encore un Ordre en France, comme en Suede, ne doivent pas être négligés dans une Inſtitution : elle a également pour but que les Lettres ſoient cultivées, & que les terres ſoient labourées ; que toutes les Sciences & les Arts utiles ſoient perfectionnés, que la Juſtice ſoit rendue, & que la Religion ſoit enſeignée ; qu'il y ait des Généraux, des Magiſtrats, des Eccléſiaſtiques inſtruits & capables, des Artiſtes, des Artiſans habiles, le tout dans une proportion convenable. C'eſt au Gouvernement à rendre chaque Citoyen aſſez heureux dans ſon état, pour qu'il ne ſoit pas forcé d'en ſortir.

Pour remplir ces différens objets, il n'eſt pas néceſſaire que l'Etat gêne les Particuliers ni la liberté des Citoyens ; il doit ſeulement préſider à tout, animer tout, lever les obſtacles, donner des fa-

cilités, des encouragemens à une Nation induſtrieuſe; &, pour dire ce que je penſe, une Nation comme la nôtre (je parle du commun de la Nation) n'a beſoin que d'être inſtruite. Nous avons une infinité de Livres excellens, peu de Livres claſſiques & élémentaires. Qu'il en ſoit fait pour les enfans & pour les ignorans, qu'on laiſſe enſuite agir le génie, qu'on ne gêne pas la liberté des eſprits, qu'on inſpire l'amour de la patrie & du bien public, & que les talens ne nuiſent pas à ceux qui les poſſédent, quand ils n'en abuſent pas.

Il y aura des Savans en France, quand la Science ſera honorée, & qu'elle ne ſera pas toute tournée vers un objet de parti, de cabale & d'intrigue, comme nous avons vu pendant un ſiecle l'Erudition Eccléſiaſtique réduite à ce qu'on nommoit l'affaire du temps; ou, pour mieux dire, à celle du jour. Il y aura des profeſſions quand il y aura des ap-

prentiſſages réels, & que l'application & les talens meneront à la conſidération.

Il eſt aiſé de voir que tous ces grands objets tiennent à la Légiſlation, mais il eſt bon de les remettre ſous les yeux d'un Gouvernement ſage & prudent, pour marquer toute l'étendue qu'on doit donner à une bonne Inſtitution.

Ce ſeroit ici le lieu d'examiner à quel âge on doit faire entrer les enfans dans les Colleges; mais cela dépend de l'âge où l'on doit les en faire ſortir pour commencer l'eſſai des différentes profeſſions: & c'eſt encore une portion de la Légiſlation qui mériteroit d'être approfondie.

Eſt-il convenable que l'on s'inſcrive à dix ou douze ans dans des Rolles de Milices de terre ou de mer, uniquement pour gagner du temps & obtenir la récompenſe d'un ſervice que l'on ne peut faire? C'eſt une injuſtice évidente contre ceux qui ſervent en effet.

Les temps pour la Cléricature & pour

la Magiſtrature, ſont fixés par les Loix; & il ſemble que l'on n'ait conſidéré les apprentiſſages que par rapport à ces profeſſions, comme ſi les autres n'en avoient pas également beſoin.

Je penſe que l'on pourroit déterminer à peu près l'âge de dix ans pour entrer dans les Colleges, & celui de dix-ſept ans pour en ſortir. Dix-ſept ans accomplis eſt l'âge où les Romains prenoient la robe virile.

On ne parle jamais de l'inſtitution, ſans traiter la queſtion de l'éducation publique & de l'éducation particuliére; mais ſi l'on avoit de bons Plans d'études & des Livres élémentaires, peut-être verroit-on que celle-ci deviendroit auſſi facile que l'autre, & en ce cas il n'y auroit pas de comparaiſon à faire. Le lait de la mere vaut toujours mieux pour les enfans, que celui des mercénaires.

Un homme de beaucoup d'eſprit * a dit que

* Mr. *Du Clos* Conſidérations ſur les Mœurs.

que le plus grand ſervice que les Sociétés Littéraires puſſent rendre aux Lettres, aux Sciences & aux Arts, étoit de faire des méthodes & de tracer des routes qui épargnaſſent du travail & des erreurs, & qui conduiſiſſent à la vérité par les voies les plus courtes & les plus ſûres.

Un jeune homme qui eſt ſur les bonnes voies, en ſaura plus à vingt-cinq ans qu'un autre à trente-cinq, ſi celui-ci n'a pas été bien conduit.

Les études ſont trop longues & trop difficiles, parce qu'elles ſont trop embarraſſées d'inutilités; cela eſt évident pour les Colléges: voilà pourquoi en étudiant beaucoup on ſait ſi peu de choſe. Quand on n'eſt pas dans le vrai chemin, plus on avance, moins on arrive au terme: un bon guide épargneroit bien des longueurs. Ce ſont les inutilités & les fauſſetés qui ſont longues & prolixes. Le vrai a encore le mérite d'être plus aiſément entendu; c'eſt le faux qui eſt inintelligible.

Il paroît que par rapport aux vues d'éducation, il y a dans le Public de l'Europe même, une eſpèce de fermentation qui doit naturellement faire de bons effets; elle en produira certainement chez nous, ſi elle eſt ſoutenue & ménagée, ſi on ne ſe contente pas d'une ſpéculation inutile, & ſi on n'oublie pas avant ſix mois ce qu'il faudroit mettre en pratique dès-à-préſent.

Il s'agit de ſavoir s'il eſt poſſible de tirer de nos Colléges plus d'utilité que l'on n'en tiroit. Je crois qu'il eſt facile de prouver l'affirmative par des raiſons & par des exemples, c'eſt l'objet que je me ſuis propoſé dans cet Eſſai.

Je n'entrerai pas dans des détails qui ſeroient infinis, & j'exhorte les Maîtres à lire tous les bons Livres ſur l'Education * & ſur le choix des études. J'établis les principes

* *Locke*, l'Abbé *Fleury*, la Diſſertation de l'Abbé *Gédouin* ſur l'Education; Education des Filles, par M. de *Fénelon*; le Chapitre de *Montagne* ſur l'Inſtitution

cipes & la formule générale de l'éducation littéraire, les opérations principales de chaque âge : je marque les bons Livres élémentaires qui manquent à la ſociété ; les conſéquences & les détails viendront s'y joindre d'eux-mêmes.

Quel eſt le meilleur plan d'études pour l'éducation de la jeuneſſe, & quelle méthode doit-on ſuivre pour remplir ce plan ?

On voit qu'il ne s'agit point ici d'un traité entier d'éducation, qui demanderoit des vues plus approfondies, mais ſimplement du plan des études que l'on pourroit ſubſtituer à celles des Colléges.

Je ſuppoſe dans tout ce Mémoire la diſtinction que l'Abbé *Fleury* a établie des connoiſſances néceſſaires, utiles & agréa-

---

titution des enfans, qui eſt admirable, & il eſt bien étonnant qu'étant connu de tout le monde, on n'en ait pas plus profité : c'eſt la malheureuſe routine qui en a été cauſe ; l'Abbé de *Saint-Pierre* où il y a des choſes excellentes ſur les vertus morales & politiques ; le Diſcours de M. *Nicole* ſur l'Education du Prince ; *Crouzas*, *Bacon*, *Milton*, œuvres mêlées ; *Du Marſais*, *Eraſme*, le Pere *Lamy*, tous généralement ſans exception.

bles, de celles qui ſont le plus généralement utiles, ſuivant la différence des perſonnes.

Ces diſtinctions ſuffiſent, pourvu que l'on ait ſoin de proportionner les études à la différence des âges, d'en bien déſigner le but, de ne pas confondre les moyens avec la fin, les mots avec les choſes, & l'inſtrument avec l'art même; pourvu que l'on marque avec préciſion, en chaque genre, les bornes des connoiſſances au-delà deſquelles l'eſprit humain ne peut atteindre; & c'eſt ce qui me paroît le plus eſſentiel dans un plan d'éducation.

III. *Principes d'un Plan d'Etudes.*

Un plan eſt le deſſein d'un édifice dans lequel il entre pluſieurs parties, qui doivent ſe correſpondre & former un enſemble. Un Plan d'études pour la jeuneſſe, c'eſt l'ordre, l'arrangement des inſtructions, ſuivant lequel les connoiſſances qui précedent, doivent ſervir à acquérir celles

les qui ſuivent, & concourir toutes au but & aux vues qu'on s'eſt propoſé.

Il ſemble que cette méthode ne devroit pas être un grand myſtere. Les principes pour inſtruire les enfans, doivent être ceux par leſquels la nature les inſtruit elle-même. La nature eſt le meilleur des maîtres.

Il ſuffit donc d'obſerver comment les premiéres connoiſſances entrent dans l'eſprit des enfans, & comment les hommes faits en acquiérent eux-mêmes.

L'expérience, contre laquelle on philoſopheroit en vain, apprend que nous n'apportons en naiſſant qu'une capacité vuide, qui ſe remplit ſucceſſivement; que pour introduire des notions dans les eſprits, il n'y a d'autres paſſages ouverts, que la ſenſation & la réflexion.

Il paroît certain que l'homme ne commence à avoir des connoiſſances, que lorſqu'il commence à faire uſage de ſes ſens: ſa premiére ſenſation eſt ſa premiére connoiſſance.

Les enfans, non plus que les perſonnes avancées en âge, ne ſont capables de réflexions, qu'au moyen des idées acquiſes : les idées abſtraites ſuppoſent dans l'eſprit, des connoiſſances avec leſquelles elles puiſſent ſe lier ; on ne les appelle abſtraites, que parce qu'elles ſont tirées des idées particuliéres : elles doivent par conſéquent en être précédées dans l'ordre de l'enſeignement, comme dans l'ordre de la nature. Vous ne feriez jamais comprendre, que le tout eſt plus grand que la partie, à une perſonne qui n'auroit pas auparavant une idée de la partie & du tout.

Ainſi le principe fondamental de toute bonne méthode, eſt de commencer par ce qui eſt ſenſible, pour s'élever par dégrés à ce qui eſt intellectuel ; par ce qui eſt ſimple, pour parvenir à ce qui eſt compoſé ; de s'aſſurer des faits avant de rechercher les cauſes.

Le plus sûr moyen d'inſtruire les autres,

c'eſt de les conduire par la route qu'on a dû ſuivre pour s'inſtruire ſoi-même : or chacun peut connoître, par ſa propre expérience, que les idées ſont plus faciles à proportion qu'elles ſont moins abſtraites & qu'elles ſe rapprochent davantage des ſens ; elles ont encore l'avantage d'être déterminées par elles-mêmes : les notions abſtraites au contraire ſont vagues, n'offrent rien de fixe à l'eſprit ; & l'objet du Philoſophe doit être de déterminer ſes idées, & de les fixer.

C'eſt donc une règle invariable d'inculquer par des exemples ſenſibles & réités, les connoiſſances particuliéres dont les maximes générales & les termes abſtraits ſuppoſent les impreſſions.

» Si l'on ſaiſiſſoit les progrès des con-
» noiſſances, dit un homme qui en a bien
» démêlé l'origine (l'Abbé de *Condillac*)
» elles ſe ſuivroient dans un tel ordre,
» que ce que l'une ajouteroit à celle qui

» l'auroit immédiatement précédée, ſe-
» roit trop ſimple pour avoir beſoin de
» preuves. De la ſorte on arriveroit aux
» plus compliquées, & de celles-là on
» deſcendroit ſans peine aux plus ſimples:
» à peine pourroit-on les oublier, ou
» du moins ſi cela arrivoit, la liaiſon qui
» ſeroit entre elles, donneroit la facilité
» de les retrouver.

» Par ce moyen, continue cet Auteur,
» on paroîtra plutôt trouver des vérités
» nouvelles, que démontrer celles qui
» ſont déja trouvées. On ne convaincroit
» pas ſeulement les jeunes-gens, on
» les mettroit en état de ſe rendre rai-
» ſon de tous leurs progrès, & d'en fai-
» re par eux-mêmes; ils ſauroient tou-
» jours où ils ſont, d'où ils viennent, où
» ils vont: ils pourroient juger par eux-
» mêmes de la route que le guide leur
» traceroit, & en prendre une plus ſûre,
» s'il trouvoient du danger à la ſuivre.

On doit autant étudier pour ſe former

que pour s'inſtruire. Comment eſt-ce que les hommes ſe forment & qu'ils acquierent des connoiſſances ? C'eſt en voyant différens objets ; c'eſt en écoutant les gens inſtruits, en expérimentant, en réfléchiſſant : celui qui a plus vu, plus obſervé, plus réfléchi, eſt le plus habile : celui à qui on a montré les meilleurs modèles, a le goût le plus ſûr ; c'eſt l'avantage que certains enfans ont ſur d'autres : il a paſſé ſous leurs yeux un plus grand nombre d'objets ; il y a plus de choix dans ceux qu'on leur a montrés ; ils ont eu de meilleurs modèles, plus d'idées exemplaires. Un homme qui n'auroit vu que des tableaux de *Raphaël* & du *Titien*, ne ſe contenteroit pas de peintures médiocres.

Il s'enſuit de ces obſervations, que toute méthode qui commence par des idées abſtraites, n'eſt pas faite pour les enfans, & qu'elle eſt contraire à la nature de l'eſprit humain : cette ſeule réfléxion bannit les abſtractions de tous les Livres élémen-

taires de Grammaire, de Rhétorique, de Philoſophie & de Religion.

Il s'agit de bâtir une maiſon, on doit d'abord amaſſer des matériaux: il s'agit d'élever l'édifice des connoiſſances humaines, il faut avoir les idées particuliéres qui compoſent cet édifice; les faits, les obſervations, les expériences en ſont le fondement: c'eſt donc à les aſſembler, à ſe rendre ces objets familiers, qu'on doit s'appliquer dans les commencemens.

Que les enfans voient beaucoup d'objets, qu'on les varie, qu'on les montre ſous pluſieurs faces & à diverſes repriſes; on ne peut trop remplir leur mémoire & leur imagination de faits & d'idées utiles, dont ils puiſſent faire uſage dans le cours de la vie.* » La variété plaît ſur-tout à » cet âge, dit l'Abbé *Fleury*; les enfans » étudient plus volontiers deux heures du-

---

* *Segnius irritant animos demiſſa per aures*
Quam quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus....

» rant, quatre matiéres différentes, qu'une » ſeule pendant une heure. Une étude » ſert de divertiſſement à l'autre; & plus » elles ſont diverſes, moins il eſt à crain- » dre qu'elles ſe confondent ». Un autre » grand Maître dans l'art d'enſeigner » (*s'Graveſande*) dit dans le chapitre 30 » de ſa Logique, que ceux qui ont pris » l'habitude de ne conſidérer qu'une ſor- » te d'idées, quelque habileté qu'ils puiſ- » ſent y avoir acquiſe, raiſonnent preſ- » que toujours mal ſur d'autres objets. » Il ajoute, que pour acquérir de la flexi- » bilité dans l'eſprit & de l'étendue, il faut » s'être appliqué à pluſieurs choſes diffé- » rentes entr'elles.

Tout ce qu'on doit ſavoir, n'eſt pas contenu dans les Livres: il y a mille choſes dont on peut s'inſtruire par la converſation, par l'uſage & la pratique; mais il n'y a que des eſprits un peu formés, qui puiſſent profiter de cette inſtruction. L'homme eſt fait pour agir, & il n'étu-

die que pour s'en rendre capable. L'eſprit d'étude dans le monde, ſeroit oppoſé à celui d'affaires; mais on entendra mal les affaires, ſi on n'a pas étudié. L'important eſt d'acquérir les grands principes des connoiſſances les plus extraordinaires: l'expérience, qui eſt la meilleure leçon, achevera le reſte. Si l'on n'a pas ces principes, le ſeul conſeil que l'on puiſſe prendre, c'eſt de ſuſpendre ſon jugement: de tous les préceptes de la Philoſophie, c'eſt le plus univerſel.

L'étude doit être l'occupation de la jeuneſſe, & le délaſſement du reſte de la vie pour remplir utilement les intervalles de l'action.

Le premier âge n'eſt pas la ſaiſon des récoltes, c'eſt le temps de ſemer & de faire des proviſions: l'objet des études n'eſt pas que les jeunes gens, au ſortir de la premiére éducation, poſſedent les idées formées de toutes les Sciences: ce ſeroit un projet chimérique, un beau rê-

ve; mais il ſe peut faire aiſément qu'ils aient une teinture des principales, qu'ils aient acquis un grand nombre de matériaux & de connoiſſances, & qu'ils aient l'art d'en acquérir; art ineſtimable, & peut-être ſupérieur aux connoiſſances mêmes.

Preſque toute notre Philoſophie & notre éducation ne roulent que ſur des mots; ce ſont les choſes même qu'il importe de connoître. Revenons au vrai & au réel; car en ſoi la vérité n'eſt autre choſe que ce qui eſt, ce qui exiſte, & dans notre eſprit ce n'eſt que la connoiſſance des choſes exiſtantes.

Ce but eſt certainement plus juſte, & le chemin pour y arriver, eſt plus droit que le chemin tortueux par lequel les jeunes gens n'arrivent qu'à la connoiſſance de mots ou d'abſtractions.

Le moyen pour réuſſir, eſt d'exciter leur curioſité, d'aider l'eſprit & le génie; de donner du reſſort à leur ame;

c'eſt ce que l'on ne fera jamais par des études abſtraites, ſèches & ennuyeuſes. Que ce que vous leur préſentez ſoit agréable ; piquez leur curioſité ; flattez leur amour propre ; entretenez-les dans la gaieté qui eſt naturelle à cet âge, & ne joignez pas aux études, l'idée de labeur & de peine ; parmi les connoiſſances choiſiſſez celles dont on peut tirer plus de conſéquences utiles, qui ont plus de rapport à l'uſage de la vie civile, aux mœurs & à la vertu ; celles qui élévent l'ame & l'eſprit : préférez les opérations qui ont pluſieurs utilités à la fois ; répétez & approfondiſſez les mêmes dans toute la ſuite de l'éducation, de ſorte que depuis le commencement juſqu'à la fin ce ne ſoient que les mêmes vérités, les mêmes choſes plus développées.

L'expérience fait voir qu'on oublie, au ſortir du Collège, preſque tout ce qu'on y a appris. Pourquoi ? C'eſt que les connoiſſances qu'on y a acquiſes ne ſont

point liées avec les notions communes; c'eſt que l'on ne retient bien que ce qui a été ſouvent répété, & qu'il n'y a que la répétition des mêmes idées, qui puiſſe former des traces aſſez fortes pour les conſerver long-temps. L'expérience fait voir également qu'on n'oublie jamais ce qui eſt gravé pendant l'enfance dans les fibres délicates du cerveau, par des actes fréquens & réitérés. Il n'y a point d'enfant qui ait oublié à jouer aux cartes.

C'eſt ſur ces principes ſimples qu'eſt fondé le Plan que je propoſe. Toute bonne méthode doit porter ſur la nature de l'eſprit humain & ſur des faits inconteſtables. Un plan court peut contenir plus de choſes qu'un Plan allongé. Ce qu'il y a de plus long, c'eſt l'Hiſtoire; encore pourroit-on y faire beaucoup de retranchemens. Toutes les ſciences néceſſaires à chaque homme peuvent être reſſerrées en peu de volumes.

Une précaution néceſſaire, c'eſt que

l'on ne rejette pas, comme on fait, toute la peine & tout le travail ſur les enfans; c'eſt en quoi l'uſage des Colléges eſt le plus vicieux, parce qu'il y a un trop grand nombre d'Eleves dans une ſeule claſſe. C'eſt aux Maîtres à faire travailler les enfans, mais ils doivent ſe charger de ce qu'il y a de plus pénible; & l'Etat doit ſoulager les Maîtres, autant qu'il eſt poſſible, en faiſant compoſer par des gens habiles des Livres élémentaires & claſſiques.

IV. *De l'Education du premier âge, juſqu'à environ dix ans.*

Les enfans n'ont point d'expérience, parce qu'ils n'ont rien vu; ils n'ont point d'attention, parce que la foibleſſe de leurs organes ne réſiſteroit pas à une tenſion ſoutenue ſur le même objet; ils n'ont pas de jugement, parce qu'ils n'ont ni aſſez de matériaux dans l'eſprit pour les comparer, ni aſſez d'exercice & de force

pour ſaiſir les détails ſans leſquels toute comparaiſon manque de juſteſſe. Ils ont des ſens qui ſont les portes des connoiſſances ; de la mémoire qui leur rappelle les choſes abſentes qu'ils ont vues ; ils ont de plus la faculté de réfléchir ſur leurs ſenſations, ſur le ſentiment intérieur qui ne les abandonne jamais, non plus que les autres hommes, & ſur les repréſentations des uns & des autres, c'eſt-à-dire, ſur leurs idées.

Il ne s'agit que d'employer ces facultés pour fixer leur attention, pour perfectionner leur jugement, & leur procurer l'expérience qui manque à cet âge.

J'avoue qu'après l'effort inconcevable qu'ont fait les enfans pour apprendre à parler, ce qui me paroît le plus difficile dans toute l'éducation, c'eſt de leur apprendre à lire. J'ai peine à comprendre comment on y parvient, ſur-tout par la méthode qu'on emploie pour les inſtruire. Si l'on fait attention aux différentes com-

binaiſons, à la multiplicité des opérations que cette étude exige, à la quantité de ſons inutiles ou impropres qu'on leur fait articuler, on conviendra que ce n'eſt pas une choſe aiſée, quoiqu'elle ſoit commune, & qu'il faut néceſſairement ou que ce ſoit preſque l'effet d'une routine méchanique, ou que leur eſprit ſoit déja capable d'une infinité de combinaiſons, lorſqu'il s'applique à des objets ſenſibles.

Ce qui porteroit à ſuppoſer cette capacité dans les enfans, c'eſt le peu d'effort avec lequel ils apprennent des jeux qui exigent des combinaiſons aſſez fines. Mais d'un autre côté on peut demander ſi cette facilité ne viendroit pas plutôt de ce qu'ils ont les idées particulieres de la choſe qu'ils font, & qu'ils font avec plaiſir.

Je remarque que tout ce que fait la nature, quelque compliqué qu'il ſoit, elle le fait aiſément; dès que l'art ſurvient la difficulté naît: l'art eſt long & pénible. Apprendre à parler, apprendre une

langue par l'uſage, cela ſe fait naturellement & facilement : apprendre à lire, apprendre une langue par regles & par art, c'eſt l'occupation de pluſieurs années.

Ainſi ce ſeroit une matiere digne de la recherche des bons citoyens & de l'attention des Gouvernemens que de fixer une fois la méthode la plus ſimple d'enſeigner à lire & d'enſeigner les langues. Ce ſeroit épargner beaucoup de peine aux enfans, d'embarras aux peres & aux maîtres; ce ſeroit ménager bien du temps pour l'acquiſition des connoiſſances réelles. Je crois, d'après pluſieurs expériences réitérées, que le Bureau Typographique eſt ſans comparaiſon ce qu'il y a de mieux pour la lecture.

Mais je ſuppoſe qu'un enfant ſache déja lire & écrire; qu'il ſache même deſſiner, ce que je regarde comme néceſſaire, je dis que les premiers objets dont on doit l'occuper depuis cinq ou ſix ans

juſqu'à dix, ſont l'Hiſtoire, la Géographie, l'Hiſtoire naturelle, des Récréations phyſiques & mathématiques; connoiſſances qui ſont à ſa portée, parce qu'elles tombent ſous les ſens, parce qu'elles ſont les plus agréables, & par conſéquent les plus propres à occuper l'enfance. S'il eſt vrai que ces objets ſoient la baſe & les matériaux de nos idées, le fondement de la vie civile, de toutes les ſciences & de tous les arts ſans exception, il eſt évident que c'eſt par-là qu'on doit commencer l'inſtruction.

De l'Hiſtoire. *

Eſt-il néceſſaire de dire ici que les Hiſtoires ſont à la portée des enfans, & de prouver dans le dix-huitieme ſiécle une vérité connue il y a deux mille ans. Mais l'eſprit de paradoxe fait tout réduire en problême: ſous prétexte de pro-

* M. *Rouſſeau* exclut les hiſtoires de l'inſtruction des enfans.

curer aux enfans une expérience qui leur ſoit propre, on prétend les priver du ſecours de l'expérience d'autrui, comme s'il étoit impoſſible d'allier l'une avec l'autre.

On veut qu'ils n'aient pas d'autre école que le monde; & on leur défend de voir le monde: on veut qu'ils n'apprenent leur chemin, qu'en s'égarant.

Le mal qu'il y a dans ces inſtructions, n'eſt pas qu'elles ſoient toutes fauſſes; c'eſt au contraire dans le mêlange du vrai, que réſide l'inconvénient.

Perſonne ne peut nier ce principe inconteſtable, & qui n'eſt pas nouveau, c'eſt que la premiere inſtruction doit commencer par les choſes ſenſibles, par des faits, par ce que l'on voit, ce que l'on touche, ce que l'on peſe, ce que l'on meſure, ce que l'on dépeint, ce que l'on décrit.

Ce ſont les faits de la nature, ceux de l'art & ceux des hommes: je parlerai dans un moment des premiers; je

n'enviſage maintenant que les faits des hommes, ou ceux de l'Hiſtoire. Le ſpectacle de ce qui s'eſt paſſé dans le monde, n'eſt autre, à la rigueur, que la repréſentation de ce qui ſe paſſe tous les jours dans la place publique; les enfans peuvent voir l'un auſſi bien que l'autre, ſi l'on ſait diriger leur vue, & il n'eſt pas beſoin d'une plus grande contention d'eſprit. On ſait qu'ils aiment avec paſſion les Contes & les Hiſtoires; pourquoi les ſevrer entiérement d'un plaiſir auquel ils ſont ſi ſenſibles?

On ne ſçait que mettre entre les mains des peres, des meres, des gouvernantes, pour les inſtruire à un certain âge, ou pour ne les pas gâter: on leur lit des Contes de Fées; on leur en fait d'effrayans qui ont quelquefois des ſuites pour toute la vie: pourquoi ne pas chercher à les inſtruire en les amuſant? Si la plupart des Hiſtoires ſont au-deſſus de leur capacité, eſt-ce une raiſon pour ne les

pas mettre à leur portée? Ce ſeroit la faute des Ecrivains. L'enfant qui entendra le *Petit Poucet*, *la Barbe bleue*, peut entendre l'Hiſtoire de *Romulus* & de *Clovis*. Ils ſçavent, auſſi bien que les hommes avancés en âge, qu'on ne doit faire de mal à perſonne, qu'on n'en doit pas faire au public qui eſt compoſé de pluſieurs perſonnes; que les méchans, c'eſt-à-dire, ceux qui font du mal, ſont dignes de l'exécration publique. Ces maximes toutes ſimples ſuffiſent pour entendre preſque toutes les Hiſtoires & pour en juger.

Une autre raiſon déciſive pour en occuper les enfans, eſt que ſi on les laiſſe juſqu'à un certain âge ſans en entendre parler, ils ne pourront plus dans la ſuite en apprendre, ni en retenir aucune: la choſe deviendroit phyſiquement impoſſible. Ils ſe trouveroient, à l'égard de toute Hiſtoire, dans le cas où nous ſommes par rapport à celles de la Chine & du Japon, qu'on a tant de peine à imprimer dans la

mémoire, parce que les noms des hommes, des villes, des fleuves, n'ont jamais frappé nos oreilles. Ils ſe trouveroient dans le cas où ſont la plupart des femmes qui ſe plaignent de leur mémoire, parce qu'ayant peu lu dans l'enfance, les traces que font des objets tous nouveaux, s'effacent preſque dans l'inſtant. Qu'on eſſaie de faire retenir à un jeune-homme de la campagne, la ſuite des Rois depuis François I; & l'on verra ce que l'on doit penſer de la propoſition que je combats.

Il faut donc ſe réſoudre à lire de l'Hiſtoire aux enfans, ou à la leur laiſſer ignorer pendant toute la vie. Il y a même des contes & des récits d'avantures fabuleuſes; je ne les exclurois pas, s'ils ne donnoient pas des idées d'êtres ou de vertus imaginaires. Les Romans nuiſent en ce qu'ils ne décrivent que les foibleſſes de l'humanité, ou en ce qu'ils peignent les hommes tels qu'ils ne ſont pas. On verroit mal, ſi les yeux étoient faits comme

comme des Microſcopes. Ces narrations fauſſes augmentent, diminuent, ou affoibliſſent la nature. Preſque tous les tableaux de Roman ne ſont point de grandeur naturelle.

Mais laiſſons les paradoxes métaphyſiques, & ne craignons point de leur préférer des maximes enſeignées par tous les Philoſophes de l'univers, adoptées par tous les hommes d'Etat, & conſacrées par la pratique de toutes les Nations policées; tâchons ſeulement de rendre les Hiſtoires utiles aux enfans, & d'indiquer ce qu'elles doivent contenir.

Je voudrois que l'on compoſât, pour leur uſage, des Hiſtoires de toute Nation, de tout ſiecle, & ſur-tout des ſiecles derniers; que celles-ci fuſſent plus détaillées; que même on les leur fit lire avant celles des ſiecles plus reculés; qu'on écrivit des vies d'Hommes illuſtres dans tous les genres, dans toutes les conditions & dans toutes les profeſſions;

de Héros, de Savans, de femmes & d'enfans célebres, &c. qu'on leur fit des peintures vives des grands événemens, des exemples mémorables de vice ou de vertu, de malheur ou de proſpérité, &c.

Il faudroit que l'inſtruction fût toute faite dans ces livres ; qu'on n'y laiſſât preſque rien à ajouter au Maître, & qu'il n'eût, pour ainſi dire, qu'à lire & à interroger. Je deſirerois qu'à la ſuite de chaque Hiſtoire, on plaçât des queſtions pour voir ce que l'enfant auroit retenu, pour le redreſſer, s'il avoit mal entendu, ou s'il ne s'étoit pas attaché au plus eſſentiel.

C'eſt la méthode du judicieux Abbé *Fleury*, dans ſon Catéchiſme hiſtorique : il en prouve l'utilité dans une préface très-philoſophique, qu'on lit peu, parce-qu'on ne lit gueres les Préfaces, & ſur-tout celle d'un Catéchiſme.

Ces Livres & ces Hiſtoires ſerviroient en même temps à former le cœur & l'eſ-

prit des enfans, & on pourroit y faire entrer une morale * entiere à leur portée, non en établiſſant, par des principes abſtraits, les regles du juſte & de l'injuſte; mais en excitant ce ſentiment qui eſt aſſez vif chez eux, & qui le ſeroit également chez tous les hommes, s'il n'étoit pas étouffé par le préjugé & par l'intérêt.

On pourroit ainſi les accoutumer de bonne heure à juger les hommes & les actions : on leur inſpireroit l'humanité, la généroſité, la bienfaiſance, ſoit par l'éloge des hommes généreux & bienfaiſans, ſoit par la comparaiſon des grands exemples, de vertus ou de vices, de *Ciceron* & de *Catilina*, de *Neron* & de *Titus*, de *Sully* & du Maréchal *d'Ancre*. Des queſtions ſimples & des réponſes courtes indi-

* On peut faire enſorte, comme dit *Nicole*; qu'ils ſachent toute la morale, ſans ſavoir preſque qu'il y a une morale, ni qu'on ait eu deſſein de les en inſtruire; enſorte que lorſqu'ils l'apprendront dans le cours de leurs études, ils s'étonnent de ſavoir par avance beaucoup plus qu'on n'y enſeigne.

queroient le chemin ; leur eſprit s'ouvriroit inſenſiblement, & ſe formeroit ſans effort à goûter ce qui eſt bien, & à déteſter ce qui eſt mal : ils apprendroient par leurs exemples même, & par les jugemens qu'on leur feroit porter ſur leurs querelles particulieres, ſur leurs actions, qu'il ne faut pas faire à autrui ce qu'on ne voudroit pas qui nous fût fait ; que l'on n'eſt véritablement grand que par le bien que l'on fait aux hommes ; & qu'il faut faire à autrui tout le bien que l'on peut faire.

La morale des enfans, & même celle des hommes faits, ſe réduit preſque à ces deux points. (*a*)

(*a*) On trouvera ſur les vertus morales & politiques, des choſes excellentes dans l'Abbé *Fleury*, Choix des études ; dans la Cyropédie de *Xénophon*, dans *Plutarque*, dans les Ouvrages de l'Abbé de *Saint-Pierre*, dans *Nicole*, dans *Locke*, Education des enfans ; dans le Sethos de l'Abbé *Terraſſon*, qui n'a pas trop réuſſi, (quoiqu'il y ait des choſes admirables pour la morale) parcequ'il n'y a que du jugement, de la phyſique & de l'érudition, & qu'il faut de l'imagination pour faire un Roman.

Combien l'émulation des enfans ne ſeroit elle pas excitée par la lecture des vies d'enfans célebres ? Il eſt étonnant que depuis *Baillet*, qui en a fait un Livre exprès, on n'ait pas ſuivi cette idée pour leur inſpirer l'amour ſi précieux de la diſtinction.

On a dit qu'il falloit préférer dans les études, celles qui ſont plus utiles, celles dont on peut tirer plus de conſequences pour les mœurs, pour la conduite de la vie, pour les affaires publiques & particulieres : or il n'eſt pas douteux que les Hiſtoires modernes renferment à cet égard plus d'utilités que les Hiſtoires anciennes ; celles de l'Europe, plus que les Hiſtoires de l'Egypte & de la Chine ; les Hiſtoires du pays, plus que les étrangeres : c'eſt l'avis du ſavant *Grotius* qui avoit employé un temps conſidérable à l'étude de l'antiquité (*b*) & c'eſt celui de tous les gens ſenſés.

(*b*) *In univerſum non incipere ab antiquiſſimis ;*

Un homme de goût pourroit extraire des Livres des Antiquités Egyptiennes, Grecques, Etruſques & Romaines, des Monumens de la Monarchie Françoiſe, du Livre des Cérémonies religieuſes, des Livres de Médailles, de ceux qui traitent des mœurs des Nations en général & en particulier, du Dictionnaire de la Bible, tout ce qui mériteroit d'être retenu : on montreroit le plan des Villes célebres, des Ports, des plus beaux édifices; quelques ouvrages des meilleurs Peintres, ſi cela étoit poſſible; des eſtampes : enfin on recueilliroit parmi les monumens anciens & modernes, ce qu'il y a de plus curieux; on pourroit y joindre une deſcription très-ſimple.

Ces Hiſtoires & ces Recueils, pour être utiles, devroient être compoſés par des Philoſophes. Ce n'eſt pas rabaiſſer la

ſed ab his quæ noſtris temporibus noſtræque notitiæ propiùs cohærent, ac paulatim deinde in remotiora eniti, magis è re arbitror. Ep. Hug. Grotii ad Monerium.

curer aux enfans une expérience qui leur ſoit propre, on prétend les priver du ſecours de l'expérience d'autrui, comme s'il étoit impoſſible d'allier l'une avec l'autre.

On veut qu'ils n'aient pas d'autre école que le monde; & on leur défend de voir le monde: on veut qu'ils n'apprenent leur chemin, qu'en s'égarant.

Le mal qu'il y a dans ces inſtructions, n'eſt pas qu'elles ſoient toutes fauſſes; c'eſt au contraire dans le mêlange du vrai, que réſide l'inconvénient.

Perſonne ne peut nier ce principe inconteſtable, & qui n'eſt pas nouveau, c'eſt que la premiere inſtruction doit commencer par les choſes ſenſibles, par des faits, par ce que l'on voit, ce que l'on touche, ce que l'on peſe, ce que l'on meſure, ce que l'on dépeint, ce que l'on décrit.

Ce ſont les faits de la nature, ceux de l'art & ceux des hommes: je parlerai dans un moment des premiers; je

On leur feroit raconter ces mêmes Hiſtoires, pour leur apprendre à parler.

Ce ne ſont-là que les matériaux de l'Hiſtoire : on réſerveroit pour le ſecond âge l'arrangement des faits par la Chronologie, la ſuite des Empires, les principes qui ſervent de fondement à la certitude hiſtorique, & les uſages innombrables de l'Hiſtoire.

V. De la Géographie.

La Géographie ne doit jamais être ſéparée de l'Hiſtoire : c'eſt l'affaire des yeux & de la mémoire, & par conſéquent une étude faite pour les enfans. Mais il faudroit une Géographie à leur portée, qui ſans entrer dans un détail ſec & ennuyeux (comme la Géographie de *Lenglet*) les fît voyager agréablement dans les différentes contrées, remarquant ce qu'il y a de principal & de curieux, les faits les plus frappans, la patrie des grands hommes, les batailles célebres, tout ce qu'il y a

de plus remarquable, ſoit pour les mœurs & les coutumes, ſoit pour les productions naturelles, pour les arts ou pour le commerce.

On ſe ſerviroit du Recueil des Voyages & de tous les Livres qui ont été faits juſqu'ici : ce travail ne ſeroit ni long, ni pénible.

Lorſque les enfans ſeroient plus avancés, on leur feroit faire un ſecond & un troiſiéme voyage de Géographie hiſtorique, politique, phyſique & mathématique, comme on le dira dans la ſuite.

VI. De l'Hiſtoire Naturelle & des Récréations Phyſiques & Mathématiques.

Une autre étude ſpécialement propre aux enfans, eſt l'hiſtoire naturelle & les Récréations Phyſiques & Mathématiques.

L'Hiſtoire naturelle ne demande à cet âge que des yeux, de l'exercice & de la mémoire : c'eſt une des plus utiles connoiſſances qu'ils puiſſent acquérir, étant

mémoire, parce que les noms des hommes, des villes, des fleuves, n'ont jamais frappé nos oreilles. Ils ſe trouveroient dans le cas où ſont la plupart des femmes qui ſe plaignent de leur mémoire, parce qu'ayant peu lu dans l'enfance, les traces que font des objets tous nouveaux, s'effacent preſque dans l'inſtant. Qu'on eſſaie de faire retenir à un jeune-homme de la campagne, la ſuite des Rois depuis François I; & l'on verra ce que l'on doit penſer de la propoſition que je combats.

Il faut donc ſe réſoudre à lire de l'Hiſtoire aux enfans, ou à la leur laiſſer ignorer pendant toute la vie. Il y a même des contes & des récits d'avantures fabuleuſes; je ne les exclurois pas, s'ils ne donnoient pas des idées d'êtres ou de vertus imaginaires. Les Romans nuiſent en ce qu'ils ne décrivent que les foibleſſes de l'humanité, ou en ce qu'ils peignent les hommes tels qu'ils ne ſont pas. On verroit mal, ſi les yeux étoient faits comme

des animaux, de la culture & de l'uſage des plantes, de la propriété & de l'emploi des minéraux: mais dans cette partie, on doit être ſobre, éviter le trop grand détail, & ſur-tout écarter le fabuleux, que les Naturaliſtes y ont mêlé trop ſouvent.

Pour les conduire d'abord dans cette immenſité d'objets, il ne doit point être queſtion de méthodes ſçavantes, qui ne ſerviroient qu'à apporter de la confuſion: il ſuffit de s'en tenir à cette premiére & grande diviſion des trois regnes, l'animal, le végétal & le minéral.

Pour les détailler, on ſuivra la maxime déja poſée pluſieurs fois, de s'attacher aux objets qui ont plus de rapport avec nous, qui ſont les plus néceſſaires & les plus utiles.

On donnera la préférence aux animaux domeſtiques ſur les ſauvages, aux animaux du pays ſur les étrangers.

Dans les plantes, on préférera celles

de Héros, de Savans, de femmes & d'enfans célebres, &c. qu'on leur fit des peintures vives des grands événemens, des exemples mémorables de vice ou de vertu, de malheur ou de proſpérité, &c.

Il faudroit que l'inſtruction fût toute faite dans ces livres ; qu'on n'y laiſſât preſque rien à ajouter au Maître, & qu'il n'eût, pour ainſi dire, qu'à lire & à interroger. Je deſirerois qu'à la ſuite de chaque Hiſtoire, on plaçât des queſtions pour voir ce que l'enfant auroit retenu, pour le redreſſer, s'il avoit mal entendu, ou s'il ne s'étoit pas attaché au plus eſſentiel.

C'eſt la méthode du judicieux Abbé *Fleury*, dans ſon Catéchiſme hiſtorique : il en prouve l'utilité dans une préface très-philoſophique, qu'on lit peu, parce-qu'on ne lit gueres les Préfaces, & ſur-tout celle d'un Catéchiſme.

Ces Livres & ces Hiſtoires ſerviroient en même temps à former le cœur & l'eſ-

prit des enfans, & on pourroit y faire entrer une morale * entiere à leur portée, non en établiſſant, par des principes abſtraits, les regles du juſte & de l'injuſte; mais en excitant ce ſentiment qui eſt aſſez vif chez eux, & qui le ſeroit également chez tous les hommes, s'il n'étoit pas étouffé par le préjugé & par l'intérêt.

On pourroit ainſi les accoutumer de bonne heure à juger les hommes & les actions : on leur inſpireroit l'humanité, la généroſité, la bienfaiſance, ſoit par l'éloge des hommes généreux & bienfaiſans, ſoit par la comparaiſon des grands exemples, de vertus ou de vices, de *Ciceron* & de *Catilina*, de *Neron* & de *Titus*, de *Sully* & du Maréchal *d'Ancre*. Des queſtions ſimples & des réponſes courtes indi-

* On peut faire enſorte, comme dit *Nicole*, qu'ils ſachent toute la morale, ſans ſavoir preſque qu'il y a une morale, ni qu'on ait eu deſſein de les en inſtruire; enſorte que lorſqu'ils l'apprendront dans le cours de leurs études, ils s'étonnent de ſavoir par avance beaucoup plus qu'on n'y enſeigne.

qui ſervent pour les alimens & pour les remedes. Les enfans parviendroient inſenſiblement à diſtinguer les parties d'un animal, des oiſeaux, des inſectes; à ſçavoir comment tous ces corps vivans croiſſent, ſe nourriſſent & ſe conſervent: mais il ſeroit eſſentiel que l'inſtruction n'allât point alors au-delà de ce dont ils pourroient juger par la vue & par le tact.

Il en ſeroit de même pour les foſſiles, les minéraux, les pierres & les différentes ſubſtances que la terre renferme.

On les montrera de ſuite, la figure d'un côté, & la deſcription de l'autre. Quand on pourra y joindre les objets mêmes, l'image ſera plus nette & plus vive, l'impreſſion plus durable. S'ils ſont préſentés avec ordre aux enfans, ils ſe placeront naturellement dans leur tête, ſuivant l'ordre même dans lequel ils en auront acquis la connoiſſance. On leur nommera en même temps les Hommes fameux, tant anciens que modernes, qui

ont fait des découvertes dans les ſciences rélatives à ces objets, & qui, par des travaux ſouvent immenſes, les ont perfectionnées. Rendre un juſte hommage aux talens, c'eſt faire honneur à l'humanité; ce ſeroit inſpirer aux enfans de la vénération pour les Bienfaiteurs des Nations; une louable curioſité s'empareroit de leurs eſprits; peut-être feroit-elle naître un jour l'émulation d'égaler & de ſurpaſſer ceux qui leur auroient d'abord ſervi de guides.

Ce ſpectacle, quoiqu'ébauché, leur élevera l'ame, & fera croitre leurs idées. Il viendra un temps où, après avoir vu & revu pluſieurs fois les objets, ils commenceront à ſe les repréſenter en gros, & à s'en faire eux-mêmes des diviſions; le goût de la ſcience naîtra, & il pourra être aidé alors par des méthodes & par des réflexions, mais il faut toujours commencer par des faits & par des deſcriptions qui ſont elles-mêmes des faits. Le

Je conviens que des enfans ne ſont point en état de comprendre les ſecondes opérations, ni les raiſonnemens qu'elles exigent; mais je ſoutiens que toute perſonne qui a des ſens, eſt capable des premiéres, puiſqu'elles ne conſiſtent qu'à diſtinguer les objets & leurs différentes parties, à les peſer, à les meſurer, à remarquer leurs couleurs, à deſſiner leurs contours: tout ce qui ne demande que des yeux, des mains & un très-ſimple calcul, n'eſt point au-deſſus de la portée de l'âge le plus tendre.

On ne prétend point démontrer à des enfans la diviſibilité de la matiére à l'infini; mais un enfant de ſept ans peut appercevoir qu'un grain de carmin teint ſenſiblement dix pintes d'eau, & que par conſéquent il peut être diviſé en autant de particules, qu'il y a de petites gouttes de liqueur.

Qu'un grain d'or mis en feuilles, peut couvrir une ſurface de 50 pouces quar-

rés ; que chaque feuille d'un pouce quarré, peut ſe couper en deux cent petites bandes, & chaque petite bande en deux cent plus petites ; de ſorte que chaque feuille ainſi diviſée, contient des parties preſque innombrables.

Qu'une feuille d'or couvrant un cylindre d'argent, peut être applatie, allongée & miſe en un fil de 444 lieues. On découvre dans les liqueurs, des animaux qu'on démontre géométriquement être 27 millions de fois plus petits qu'un ciron ; ces animaux ont des veines, des muſcles, &c. &, ce qui eſt plus petit encore, des liqueurs qui y circulent & qui en entretiennent le jeu. (*Hiſt. de l'Acad. des Sciences*, 1718, *p.* 9.)

On ne demande pas que la Méchanique ſoit enſeignée aux enfans ; mais on ne ſauroit les accoutumer de trop bonne heure à voir les machines ſimples qui produiſent & facilitent le mouvement, à remarquer les effets ſenſibles du levier, des

roues, des poulies, de la vis, du coin & des balances.

Les femmes conſidérent des ciſeaux par leur matiére & comme un bijou; les ouvrieres, comme un outil pour couper: y auroit-il de l'inconvénient que l'on fît conſidérer cet inſtrument aux enfans, comme étant compoſé de deux leviers réunis par un clou qui leur ſert de point d'appui, & les deux branches tranchantes en dedans, comme deux coins propres à diviſer, lorſqu'ils éprouvent l'action des leviers?

Qu'on leur fit remarquer que plus le point d'appui eſt éloigné de la puiſſance qui donne le mouvement, plus la force eſt grande, &c.

Il y a un livre aſſez imparfait, intitulé, *Deſcription abrégée des principaux Arts & Métiers, & des inſtrumens qui leur ſont propres, le tout détaillé par figures.* L'Académie fait imprimer la deſcription des Arts: c'eſt un des plus beaux monumens

que la génération préſente puiſſe laiſſer à la poſtérité.

Eſt-il au-deſſus de la portée des enfans, de feuilleter ces Livres, d'en deſſiner quelques figures? Seroit-il impoſſible d'avoir dans un Collége une ſalle où l'on mît des modeles de machines en bois ou en fer? S'il y avoit dans cette ſalle des armoires garnies de quelques morceaux d'Hiſtoire naturelle, ne demanderoient-ils pas avec empreſſement, à les voir! Ils ſe promeneroient, ils agiroient & acquerroient en même tems des connoiſſances.

On ne prétend point apprendre l'Aſtronomie à des enfans, mais ſeroit-il inutile de leur dire, par exemple, que le Soleil eſt à environ 34 ou 35 millions de lieues de la terre; qu'il faudroit vingt-cinq ans à un boulet de canon pour y parvenir?

Que le diametre du cercle que nous parcourons en un an autour du Soleil, eſt double, ou de 70 millions de lieues.

Que l'éloignement des étoiles eſt incomparablement plus grand.

Qu'en ſuppoſant égale au Soleil l'étoile Sirius, l'une des plus grandes, des plus éclatantes, & vraiſemblablement la plus proche, il faudroit à un boulet de canon, pour y parvenir, 27 à 28 millions de fois 25 ans.

Que l'on compte avec les yeux un peu plus de 1022 étoiles; mais qu'avec le téleſcope on en découvre dix & vingt fois davantage, dont chacune eſt vraiſemblablement auſſi éloignée de l'autre, que le Sirius l'eſt de nous.

Que la terre dans ſon mouvement journalier autour du Soleil, fait plus de ſix-cent-mille lieues en une heure, quatre-cent ſeize en une minute; qu'un boulet de canon ne pourroit faire que deux mille & ſix-cent lieues en vingt-quatre heures; qu'ainſi la terre va cent-cinquante fois plus vîte qu'un boulet de canon.

Encore une fois je demande s'il y auroit de l'inconvéniént à frapper d'admiration & d'étonnement l'eſprit des enfans par ces infiniment grands & ces infiniment petits.

Quelle idée n'en réſulteroit-il pas de l'Etre qui a produit toutes choſes? & faudroit-il leur demander, à quelque âge qu'ils fuſſent parvenus, *Quis eſt qui creavit hæc?*

Seroit-il néceſſaire après ces connoiſſances inculquées de loin, de les préparer à comprendre la peſanteur de l'air, ſon reſſort, tous les phénomenes que la Phyſique décrit, & tous ceux que la Chymie découvre? Y auroit-il du danger à leur montrer que la viande où les mouches dépoſent leurs œufs, ſe charge de vers, & que celle où elles n'en dépoſent pas, ne s'en charge point?

Ce fait dont les yeux ſont témoins, ne les conduiroit-il à penſer que tout eſt organiſé & a ſon germe? N'en con-

cluroient-ils pas naturellement qu'un champignon eſt l'ouvrage de la Sageſſe de Dieu, ainſi que le monde?

Y a-t-il dans les Livres d'Exercices ſpirituels des réflexions plus pieuſes que celles qui réſultent de ces obſervations & de ces expériences?

Il ſeroit à deſirer que les enfans fuſſent de bonne heure familiariſés avec des Globes, des Cartes, des Spheres, des Termometres, des Barometres; qu'ils euſſent des étuis de Mathématique; qu'ils ſçuſſent faire uſage de la regle, du compas, quand ce ne ſeroit que pour ſe procurer un divertiſſement; qu'ils appriſſent qu'il y a un art de rapprocher les objets les plus éloignés, d'appercevoir ceux qui leur ſemblent imperceptibles.

Ils verroient avec un microſcope ce qu'ils ne ſoupçonnoient pas ſur la tête d'une mouche, & dans la barbe d'une plume. Ces inſtrumens ſeroient de nouveaux organes qu'on ajouteroit à leurs yeux,

& qui leur feroient découvrir de nouveaux mondes: ils manieroient la machine pneumatique, & tous ces inſtrumens inventés par le génie, & employés par l'art pour dévoiler la nature: ils ſe réjouiroient avec des jeux d'Optique qui leur mettroient ſous les yeux les monumens des quatres Parties de l'Univers.

Ils verroient les phénomenes de l'Electricité qui embarraſſent les Philoſophes, & qui étonnent tous les hommes.

On leur feroit connoître le plus grand nombre d'objets qu'il ſeroit poſſible: enfin tout ſera bon, pourvu que tout ſoit exact. Je ne propoſe de leur apprendre que des faits, des faits dont les yeux dépoſent à ſept ans comme à trente: je demande ſi ce ſont là des études pénibles, ou ſi ce ſont des récréations utiles & agréables.

Je paſſe aux Mathématiques.

VIII. *Des Mathématiques.*

Le préjugé commun a attaché à ces

Je conviens que des enfans ne ſont point en état de comprendre les ſecondes opérations, ni les raiſonnemens qu'elles exigent; mais je ſoutiens que toute perſonne qui a des ſens, eſt capable des premiéres, puiſqu'elles ne conſiſtent qu'à diſtinguer les objets & leurs différentes parties, à les peſer, à les meſurer, à remarquer leurs couleurs, à deſſiner leurs contours: tout ce qui ne demande que des yeux, des mains & un très-ſimple calcul, n'eſt point au-deſſus de la portée de l'âge le plus tendre.

On ne prétend point démontrer à des enfans la diviſibilité de la matiére à l'infini; mais un enfant de ſept ans peut appercevoir qu'un grain de carmin teint ſenſiblement dix pintes d'eau, & que par conſéquent il peut être diviſé en autant de particules, qu'il y a de petites gouttes de liqueur.

Qu'un grain d'or mis en feuilles, peut couvrir une ſurface de 50 pouces quar-

La Géométrie ne préſente rien que de ſenſible & de palpable, rien dont les ſens ne rendent témoignage. Les Géomêtres meſurent ce qu'ils voyent, ce qu'ils touchent, ce qu'ils parcourent: les ſens ſont dans un perpétuel exercice; & lorſque les ſens ne ſuffiſent pas, la mémoire vient au ſecours pour conſerver le ſouvenir d'une premiére vérité, d'une ſeconde, d'une troiſiéme, &c. Nulle Science n'eſt plus aſſortie à la curioſité des enfans, à leur caractère, à leur tempérament, qui les porte à être preſque toujours en mouvement: rien ne flatte davantage l'amour propre, que de croire inventer ſoi-même les figures que l'on conſtruit, ou les problêmes que l'on réſout.

Je ne parle point de leur utilité par rapport aux beſoins des hommes, à la perfection de tous les Arts, aux ſecours qu'en tirent les Sciences, & ſur-tout la Phyſique; le principal motif pour y ap-

Je conviens que des enfans ne ſont point en état de comprendre les ſecondes opérations, ni les raiſonnemens qu'elles exigent; mais je ſoutiens que toute perſonne qui a des ſens, eſt capable des premiéres, puiſqu'elles ne conſiſtent qu'à diſtinguer les objets & leurs différentes parties, à les peſer, à les meſurer, à remarquer leurs couleurs, à deſſiner leurs contours: tout ce qui ne demande que des yeux, des mains & un très-ſimple calcul, n'eſt point au-deſſus de la portée de l'âge le plus tendre.

On ne prétend point démontrer à des enfans la diviſibilité de la matiére à l'infini; mais un enfant de ſept ans peut appercevoir qu'un grain de carmin teint ſenſiblement dix pintes d'eau, & que par conſéquent il peut être diviſé en autant de particules, qu'il y a de petites gouttes de liqueur.

Qu'un grain d'or mis en feuilles, peut couvrir une ſurface de 50 pouces quar-

rés ; que chaque feuille d'un pouce quarré, peut ſe couper en deux cent petites bandes, & chaque petite bande en deux cent plus petites ; de ſorte que chaque feuille ainſi diviſée, contient des parties preſque innombrables.

Qu'une feuille d'or couvrant un cylindre d'argent, peut être applatie, allongée & miſe en un fil de 444 lieues. On découvre dans les liqueurs, des animaux qu'on démontre géométriquement être 27 millions de fois plus petits qu'un ciron ; ces animaux ont des veines, des muſcles, &c. &, ce qui eſt plus petit encore, des liqueurs qui y circulent & qui en entretiennent le jeu. (*Hiſt. de l'Acad. des Sciences*, 1718, *p.* 9.)

On ne demande pas que la Méchanique ſoit enſeignée aux enfans ; mais on ne ſauroit les accoutumer de trop bonne heure à voir les machines ſimples qui produiſent & facilitent le mouvement, à remarquer les effets ſenſibles du levier, des

roues, des poulies, de la vis, du coin & des balances.

Les femmes conſidérent des ciſeaux par leur matiére & comme un bijou; les ouvrieres, comme un outil pour couper: y auroit-il de l'inconvénient que l'on fît conſidérer cet inſtrument aux enfans, comme étant compoſé de deux leviers réunis par un clou qui leur ſert de point d'appui, & les deux branches tranchantes en dedans, comme deux coins propres à diviſer, lorſqu'ils éprouvent l'action des leviers?

Qu'on leur fit remarquer que plus le point d'appui eſt éloigné de la puiſſance qui donne le mouvement, plus la force eſt grande, &c.

Il y a un livre aſſez imparfait, intitulé, *Deſcription abrégée des principaux Arts & Métiers, & des inſtrumens qui leur ſont propres, le tout détaillé par figures.* L'Académie fait imprimer la deſcription des Arts: c'eſt un des plus beaux monumens

que la génération préſente puiſſe laiſſer à la poſtérité.

Eſt-il au-deſſus de la portée des enfans, de feuilleter ces Livres, d'en deſſiner quelques figures? Seroit-il impoſſible d'avoir dans un Collége une ſalle où l'on mît des modeles de machines en bois ou en fer? S'il y avoit dans cette ſalle des armoires garnies de quelques morceaux d'Hiſtoire naturelle, ne demanderoient-ils pas avec empreſſement, à les voir! Ils ſe promeneroient, ils agiroient & acquerroient en même tems des connoiſſances.

On ne prétend point apprendre l'Aſtronomie à des enfans, mais ſeroit-il inutile de leur dire, par exemple, que le Soleil eſt à environ 34 ou 35 millions de lieues de la terre; qu'il faudroit vingt-cinq ans à un boulet de canon pour y parvenir?

Que le diametre du cercle que nous parcourons en un an autour du Soleil, eſt double, ou de 70 millions de lieues.

le goût, l'étude du Grec qu'il ſeroit très-utile de ne pas abandonner comme on a fait. Sans ces deux Langues il n'y a point de vraie ni de ſolide érudition. Je conſeillerois auſſi l'Anglois devenu néceſſaire pour les ſciences, & l'Allemand pour la guerre; mais je ne parlerai point ici de ces deux Langues.

On traite les Langues vivantes à peu près comme ſes contemporains, avec une ſorte d'indifférence & preſque toujours déſavantageuſement: ce ſont les circonſtances & le goût qni doivent décider du tems; on renvoye ordinairement cette étude aux années qui ſuivent l'éducation.

Dans cette inſtitution il faut donner le pas à la Langue maternelle: elle eſt la plus néceſſaire dans tout le cours de la vie. Il eſt donc déraiſonnable de la négliger, ſous prétexte qu'on l'apprendra toujours aſſez bien par l'uſage.

L'expérience apprend qu'on ne la ſait jamais parfaitement ſi on ne l'a pas étu-

diée; & il eſt honteux que dans une éducation de France on néglige la Littérature Françoiſe, comme ſi nous n'avions pas des modèles dans notre Langue. Les Grecs & les Romains cultivoient la leur préférablement aux Langues étrangéres. De cent étudians il n'y en a pas cinquante à qui le Latin ſoit néceſſaire, & à peine en compteroit-on quatre ou cinq à qui il puiſſe être utile, dans la ſuite, de le parler & de l'écrire. Il n'y en a aucun qui puiſſe avoir beſoin de parler ou d'écrire en Grec, de faire des Vers Latins ou des Vers Grecs: il eſt donc contre la raiſon de dreſſer un Plan d'éducation générale pour ce petit nombre de perſonnes.

Les Langues demandent de l'application & du travail; & quoiqu'elles ne ſoient qu'une diſpoſition à une étude plus ſolide, il faut s'y attacher avec ardeur pendant les premiéres années, & éviter

le peu de conduite de la plupart de ceux qui s'appliquent aux Belles-Lettres, & qui ſont contraints d'apprendre toute leur vie à parler & à écrire purement, parce qu'il n'y ont pas donné le tems néceſſaire dans les commencemens, ou qu'ils l'ont fait ſans ordre & ſans principe. Mais il n'eſt pas inutile de fixer ce que j'entends par la Littérature: c'eſt ce que les Romains appelloient la Grammaire, *Grammatica*. L'Abbé *Gédouin* dit que » l'on com-» prenoit à Rome ſous ce terme géné-» ralement tout ce qui concerne la Lan-» gue, c'eſt-à-dire, non ſeulement l'habi-» tude de bien lire, une prononciation » correcte, une ortographe exacte, une » diction pure & réguliére, l'étymologie » des mots, les divers changemens arri-» vés à la Langue, l'uſage ancien & l'uſa-» ge moderne, le bon & le mauvais uſa-» ge, les différentes acceptions des ter-» mes, mais encore la lecture & l'intel-» ligence de tout ce qu'il y avoit de bons

» écrits dans la Langue maternelle, ſoit » en proſe, ſoit en vers.

Telle étoit l'idée qu'on avoit à Rome & à Athènes des Maîtres de Grammaire ou des Grammairiens, terme preſque ignoble aujourdhui, mais qui étoit alors en honneur autant que la choſe qu'il ſignifioit. Voilà ce que les enfans venoient apprendre à leurs Ecoles, & ce qu'ils y apprenoient en effet.

La Littérature Françoiſe & la Littérature Latine doivent marcher d'un pas égal; ainſi il ſeroit bon que les écoles du matin, par exemple, fuſſent pour le François, & celles du ſoir pour le Latin, juſqu'à la Philoſophie qui doit, malgré le mauvais uſage, être traitée en François. Il ſe trouveroit des enfans qui n'ayant beſoin ni de Latin ni de Grec, ſuivroient ſeulement celles de François: & je ne regarderois pas comme un mal, que cet uſage put s'introduire.

Faut-il ſix ans pour apprendre deux

Langues ? Deux ou trois années d'Humanités ſuffiſent ; une année de Rhétorique & deux de Philoſophie. On pourroit ajouter une Chaire de Phyſique expérimentale & de Mathématiques. Peut-être ſeroit-il mieux de finir par la Rhétorique, ou du moins de ne pas abandonner les Belles-Lettres pendant la Philoſophie.

Pour remplir les objets de la Littérature, il faut commencer par une Grammaire générale & raiſonnée, qui contienne les fondemens de l'art de parler, qui donne une idée nette de toutes les parties du diſcours, où l'on voie ce qui eſt commun à toutes les Langues, & les principales différences qui s'y rencontrent.

On a une très-bonne Grammaire générale de *Lancelot*, avec les notes d'un Académicien qui a autant de netteté & de juſteſſe que de goût ; il lui ſeroit plus aiſé qu'à perſonne de la mettre à la portée des enfans.

On doit compter pour un avantage

conſidérable, d'apprendre tout par principes : cette pratique rend l'eſprit juſte, & accoutumeroit les enfans à faire uſage de leur raiſon dans les différentes fonctions de la vie ; ce qui doit être le but de toutes les études.

Après ce premier dégré, auquel il ne faut pas s'arrêter trop long-temps, parce que l'uſage eſt le meilleur maître en matiére de Langues, on doit paſſer à la lecture des Auteurs ; & la premiére opération ſeroit de faire faire aux enfans ſur un Livre François qu'ils entendent, la conſtruction des phraſes, ſuivant les notions de la Grammaire générale qu'ils auroient appriſe, & de la Grammaire Françoiſe qu'ils apprendroient en même temps.

Ce ſeroit-là leurs premiéres leçons ; les ſecondes ſeroient un abrégé de Grammaire Latine qui en marqueroit les différences avec la Grammaire Françoiſe ; après quoi on les mettroit dans l'explication

du Latin *: car je suppose, avec les personnes instruites †, que c'est par l'explication qu'il faut commencer & continuer l'étude des Langues.

Il est naturel de penser que pour ap-

---

* Par exemple, de *Phedre*, avec des chiffres qui marquent la construction; ou des Livres où il y ait une version interlinéaire. Ce sont des méthodes très-utiles.

Faire d'abord la construction & des traductions littérales, au lieu des thêmes, pour passer ensuite à des traductions plus correctes. Je conseillerois le *Selectæ è profanis Auctoribus Historiæ*. C'est un Livre agréable, instructif, utile aux enfans, & qu'il ne seroit pas inutile aux hommes faits de lire.

Il ne paroit pas nécessaire d'avertir qu'on doit faire choix d'abord des Auteurs les plus faciles, & ne lire que ceux qui ont écrit, lorsque le Latin étoit dans sa plus grande pureté, c'est-à dire un peu avant, ou un peu après le siécle d'Auguste; *Phedre*, *Térence*, *Salluste*, *César*, *Ciceron*, *Virgile*, *Horace*, *Valere-Maxime*. En tout genre, il ne faut présenter que les meilleurs modèles.

Après une préparation de cinq ou six semaines, pour apprendre la Grammaire & à chercher dans les Dictionnaires, on peut se mettre dans la lecture de ces Auteurs & de ceux dont *Chompré* & *Vanière* ont donné des extraits, avec le *Novitius* qui est sans comparaison le meilleur des Dictionnaires. On a le petit *Danet* Latin par racines, qui est un ouvrage très-bien fait.

† *Scaliger*, *Tanneguy le Fevre*, M. *Rollin*, M. du *Marsais*, &c.

prendre une Langue morte, on doit imiter, autant qu'il eſt poſſible, la maniére dont les enfans apprennent leur Langue maternelle, & celle que nous employons pour apprendre les Langues étrangéres; c'eſt l'uſage, l'exercice & l'habitude; avec cette différence, qu'en apprenant une Langue vivante, les idées des objets que l'on voit, ſe lient immédiatement avec les noms qu'on entend prononcer; au lieu qu'en étudiant une Langue morte, la liaiſon des mots ne ſe fait qu'avec ceux de la langue naturelle, & non avec les objets même: dans l'un, c'eſt le ſigne de la choſe; dans l'autre, c'eſt le ſigne du ſigne, ce qui cauſe une double contention d'eſprit.

Dans la ſeconde, ou même la troiſiéme année, il ſeroit tems, ſi l'on veut, de joindre à l'explication & à la traduction des Auteurs Latins, la méthode des thêmes. Il faut entendre avant de parler. On choiſiroit un Auteur bien

traduit en François par un homme habile dans les deux Langues, tels que *Phedre*, *Terence*, *Saluſte*, quelques Livres de *Ciceron* : on feroit traduire quelques morceaux choiſis, on compareroit le François avec celui du Traducteur. Quelque tems après, l'enfant mettroit la traduction en Latin que l'on corrigeroit ſur le texte original. Par-là le Diſciple auroit *Ciceron* pour Maître de Latin, & l'Abbé *Mongaut*, par exemple, pour Maître de François: ce ſeroit le moyen d'apprendre parfaitement les deux Langues.

Un Livre claſſique néceſſaire ſeroit un recueil relatif à l'état actuel de notre Langue, extrait des Remarques de *Vaugelas*, de *Bouhours*, de *Corneille*, de *Patru*, de *St. Evremond*, & de tous ceux qui ont écrit ſur la Langue, avec les raiſons de leurs déciſions. Ce Recueil ſeroit au moins auſſi utile que les Particules de *Turſelin*, & ſeroit d'un plus grand uſage.

On commenceroit par des Fables, par

des Lettres, dont le diſcours eſt moins figuré; on auroit ſoin de parcourir tous les genres de Littérature en vers & en proſe, depuis l'Epigramme juſqu'à l'Epopée, depuis les Lettres juſqu'au Diſcours public; obſervant, autant qu'il ſeroit poſſible, de joindre les Auteurs François & Latins, comme *Phedre* & *La Fontaine*, *Horace* & *Boileau*, *Homere* & *Virgile*, avec le *Taſſe* & la *Henriade*, &c.

L'objet de cette étude, ſeroit d'inſpirer aux jeunes gens le gout du beau & du bon en chaque genre de Littérature, & celui des beautés particulieres des Langues, ſur-tout de la Langue Françoiſe.

Des Gens de Lettres ont prouvé qu'il eſt impoſſible de connoître parfaitement les beautés d'une Langue morte; mais s'il eſt difficile d'appercevoir toutes les fineſſes de l'élocution de *Demoſthene*, de *Ciceron*, de *Virgile*, il eſt aiſé de ſentir les charmes de leur éloquence, de re-

connoître la maniére noble & grande dont ils s'expliquent. On peut imiter les Auteurs ſans parler leur Langue, & on doit tâcher de traiter les matieres dans la ſienne, de la même façon qu'ils les traitoient dans la leur.

Ici il manque aux enfans un Livre de Préceptes qui les conduiſent, & dont ils faſſent une continuelle application, on, pour mieux dire, ce livre eſt fait, ſi les Maîtres ſçavoient l'appliquer & le mettre à la portée des enfans; c'eſt le *Cours des Belles-Lettres*, de M. *Batteux*, où les regles ſont ſi bien éclaircies par des exemples.

X. *Ce que c'eſt que le Goût, & quels ſont les moyens de le former.*

L'art de parler a été formé en obſervant ce qui perſuadoit & ce qui nuiſoit à la perſuaſion: de ces obſervations on a formé un corps de préceptes & de regles; mais les préceptes ſeuls ne don-

nent jamais le goût : tous enſemble ne valent pas, pour inſtruire, un ouvrage de génie ; & comme l'a remarqué un génie ſupérieur (M. *de Voltaire*) il y a plus à apprendre dans *Demoſthene*, dans *Ciceron*, dans *Boſſuet*, que dans toutes les Rhétoriques : ce ſont-là les Maîtres de l'art. Je citerai parmi ces grands modeles l'Auteur même de cette réfléxion, quoiqu'il ſoit vivant. Quand il eſt queſtion de Science & de Littérature, il faut que la jalouſie contemporaine ſe taiſe, & l'on doit parler le langage de la poſtérité.

Les préceptes de tous les arts ſont aiſés & ſimples, ils ſont pris dans la nature & dans la raiſon ; l'important n'eſt pas de les connoître, quoique ce ſoit quelque choſe, mais d'en faire l'application.

Le goût eſt un diſcernement prompt, vif, & délicat des beautés qui doivent entrer dans un ouvrage : il nait de la

juſteſſe de l'eſprit, & par conſéquent c'eſt un don de la nature; mais il ſe perfectionne par l'étude & par l'exercice; il apperçoit les beautés & les défauts; il les compare, les balance & les apprécie par un examen ſi fin & ſi prompt qu'il paroît être plutôt l'effet du ſentiment & d'une eſpece d'inſtinct, que de la diſcuſſion.

Le gout peut être regardé comme un ſens, puiſqu'il agit comme les autres ſens. Nous avons par la vue le ſentiment des objets, ſans ſçavoir comment ce ſentiment eſt produit en nous.

Il en eſt de même de ce que l'on appelle le goût: nous jugeons naturellement de ce qui eſt beau, & ce jugement naturel ſe forme dans notre eſprit, de même que ſi nous ſçavions la cauſe & l'origine du plaiſir que nous ſentons, ſi nous avions préſentes les regles invariables du beau, & que ſur toutes ces connoiſſances, nous fiſſions en un inſtant

une infinité de raiſonnemens qui en ſeroient le réſultat.

On ne peut pas donner le ſentiment de la vue à un aveugle; mais *Locke* prouve que les enfans apprennent à voir, ou, pour mieux dire, à juger par la vue, de la diſtance des corps & de leur figure.

Le goût ne differe pas des autres ſens, l'organe ne ſe peut acquérir; il doit être fort groſſier dans ceux qui n'en ont pas ſouvent fait uſage; mais il peut être perfectionné par l'exercice.

Le goût ſans regle & ſans raiſonnement ſeroit un mauvais guide; le raiſonnement ſans goût, ſeroit un guide encore plus trompeur.

On demande ſi c'eſt par le ſentiment, ou par la diſcuſſion, qu'on doit juger des ouvrages d'eſprit; queſtion qui a cauſé de grandes diſputes, & qui pourroit bien n'être qu'une diſpute de mots. Le ſentiment eſt néceſſaire; ſans lui, on

ſe fait des regles fauſſes. La diſcuſſion eſt néceſſaire auſſi, & il faut du ſentiment pour la bien faire; ainſi il paroît qu'une de ces voies rentre dans l'autre. Tout ce que peut faire le raiſonnement, c'eſt de juſtifier le ſentiment du goût, comme la Méchanique démontre les mouvemens d'un Danſeur de corde: mais la Méchanique n'apprend point à danſer; il faut de l'uſage, de l'exercice & de l'habitude.

Le moyen de former le goût, eſt donc d'examiner les principes & les regles, de s'exercer à comparer; de lire les bons Critiques, & ſur-tout d'étudier les grands Maîtres.

Veut-on donner à un jeune homme le goût de l'Epopée? qu'il liſe *Homere*, *Virgile*, le *Taſſe*, la *Henriade*; qu'il faſſe d'abord l'analyſe du tout enſemble; il examinera le ſujet du Poëme, l'invention, la diſtribution; il verra comment chaque partie eſt traitée; il fera une at-

tention particuliere à la Poéſie de ſtyle ; il ſe rendra le ſujet, le plan, l'ordre & les détails familiers ; qu'il liſe enſuite quelques réflexions ſur le Poëme Epique. Qu'il s'exerce de la même maniere dans tous les genres, & il acquerra infailliblement du goût, ou il doit être déclaré incapable d'en avoir.

L'Auteur de la *Henriade* dit que l'on reconnoit l'eſprit des jeunes-gens au détail qu'ils font d'une Piece nouvelle qu'ils viennent d'entendre ; & ajoute avoir remarqué que ceux qui s'en acquittoient le mieux, ont été ceux qui depuis ont acquis le plus de réputation dans leurs emplois ; tant il eſt vrai, dit-il, qu'au fond l'eſprit d'affaires & le véritable eſprit des lettres, eſt le même.

On doit appliquer cette pratique utile, à tous les ouvrages d'eſprit ; après un Sermon, un Plaidoyer, une Tragédie, une Comédie, faire expoſer en termes clairs le ſujet, le plan, l'ordre, les preu-

ves du Diſcours, l'intrigue de la Piece; remarquer ce qui a paru le mieux ou le moins bien prouvé; ſaiſir le mérite ou le vice général du ſtyle: c'eſt, ajoute le même Auteur, ce qui eſt fort rare chez les gens de lettres même.

Un moyen pour connoître les beautés & les défauts des Auteurs, eſt de les comparer enſemble; on a imprimé *Deſpreaux* avec les paſſages qu'il avoit imités des anciens. Dans le *Théatre des Grecs*, un du petit nombre des Ouvrages de goût, qui ſoient ſortis des Colleges, on a rapproché quelques Tragédies modernes, des anciennes. On devroit imprimer les Auteurs avec ces ſortes d'imitations; ce ſeroient les meilleurs commentaires; les autres ne ſont ſouvent que des ſcholies de Grammairiens ou de Savans ſans goût.

Quand les bons Auteurs modernes ont traité les mêmes ſujets en proſe ou en vers, il ſeroit très-utile d'en faire la comparaiſon; ces paralleles formeroient le goût

des jeunes-gens, ſur-tout ſi on les accompagnoit de réflexions ſur chaque genre de littérature.

On leur feroit lire avec attention toutes les bonnes critiques qui ont été faites des bons ouvrages; celle du *Cid*, par l'Académie; celle du Livre de *Bouhours*, par *Barbier Daucourt*; l'examen de l'Epître dédicatoire du premier Dictionnaire de l'Académie, qui eſt à la page 122 des Remarques de l'Abbé d'*Olivet* ſur *Racine*; ces Remarques & les Réponſes qui y ont été faites; celle du fils de *Racine* ſur les tragédies de ſon illuſtre pere; de pareilles Remarques ſur *Corneille*; les Examens que le grand *Corneille* a faits de ſes Pieces même; celui que promet M. de *Voltaire*; le Livre imprimé en 1750, intitulé, *Connoiſſance des beautés & des défauts de la Poéſie & de l'Eloquence dans la Langue Françoiſe*; l'Examen des trois Epîtres de *Rouſſeau*; quelques Obſervations de l'Abbé *Desfontaines*, toutes les Préfaces & les Diſſertations de

M. de *Voltaire*; les Conſeils à un Journaliſte, qui valent ſeuls un Traité complet.

Des jeunes gens qui auroient lû ces ouvrages avec réflexion, remarqueroient d'un coup-d'œil toutes les fautes de langage dans les Auteurs qu'ils liroient, & ils n'en feroient pas. Savoir ſa Langue, ce n'eſt pas un petit mérite; & on ne peut négliger la diction, ſans avoir en même tems de l'indifférence pour les penſées même.

On les fera reſſouvenir que pour apprendre la Langue, trois choſes ſont néceſſaires; le commerce des gens inſtruits, la lecture des bons Auteurs, & celle des Livres qui ont traité de la Grammaire.

Ils liront les Tropes de M. du *Marſais*, ouvrage très-philoſophique de Grammaire & de Rhétorique; la Préface de la Traduction de l'Orateur de *Ciceron*, par l'Abbé *Collin*, qui ſuffit pour les préceptes; le Traité des Etudes de *Rollin*; & ils en ſuivroient les pratiques; les Livres

de

de M. de *Fénélon* ſur l'Eloquence ; le Cours de Belles-Lettres de l'Abbé *le Batteux* ; les Réflexions de l'Abbé *Dubos*, les Réflexions & Remarques de *Gillet* ; la Proſodie de M. l'Abbé d'*Olivet* ; &c.

J'ajoute une réflexion ſur le goût des Lettres, indépendamment des Langues. Cette fleur de littérature eſt utile à toute perſonne qui veut cultiver ſon eſprit ; elle ne s'acquiert que dans la jeuneſſe, & elle manque à tous ceux qui n'ont pas été bien élevés, qui ont mal lû, ou qui n'ont pas lu avec attention les bons modéles.

C'eſt peut-être l'Atticiſme des Grecs, l'Urbanité Romaine & le goût François ; *Quintilien* l'appelle une teinture d'érudition puiſée dans le commerce des perſonnes inſtruites : *Sumptam ex converſatione Doctorum tacitam eruditionem.*

On reconnoît aiſément ſi un homme a l'eſprit cultivé, à ſa façon de s'exprimer, de juger, de parler, d'écrire : ſouvent une alluſion, la citation d'un vers connu, an-

Il eſt important que les jeunes-gens ſoient pleinement convaincus qu'avant d'écrire on doit apprendre à penſer; qu'on péche plus ſouvent en diſant trop, que trop peu; que le ſeul moyen de bien parler d'un ſujet, c'eſt de le bien concevoir, que quand on a dit ce qu'on doit dire ſur une matiére, tout oe qu'on ajoute eſt ennuyeux, rebutant & nuiſible. Il eſt bon qu'ils ſachent par expérience, que les phraſes & les lieux communs ſont inſupportables à lire & à entendre, *ſcribendi rectè ſapere eſt principium & fons.*

Ils feront des extraits, des analyſes; ils écriront l'éloge d'un grand homme, des lettres, non des épîtres en l'air ſur des faits ou ſur des matiéres qu'ils ignorent, mais ſur ce qui leur eſt arrivé effectivement, ſur leurs occupations, leurs divertiſſemens, leurs peines; ils feront le récit d'une cérémonie, d'une fête à laquelle ils auront aſſiſté; ouvrage plus difficile peut-être qu'on ne penſe: pour en ſen-

roit les faire travailler dans le vuide, les accoutumer à parler ſans idées, à s'exprimer par des lieux communs, à employer beaucoup de paroles pour dire peu de choſe, ce qui leur gâte l'eſprit & leur corrompt le goût pour toute la vie.

Ainſi je voudrois proſcrire entiérement ces amplifications puériles, ces amas de figures de commande, ces paraphraſes où l'on dit en dix vers, ce qu'*Horace* ou *Boileau* ont dit en quatre.

Quelles peuvent être les idées d'un jeune-homme à qui on donne pour ſujet d'amplification, la harangue de *Céſar* à ſes Soldats dans les champs de Pharſale? il ne connoit ni *Céſar*, ni *Pompée*, ni les Romains, ni les intérêts, ni la force, ni la foibleſſe des deux partis. Le Régent qui oſe ſe mettre à la place de *Céſar*, ou lui prêter des ſentimens, ne le connoît pas mieux. Il ne peut ſortir d'un fonds ſi mal préparé, que des fruits mauvais & ſans goût.

Il eſt important que les jeunes-gens ſoient pleinement convaincus qu'avant d'écrire on doit apprendre à penſer; qu'on péche plus ſouvent en diſant trop, que trop peu; que le ſeul moyen de bien parler d'un ſujet, c'eſt de le bien concevoir, que quand on a dit ce qu'on doit dire ſur une matiére, tout oe qu'on ajoute eſt ennuyeux, rebutant & nuiſible. Il eſt bon qu'ils ſachent par expérience, que les phraſes & les lieux communs ſont inſupportables à lire & à entendre, *ſcribendi rectè ſapere eſt principium & fons.*

Ils feront des extraits, des analyſes; ils écriront l'éloge d'un grand homme, des lettres, non des épîtres en l'air ſur des faits ou ſur des matiéres qu'ils ignorent, mais ſur ce qui leur eſt arrivé effectivement, ſur leurs occupations, leurs divertiſſemens, leurs peines; ils feront le récit d'une cérémonie, d'une fête à laquelle ils auront aſſiſté; ouvrage plus difficile peut-être qu'on ne penſe: pour en ſen-

tir la difficulté, il ſuffit de l'avoir tenté.

On les exerceroit à faire des définitions, exercice infiniment utile, & capable ſeul de former l'eſprit, d'apprendre à parler & à écrire avec exactitude & avec préciſion.

Demandez à la plupart des hommes, ce qu'ils entendent par un mot; ils vous répondront difficilement, ou ils le feront d'une maniére ſi vague, que vous appercevrez qu'ils n'en ont point de notion déterminée: leur langage eſt comme leurs idées: ils n'emploient des termes vuides de ſens, des lieux communs, des circonlocutions, que parce qu'ils ne connoiſſent pas la propriété des termes.

Des Philoſophes (l'Abbé de *Condillac*) ont approfondi l'analogie qui ſe trouve entre l'eſprit des hommes & leur langage, & par des diſcuſſions très-fines ils ont prétendu prouver que les progrès des talens ſuivoient les progrès du langage.

Les définitions du Dictionnaire de l'A-

ner des chairs vives & des couleurs naturelles.

XII. *Continuation des Etudes du premier & du ſecond âge. De l'Hiſtoire Naturelle, des Récréations phyſiques & mathématiques, des Méchaniques &c.*

Je paſſe peut-être trop rapidement ſur ce qui regarde la Littérature françoiſe & latine. Mais les perſonnes inſtruites ſuppléeront ce que je ne dis pas. Je reviens aux opérations du premier âge, que j'ai indiquées, & qu'on doit continuer juſqu'à la fin de l'éducation. Apprendre à lire, à écrire, à manier le crayon, eſt l'exercice du premier âge: apprendre à bien lire, à bien prononcer, à bien écrire & à bien deſſiner, eſt celui du ſecond. Je joins toujours la Muſique, l'Hiſtoire, la Géographie, les Mathématiques, l'Hiſtoire Naturelle & la Littérature.

C'eſt alors qu'on doit commencer à étudier la nature ſur la nature même, les

arts & les manufactures dans les atteliers; qu'il faut joindre aux faits hiſtoriques appris dans l'enfance, l'Hiſtoire générale des Nations; & ce qui n'eſt pas moins utile, celle des ſciences, & ſur tout des arts qui ont le plus de rapport à nos beſoins.

Pour initier les jeunes gens dans la connoiſſance de ces arts précieux, il ſuffiroit de leur montrer les machines les plus ſimples, qu'ils ſe feroient un plaiſir de démonter & remonter. Je ſuis perſuadé qu'en allant par dégrés, on parviendroit à faire aſſembler à un enfant de douze ans tous les mouvemens d'une horloge ou les reſſorts de toute autre machine, & par conſéquent de lui en faire comprendre le méchaniſme. La plupart ne demandent que des yeux & du deſſein, avec quelque connoiſſance de Géométrie. Pluſieurs articles des arts imprimés dans *l'Encyclopédie* ſont des chef-d'œuvres: ce qui concerne la Phyſique & les Arts dans le *Spectacle de la Nature*, eſt excellent,

mais le dialogue eſt de mauvais goût. Il ſeroit à ſouhaiter que d'habiles Académiciens vouluſſent bien ſe charger de faire les livres élémentaires qui ſeroient néceſſaires, & je réponds que des enfans de douze à quatorze ans, préparés par des récréations mathématiques & phyſiques, les entendront plus aiſément que les rudimens qu'on leur enſeigne; car ce ſont des vérités ſenſibles.

Croit-on qu'il fut fort difficile de leur apprendre les principes & les pratiques de l'arpentage, de la meſure des terreins, & que ce ne fût pas pour eux un grand plaiſir de meſurer un jardin, un champ, une plaine, de voir & deſſiner des fortifications, d'en conſtruire eux-mêmes avec du carton?

Enfin puiſque, de l'aveu de tous les hommes, ces connoiſſances ſont le fondement de la vie humaine, pourqnoi ne les pas enſeigner préférablement à celles que tout le monde s'accorde à regarder

comme inutiles, difficiles & ennuyeuſes?

XIII. *De la Géographie & de l'Hiſtoire.*

Je paſſe à ce qui regarde la Géographie & l'Hiſtoire. Il faudroit un ſecond tome de Géographie qui réunît l'ancienne & la moderne, l'ancien & le nouveau monde, les diviſions exactes des Empires, ſuivant les derniers Traités, la deſcription des Pays, non par un détail ennuyeux de Villes, de Bourgades, de Bailliages ou d'Intendances, mais par la ſituation, la qualité, la fertilité, les production du terrein, la population, les mœurs des peuples, le Gouvernement, la Religion, les Loix, la force, la puiſſance par mer & par terre, les richeſſes, le commerce, &c. On pourroit y faire entrer des réflexions ſur la politique, ſur l'intérêt des Princes; en un mot, des choſes faciles à apprendre, & utiles à retenir, & non des détails dont on n'a preſque jamais

beſoin, & qu'on trouve alors dans les Cartes & dans les Dictionnaires.

A la place de ces détails, qu'un jeune homme ſoit élevé à ſavoir comment vit cette multitude d'hommes qui compoſent la ſociété; comment & de quoi ils ſubſiſtent; quel pain mange & ſur quel lit eſt couché un laboureur, un journalier, un artiſan; le détail des profeſſions & de quoi elles s'occupent. Il verra dans la ſuite comment on leur ôte ce pain qu'ils gagnent avec tant de peine; & comment une portion des hommes vit aux dépens de l'autre.

XIV. *De l'Hiſtoire.*

A l'égard de l'Hiſtoire, la matière ayant été préparée dès le premier âge par le récit de la vie des grands Hommes qui ont fait quelque figure dans le monde, des Savans illuſtres, & des Artiſtes célébres; par les tableaux des grands événemens & des grandes révolutions, on donneroit aux jeunes gens des hiſtoires où la morale fût

plus éclaircie, les réflexions plus approfondies, les maximes du droit des gens, les principes du juſte & de l'injuſte, ceux d'une bonne adminiſtration, plus fortement établis; en s'arrêtant davantage, comme on l'a dit, ſur l'Hiſtoire moderne. Croiroit-on qu'un recueil des vies des Hommes illuſtres de France, ne fût pas un monument très-cher à la Nation, & très-utile pour y conſerver l'honneur & les ſentimens, ou pour les y faire croître. Qu'il naiſſe un *Plutarque* François, * & des cendres des Héros dont il célébrera la gloire, il naîtra des hommes qui feront honneur à leur maiſon, à leur ſiécle, à l'humanité.

Vers dix ou douze ans, dit l'Abbé

* Il ſemble que l'Auteur n'ait pas connu les Vies des Hommes Illuſtres de la France, commencées par Mr. d'*Auvigny*, & continuées par l'Abbé *Perau* 22 vol. in-12. Par. 175.. On pourroit encore citer les Vies des Hommes Illuſtres, comparés les uns avec les autres, par Mr. *Adrien Richar*, 2 vol. in-12, 1756.

Fleury, il ſeroit tems d'arranger ces Hiſtoires, ſans embarraſſer les enfans d'une chronologie exacte qu'il eſt impoſſible de fixer, ni les forcer à retenir des dates qui fatiguent trop la mémoire: je me contenterois de leur expliquer la belle Mappe-monde hiſtorique *, qui diviſe les temps avant & après Jeſus-Chriſt, en remontant & en deſcendant, ſans entrer dans de plus grands détails de chronologie, qui ſont inutiles.

Je leur répéterois quelques obſervations générales qui rendent l'étude de l'Hiſtoire plus courte & plus utile. Je leur dirois, comme l'Abbé *Fleury*, que » nous » n'avons pas les Hiſtoires de tous les » temps, non plus que de tous les pays. » Il y a toujours eu une infinité de Nations » ignorantes: & de celles qui ont écrit, » il y en a peu dont nous connoiſſions les » Livres.

* Elle eſt imprimée en 1740, & approuvée par l'Académie des Inſcriptions.

» Toutes les Hiſtoires des anciens Orien-
» taux, des Egyptiens, des Syriens, des
» Chaldéens & des Perſes ont péri, & la
» plus ancienne qui nous reſte, hors cel-
» le du Peuple de Dieu, eſt l'Hiſtoire
» d'*Hérodote*, qui a écrit environ 400 ans
» avant Jeſus-Chriſt. Nous n'avons juſqu'à
» ce temps que les Livres des Grecs &
» des Romains, qui ne contiennent gue-
» re d'Hiſtoires dignes de foi, plus an-
» ciennes que la fondation de Rome. Après
» Jeſus-Chriſt, pendant près de 500 ans,
» on n'a qu'une ſeule Hiſtoire à ſuivre,
» qui eſt la Romaine; mais depuis la rui-
» ne de l'Empire d'Occident, l'Eſpagne,
» la France, l'Italie, l'Angleterre ſont
» chacune leur Hiſtoire particuliére, à
» quoi il faut ajouter celle d'Allemagne,
» de Hongrie, de Suede, de Danne-
» marck, à meſure qu'elles commencent.
» Voilà toute la ſuite de l'Hiſtoire qui
» nous ſoit connue, ſi ce n'eſt qu'on y
» veuille ajouter l'Hiſtoire Byzantine, que

» nous connoiſſons depuis deux ſiécles.
» Pour celle des Muſulmans, qui com-
» prend tout ce qui s'eſt paſſé depuis mille
» ans dans l'Egypte, dans la Syrie, la
» Perſe, l'Afrique & les autres Pays où
» la Religion de *Mahomet* s'eſt étendue,
» nous l'avons ignorée juſqu'à préſent.
» Nous ſavons encore que les Chinois ont
» une très-longue ſuite d'Hiſtoires, dont
» on a donné un échantillon en Latin.
» Les Indiens ont une tradition très-an-
» cienne, écrite en une langue particu-
» liére. On ſait quelque choſe du Mexi-
» que & des Incas, mais qui ne remonte
» pas loin, & on a depuis deux cens ans
» une infinité de rélations & de voyages.

» C'eſt tout ce qu'on connoît d'Hiſ-
» toires. On voit combien c'eſt peu en
» comparaiſon de toute l'étendue de la
» terre & de toute la ſuite des ſiécles;
» & c'eſt particuliérement en cette étude
» qu'on doit choiſir & ſe borner.

L'étude de l'Hiſtoire eſt celle qui a le

plus beſoin de guide. Ce qui manque d'ordinaire à ceux qui l'écrivent & à ceux qui la liſent, c'eſt l'eſprit philoſophique.

On lit pour ſe défennuyer, ſans but & ſans principes; on entaſſe dans ſa mémoire des faits ſans diſcernement & ſans examen; & après avoir lu beaucoup d'Hiſtoires, on ne reconnoît ni les hommes, ni les mœurs, ni les Loix, ni les Arts & les Sciences, ni le monde préſent, ni le monde paſſé, ni les rapports de l'un avec l'autre.

L'important ſeroit de donner aux jeunes gens des principes & des règles pour lire l'Hiſtoire avec fruit, premiérement pour ſavoir l'uſage qu'ils en doivent faire, le but qu'ils doivent ſe propoſer. Secondement, pour diſtinguer les faits prouvés de ceux qui ne le ſont pas, & afin qu'ils ne deviennent pas les dupes de l'ignorance, de la prévention & de la ſuperſtition. Troiſiémement, pour qu'ils puſſent diſcerner les Hiſtoriens auxquels ils doi-

vent donner quelque confiance, & les temps qu'il eſt poſſible d'éclaircir.

XV. *De l'uſage de l'Hiſtoire.*

1°. A l'égard de l'uſage de l'Hiſtoire, on a un petit Livre de l'Abbé de *St. Réal* qui eſt bon; mais ce qui vaut mieux, ſans comparaiſon, c'eſt ce qu'a dit Mr. de *Voltaire* dans ſon ſeptiéme tome, édition de 1757, des Mélanges de Philoſophie, de Littérature & d'Hiſtoire, chapitre 60, 61, & ce qu'il a inſéré dans quelques Préfaces. Quand il établit des vérités, perſonne ne les établit mieux & ne les préſente ſi bien; il n'eſt pas poſſible de redire ce qu'il a dit, ſans l'affoiblir. Ainſi je me contente, ſur cette partie, d'y renvoyer les Maîtres. Qu'ils liſent auſſi la judicieuſe Préface de *Polybe* dans ſon Hiſtoire, le commencement des *Réflexions & Anecdotes de la Reine Chriſtine*, de *l'Eloge hiſtorique de l'Abbé Terraſſon*, par Mr. *d'Alembert*, ils ſeront plus inſtruits que par

des volumes de *Méthodes* de *Thomaſſin*, de *Poſſevin*, de *Rapin*, de *Meneſtrier*, qui tous enſemble ne valent pas un livre d'Hiſtoire bien fait, celle de l'Empereur *Julien*, par exemple.

XVI. *Des principes ſur la certitude hiſtorique, ou de la critique.*

2°. Il eſt néceſſaire d'avoir des principes ſur la certitude hiſtorique; & de ſavoir ſur quoi elle eſt fondée.

On eſt certain des faits que l'on voit & que l'on entend. On ſait par rélation ceux que les autres voient & qu'ils entendent. Le témoignage eſt une des voies les plus étendues de la connoiſſance humaine, mais pour produire la conviction, il doit nous mettre à la place de ceux qui ont vu & qui ont entendu eux-mêmes.

C'eſt le point de vue où les Hiſtoriens doivent ſe placer pour y placer leurs lecteurs; & les faits qui ſont appuyés ſur ce fondement ſont d'une

certitude à exclure le plus léger doute.

C'eſt-là le principe le plus général de la certitude hiſtorique, & d'où dérivent tous les autres principes.

Ainſi quand on veut examiner un fait, il faut ſavoir d'abord de quelle nature il eſt : eſt-il conforme à la commune expérience & au cours ordinaire des choſes, ou y eſt-il contraire ? Cet examen demande des réflexions particuliéres : par qui eſt-il atteſté ? par un ou par pluſieurs ? Ces Hiſtoriens ſont-ils témoins, ſont-ils contemporains ou voiſins du temps où le fait s'eſt paſſé ? Peut-on dire qu'ils le tiennent immédiatement de la premiére main ? Citent-ils leurs garants ? Ont-ils les uns & les autres les qualités néceſſaires pour témoigner ? On doit diſcuter leur témoignage & leurs rapports, comme on diſcute les témoins en Juſtice ; s'il y a d'autres Hiſtoriens, voir s'ils ſont contraires, lire à charge & à décharge, examiner le but des Ecrivains, pourquoi, à quelle

occaſion ils ont écrit, mettre leur témoignage à la balance, ſavoir s'il a paſſé juſqu'à nous dans ſon intégrité, ou s'il n'a point été corrompu; on peut prononcer enſuite, ſoit en affirmant, s'il y a des preuves; ſoit en niant ou en doutant, ſi les preuves ne ſont pas ſuffiſantes; car entre douter & croire, il y a des nuances différentes qui n'ont pas même de nom particulier.

XVII. *Des temps où l'on peut remonter dans l'Hiſtoire.*

3°. Quant aux temps auquels on peut remonter, & aux Hiſtoires auxquelles on doit ajouter foi, la régle la plus ſûre eſt de tenir pour ſuſpect tout ce qui précede les temps où chaque Nation a reçu l'uſage des Lettres. Un autre principe également certain, eſt que quand il y a des interruptions & de grands vuides dans une Hiſtoire, tout ce qui les précéde eſt faux ou ſuſpect.

Auſſi rien n'eſt-il plus incertain que toute Hiſtoire ancienne, dont les Auteurs rapportent les faits arrivés long-temps avant eux. Dans les ſiécles poſtérieurs, & même dans ceux qui ſont les plus proches du nôtre, on trouve la même incertitude, lorſque les Mémoires des contemporains manquent ou qu'ils ſont défectueux; ce qui exclud de la certitude preſque toute l'Hiſtoire ancienne d'Egypte ou d'Orient, dont à peine il s'eſt conſervé quelques veſtiges; tout ce qui précede les Olympiades chez les Grecs, & à peu près la ſeconde guerre Punique chez les Romains; en uu mot, les origines de toutes les Nations, excepté celle du Peuple Juif dont on ne perd point la trace.

On peut mettre dans le même rang *la* plus grande partie de l'Hiſtoire du moyen âge, non qu'elle ſoit dépourvue d'Auteurs contemporains, mais leurs Mémoires ſont ſi défectueux, & les lacunes ſi grandes, qu'il n'eſt pas poſſible de les

remplir. Rien n'eſt plus juſte ni plus ingénieux que ce que dit ſur l'Hiſtoire ancienne M. de *Fontenelle*, dans l'éloge de M. *Bianchini*.

» Si d'un grand Palais ruiné on trou-
» voit les débris confuſément diſperſés
» dans l'étendue d'un vaſte terrain, &
» qu'on fût ſûr qu'il n'en manquât aucun,
» ce ſeroit un prodigieux travail de les
» raſſembler tous, ou du moins ſans les
» raſſembler, de ſe faire, en les conſi-
» dérant, une idée juſte de toute la ſtruc-
» ture de ce Palais; mais s'il manquoit
» des débris, le travail d'imaginer cette
» ſtructure ſeroit plus grand, & d'autant
» plus grand, qu'il manqueroit plus de
» débris, & il ſeroit fort poſſible que l'on
» fit de cet édifice différents plans qui
» n'auroient preſque rien de commun en-
» tr'eux. Tel eſt l'état où ſe trouve par-
» mi nous l'Hiſtoire des temps les plus
» anciens. Une infinité d'Auteurs ont péri;
» ceux qui nous reſtent ne ſont que rare-

» ment entiers. De petits fragments & en » grand nombre, qui peuvent être utiles, » ſont épars çà & là dans des lieux fort » écartés des routes ordinaires, où l'on ne » s'aviſe pas de les aller déterrer; mais ce » qu'il y a de pis, & ce qui n'arriveroit » pas à des débris matériels, ceux de » l'Hiſtoire ancienne ſe contrediſent ſou- » vent, & il faut ou trouver le ſecret de » les concilier, ou ſe réſoudre à faire un » choix qu'on peut toujours ſoupçonner » d'être un peu arbitraire. Tout ce que » des Savans du premier ordre & les plus » originaux ont donné ſur cette matiére, » ce ſont différentes combinaiſons de ces » matériaux d'antiquité; & il y a encore » lieu à des combinaiſons nouvelles, ſoit » que tous les matériaux n'aient pas été » employés, ſoit qu'on en puiſſe faire un » aſſemblage plus heureux, ou ſeulement » un autre aſſemblage. »

XVIII. *De la Critique.*

Les principes & les règles qui doivent ſervir de guides dans la lecture de l'Hiſtoire, forment ce qu'on appelle la critique, & j'entends par-là, non cet art qui s'arrête à reſtituer des paſſages, à vérifier les variantes d'un texte; mais celui qui apprend à juger des faits, à en examiner les preuves, à diſtinguer les faits véritables de ceux qui ſont ſuppoſés ou incertains, les faits certains de ceux qui ne ſont que probables; enfin, cet art qui ſait peſer les différents dégrés de certitude, & fixer, s'il eſt permis de parler ainſi, les différentes nuances du vrai & du vraiſemblable; art de la plus grande utilité & d'une vaſte étendue; c'eſt proprement une Logique de faits auſſi néceſſaire pour diriger le jugement dans la croyance des événements, que la Logique pour conduire la raiſon dans la découverte de la vérité. Leur réunion for-

me l'homme judicieux & raiſonnable. Toutes deux ſont le fondement des connoiſſances en tout genre, & l'inſtrument des autres études.

XIX. De la Critique & de la Logique.

L'eſprit juſte, cet eſprit qui ſert à gouverner les Etats, comme à conduire les affaires des Particuliers; qui guida *Sully*, *Turenne* & *Catinat*; qui dicta les Conſultations de *Charles Dumoulin*, les Pareres de *Savary*, les Eſſais de *Locke*, de *Nicole*, & les Diſcours de *Fleury*; qui inſpira dans leurs conjectures ſur les événements futurs, *Thémiſtocle*, *Polybe*, *d'Oſſat*, *Richelieu* & *Charles de Lorraine*; cet eſprit, dis-je, n'eſt qu'un jugement ſolide qui ſaiſit l'état des queſtions, le véritable point de vue des affaires, & ſait choiſir en tout les raiſons déciſives: c'eſt ce bon ſens ſi utile dans le monde; tandis que ce qu'on appelle eſprit ne ſert ſouvent qu'à le ravager; auſſi eſtimable

quand il enſeigne une bonne adminiſtration de Juſtice & de Finance, que quand il trace le plan d'une campagne.

Les hommes ſenſés dans tous les temps ont connu les principes & les regles. Quand *Scipion* converſoit avec *Polybe*, & qu'en épuiſant la ſcience de gouverner, ils prophétiſoient le changement de la République Romaine; quand du fond de la Macédoine, *Philippe* remuoit toute la Grece; quand *Céſar* prenoit de ſi juſtes meſures pour ſubjuguer les Gaulois ou pour détruire le parti de *Pompée*; quand *Richelieu* s'occupoit des moyens d'abaiſſer la Maiſon d'*Autriche*; tous ces grands Hommes s'appuyoient-ils ſur d'autres fondements que ſur une connoiſſance exacte des perſonnes, ſur des notions juſtes des choſes, ſur des faits circonſtanciés, ou ſur de fideles rapports? croyoient-ils légérement tous les diſcours, tous les bruits populaires?

Le bon ſens eſt la regle de toutes les

vertus & de toutes les bonnes qualités: il diſtingue l'homme raiſonnable de celui qui ne l'eſt pas, le vrai ſavant de celui qui n'a qu'un ſavoir confus, la vertu de la ſuperſtition, le grand homme de celui qui n'eſt que héros. Avec cette faculté de plus, l'Empereur *Julien* & *Charles XII*, euſſent été peut-être les plus grands hommes de l'univers.

Le bon ſens eſt toujours utile dans la ſcience, parce qu'il ſait s'arrêter aux choſes qui ſont à ſa portée. La ſcience ſans le bon ſens, eſt ſouvent pernicieuſe & toujours ridicule.

Il y a des notions primitives qui ſervent de baſe à toute certitude, auxquelles il eſt impoſſible de ſe refuſer ſans renoncer au ſens commun. Telle eſt en fait de témoignage, la notoriété ou l'évidence d'une choſe de fait généralement reconnue, qui eſt le réſultat d'une multitude de perceptions ſenſibles; telle eſt en fait de raiſonnements, la perception im-

médiate réſultant de la ſimple vue de l'eſprit ou du ſentiment intérieur.

Mais les bornes de la raiſon ne ſont pas fixées, & perſonne n'a droit de propoſer la ſienne pour règle de celle des autres. La raiſon n'ayant donc point de meſure commune bien déterminée, il faut des principes & des règles pour la guider, pour l'aider à diſcerner le vrai du faux, en matiére de raiſonnements comme en matiére de faits; c'eſt ce qu'on appelle la Logique & la Critique.

Eſt-il vrai qu'il y a un art de penſer & de raiſonner, qu'on enſeigne en cinq ou ſix mois à de jeunes gens dans les Ecoles de l'Europe? on ne l'apprend point aux femmes ni aux enfants qu'on ne fait pas étudier; cependant il ſe trouve à la longue que les uns raiſonnent à peu près auſſi-bien que les autres, & ſouvent ceux qui ont enſeigné cet art, raiſonnent le plus mal. Il n'eſt pas étonnant que cela répande des doutes ſur l'utilité des règles,

ou du moins ſur celle de la méthode qu'on employe pour les enſeigner.

On ne commence à apprendre la Logique aux enfants qu'à la fin des études; on ne leur apprend rien ſur la Critique; on attend preſque qu'ils aient l'eſprit faux pour le redreſſer. On regarde les ſciences comme des pays différents, où l'on fait ſucceſſivement voyager les jeunes gens.

Toutes les régles générales, tous les préceptes de quelque art que ce ſoit, ne ſervent à rien, ſi on n'en fait l'application: on ne retient, à proprement parler, que les choſes dont on a fait uſage, & dont on a fait l'expérience. Les regles de la Poëſie & de la Peinture, ſont plus connues & plus parfaites que du temps d'*Homere* & de *Virgile*, de *Raphaël* & du *Titien*. Avons-nous de meilleurs Poëtes & de meilleurs Peintres? Avons-nous des meilleures têtes qu'*Hippocrate*, *Ariſtote* & *Platon*?

Je connois toute l'utilité des règles & même leur néceſſité; elles ſervent à écar-

ter les cauſes des mauvais raiſonnements, & à dévoiler les ſophiſmes: mais ſeules, elles n'ont jamais pouſſé fort loin les connoiſſances des hommes. Après le caractére naturel de l'eſprit, c'eſt l'application, c'eſt l'expérience, c'eſt la connoiſſance des faits, qui font qu'un homme raiſonne mieux qu'un autre homme.

Voilà l'avantage que nous avons ſur les Anciens; nos connoiſſances ſont plus exactes & plus étendues, nous avons une plus grande expérience des faits & des choſes; nous ſommes détrompés de quelques préjugés & de quelques erreurs qu'ils avoient adoptés.

Quand ils n'ont raiſonné que de ce qui étoit à leur portée, ils ont jugé auſſi bien que nous. En fait de Politique, de Morale Civile, de Loix, je ne crois pas qu'on puiſſe le leur conteſter.

Pourquoi & par où notre ſiécle ſurpaſſe-t-il les précédens? C'eſt que depuis environ 250 ans on a fait une infinité de

découvertes dans tous les genres; on a étudié toutes les Langues, on a vérifié les textes des Auteurs anciens; les Livres véritables ont été distingués des Livres supposés; l'Histoire sacrée & profane, la Géographie, la Chronologie, la Critique, la Fable, le Droit, les Médailles, les Inscriptions, &c, tout a été débrouillé & éclairci: on a presque trouvé les bornes des Mathématiques.

Depuis les temps de *Galilée* & de *Bacon*, on a observé avec soin tous les corps, on les a examinés dans toutes les circonstances, on leur a fait subir tous les changemens imaginables, par les grands agens naturels, l'air, l'eau & le feu; ceux qu'on n'appercevoit pas, sont devenus sensibles, avec le secours du télescope & du microscope; les extrêmes se sont rapprochés, les corps situés à une distance immense, & ceux qui sont près de nous, sont devenus des objets de curiosité, de recherches & de connoissances.

Des voyages entrepris dans toutes les parties du monde, ont groſſi le nombre des Obſervateurs, & multiplié les obſervations. L'invention de l'Imprimerie, l'établiſſement des Académies, ont ſervi à publier, à conſerver les découvertes, & à garantir leur certitude. Malgré les traverſes & les embarras de toute eſpece, l'induſtrie & le travail opiniâtre ont franchi les plus grands obſtacles. Voilà ce qui a perfectionné notre art de penſer; & ſi l'ouvrage n'eſt pas auſſi parfait qu'il devroit l'être, c'eſt aux ſyſtêmes de Philoſophie, à l'abus des idées abſtraites, & aux quérelles Théologiques, qu'on doit l'imputer.

Un homme acquiert la ſupériorité ſur les autres hommes, par les mêmes raiſons & par les mêmes moyens qu'un ſiecle devient ſupérieur à un autre. Il paroît donc raiſonnable d'employer pour apprendre & pour inſtruire, les mêmes principes & les mêmes regles. On doit

éviter en particulier les défauts qui en général avoient arrêté le progrès des connoiſſances.

XX. Regles de la Logique & de la Critique.

Une des principales regles qui remédieroit en même temps à un de ces défauts, c'eſt d'écarter les ſuppoſitions des ſyſtêmes qu'on employe pour expliquer des choſes dont on ne ſçauroit d'ailleurs rendre raiſon; c'eſt de ne prononcer que ſur ce qui eſt à ſa portée, ſur quoi l'on a des connoiſſances acquiſes, des élémens aſſurés: quand on n'a pas ces élémens, ou quand on n'en a pas aſſez pour juger, la raiſon veut que l'on ſuſpende ſon jugement.

La ſeconde regle également importante pour prévenir l'abus des abſtractions, eſt de fixer les idées & de les déterminer: le moyen d'y parvenir, eſt de réduire les idées abſtraites, & compoſées, à des idées particulieres & ſimples, ou aux

élémens qui les compoſent ; c'eſt ce qu'on appelle définir, car la définition n'eſt que l'énumération des idées ſimples renfermées dans une idée complexe & abſtraite.

A la rigueur, les idées ſimples ſont indéfiniſſables ; on ne peut les fixer qu'en réfléchiſſant ſur la maniere dont on les a acquiſes, auſſi ne les définit-on ordinairement qu'en les rendant par des équivalens ou par des ſynonymes. La plupart des hommes n'ont point de notions fixes & déterminées, parce qu'ils ne remontent preſque jamais à leur origine ; cependant ils décident hardiment les queſtions les plus obſcures & les plus compliquées. Je n'en veux pour exemple que les équivoques qu'on fait tous les jours ſur les mots de *religion*, de *vérité*, de *gloire*, d'*honneur*, de *juſtice*, de *devoir*, de *piété*, de *dévotion*, &c.

Pour définir exactement un terme qui déſigne une idée complexe, il ſuffit de trouver dans la Langue les mots qui ſigni-

ſient les idées ſimples & caractériſtiques dont elle eſt formée, & c'eſt dans la Langue commune qu'il faut chercher ces mots, parce qu'on ne doit s'écarter du langage ordinaire, que le moins qu'il eſt poſſible.

Sous la définition, je comprends la deſcription des choſes naturelles qu'on ne peut définir qu'en les décrivant; car il eſt impoſſible d'expliquer par des définitions la nature même & l'eſſence des choſes. Ce n'eſt qu'en faiſant des deſcriptions exactes des ſujets, en recherchant avec ſoin toutes leurs propriétés, en diſtinguant ce qui leur eſt propre & ce qui n'eſt qu'accidentel, qu'on peut parvenir à en acquérir la connoiſſance.

La troiſieme regle eſt de s'aſſurer des faits avant que d'en chercher les cauſes, ſi on ne veut pas s'expoſer, comme on a ſouvent dit, au ridicule de trouver la raiſon de ce qui n'eſt point.

Si les faits étoient aſſurés; ſi les ter-

mes étoient exactement définis ; ſi les ſujets étoient décrits avec préciſion, la plupart des queſtions ſeroient terminées. On voit par-là l'utilité des définitions, &, ce qui eſt encore plus utile, la maniere de les faire ; mais ce Dictionnaire philoſophique doit être compoſé par des Philoſophes.

La quatrieme regle eſt d'appliquer à chaque ſujet la preuve qui lui eſt propre. C'eſt avoir fait bien du progrès, que de ſçavoir en chaque matiere, de quel genre de preuves on doit ſe ſervir, en matiere de raiſonnement, de faits, d'obſervations & d'expérience. Tout ce qu'on peut dire & écrire, ſe réduit là ; de bonnes raiſons, des témoignages irréprochables, des expériences certaines : c'eſt le moyen le plus aſſuré de ne pas confondre les choſes & les preuves ; de ne pas employer des raiſonnemens, lorſqu'il eſt queſtion de faits ; & des faits ou des autorités, lorſqu'il s'agit de raiſonne-

mens; de ne pas exiger de la démonſtration, où l'on ne peut obtenir que de la vraiſemblance; & de ne pas ſe contenter de vraiſemblance, où l'on peut avoir de la démonſtration.

Je ne parle point des querelles théologiques; elles ſont l'opprobre de la Religion & de la raiſon, le fléau des Etats, des lettres & des bonnes études. Que n'euſſent point fait pour les *Sciences* & pour les arts les *Arnauds*, les *Nicoles* & les *Lancelots*, ſi des brouillons malheureuſement trop puiſſans, un *Annat*, un *Ferrier*, un la *Chaiſe*, ne les euſſent perſécutés cruellement & forcés à s'occuper de ces diſputes & de ces bagatelles ſacrées!

Les principes & les regles qu'on vient d'établir, outre leur importance dans ce qu'on appelle Logique & Critique, ſervent à prouver la maxime qu'on a ſuivie dans ce Plan d'Education, que la baſe de toute méthode d'enſeigner & d'apprendre, eſt de lier les connoiſſances à

des notions ſenſibles, à des perceptions immédiates, à des idées ſimples; c'eſt la preuve d'une regle d'arithmétique par une autre. Quand on eſt parvenu juſques-là, on ne peut remonter plus haut, & l'examen eſt fini.

On doit en conclure que c'eſt à acquérir ces notions, qu'il faut appliquer les enfans, à meubler leur tête de faits utiles; à leur procurer par l'uſage l'experience qui leur manque; à former le caractére de leur eſprit; à appliquer les regles ſimples & ſûres de la Logique & de la Critique, non à les diſcuter minutieuſement.

Une bonne méthode eſt une application continuelle des regles d'une dialectique ſur toutes ſortes de ſujets.

Tout livre bien fait eſt une bonne Logique: tout exercice qui accoutume les jeunes-gens à mettre de l'ordre & de la netteté dans leurs penſées; une bonne Grammaire, par exemple, qui leur ap-

prendroit à arranger de ſuite les objets du diſcours, à concevoir nettement les raiſons ſimples & naturelles des regles, ſeroit une dialectique plus utile que tout l'artifice du ſyllogiſme.

Voilà pourquoi les Elémens de Géométrie, lus avec attention, ſont la meilleure des Logiques.

C'eſt en liſant les bons Critiques, les *Grotius*, les *Petaus*, les *Sirmonds*, les *Valois*, les *Saumaiſes*, qu'on peut apprendre l'art critique.

L'art phyſique le plus parfait, ou l'art de faire des expériences, ſe trouve dans les Mémoires des Académies.

Juſqu'ici on a fait des Logiques pour des Philoſophes ou pour des Théologiens; on a fait des Critiques pour les Sçavans; on a fait des Syſtêmes métaphyſiques. Il a été utile que des gens habiles aient éclairci ces ſciences; mais à préſent qu'on a tant écrit ſur toutes ſortes de matiéres, il faut des méthodes qu'on puiſſe appli-

quer à l'uſage de la vie ; car tout le monde eſt obligé de raiſonner juſte, non ſeulement dans les ſciences, mais dans la vie civile ; dans tous les âges, dans toutes les profeſſions.

C'eſt là le fondement de ce qu'on appelle ſçavoir, connoiſſance, érudition, raiſonnement : poſſéder de pareilles méthodes, être accoutumé à les bien appliquer, c'eſt être Philoſophe & Sçavant.

XXI. *De la Métaphyſique.*

La Logique & la Critique ſont des inſtrumens qui apprennent à penſer ; la Métaphyſique eſt la ſcience des principes ; c'eſt elle qui inſtruit du but où tendent les facultés de l'homme, de leur étendue, de leurs bornes & de leur uſage. Il n'appartient qu'à cette ſcience, de fixer ce que c'eſt que la vérité, en quoi conſiſte l'erreur, & quels ſont les moyens de l'éviter : elle démontre par l'expérience, que tout aboutit aux connoiſſances ſenſibles &

à la perception immédiate ; avec la Logique, elle apprend à découvrir les vérités, à les déduire de leurs véritables principes, à les ranger par ordre ; enfin elle eſt la baſe des autres ſciences, dont elle contient le germe & l'ébauche.

Elle démontre l'exiſtence de Dieu, ſes attributs ; elle juſtifie ſa providence, elle établit la liberté humaine, les loix naturelles, l'immortalité de l'ame.

Elle découvre la foibleſſe de l'eſprit humain, mais elle en apprécie les forces : elle prouve que la raiſon eſt l'unique moyen naturel qu'ait donné aux hommes l'Auteur de leur être, pour les conduire ; que tout ce qui eſt intelligible, eſt de ſon reſſort ; que rien ne lui eſt étranger que ce qui eſt incompréhenſible : que c'eſt à elle à marquer les caractères & les bornes de l'autorité, & par conſéquent à diſtinguer les cas & les objets de ſoumiſſion, à peſer les motifs de crédibilité ; que croire, c'eſt juger que la raiſon oblige de recon-

noître ſur la force des preuves externes, l'exiſtence, ou la propriété d'un être ou d'un objet; qu'ainſi il lui appartient de régler les limites qui ſont entre elle & la Foi; parce qu'elle précede, accompagne & ſuit toujours une ſoumiſſion raiſonnable.

Une partie de cette ſcience, qui n'eſt pas la moins utile, eſt celle qui apprend juſqu'où l'on peut parvenir en fait de raiſonnement, & où l'on doit arrêter ſes recherches. Cette ſcience négative, s'il eſt permis de parler ainſi, ſeroit d'un auſſi grand prix que les connoiſſances poſitives.

C'eſt rendre un grand ſervice au genre humain, que de fixer les limites qu'il ne peut paſſer ſans s'égarer.

Plutarque, dans la vie de *Théſée*, dit que comme les Géographes, quand ils ont ſitué ſur les Cartes les pays habités & découverts, mettent, *au-delà terres & côtes inconnues, mers inabordables*, les Hiſtoriens devroient en uſer de même pour

les temps reculés, inconnus & fabuleux; c'eſt ce que j'ai eſſayé dans les réflexions précédentes ſur l'Hiſtoire.

Il ſeroit encore plus utile de poſer les limites des connoiſſances dans le raiſonnement, & de marquer juſqu'où il peut ou ne peut pas pénétrer, & ce ſeroit le fruit le plus précieux d'une bonne méthode. C'eſt étendre l'eſprit humain, que d'en faire connoître les bornes, c'eſt ménager ſes forces, que de ne les pas employer inutilement : un fleuve qu'on reſſerre dans ſes bords, n'en devient que plus rapide.

Ce principe d'une ſaine Métaphyſique, que l'évidence irréſiſtible & la certitude ne ſont attachées qu'à des perceptions immédiates, prouve manifeſtement l'incertitude de tout ſyſtême dans les ſciences de raiſonnement.

Où la perception immédiate manque, il eſt néceſſaire de ſuſpendre ſon jugement : voilà la véritable règle de l'époque que

les Pyrrhoniens ont ſi mal appliquée. Par cette ſeule règle la plupart des ſyſtêmes ſont refutés ou renvoyés dans le pays des chimeres.

Ces opinions qui cauſent tant de bruit pendant un ſiécle, & qui dans le ſiécle ſuivant, tombent en oubli, ſont démontrées fauſſes ou incertaines par cette ſeule raiſon qu'elles ne ſont pas appuyées ſur les principes de la connoiſſance.

La perception immédiate manque dans toutes les queſtions où entre l'idée de l'infini, par exemple, l'eſpace, le vuide, le plein infini, l'immenſité, l'éternité, la création, la preſcience, la prémotion phyſique, le concours, les décrets divins, à l'exception des faits clairement révélés; dans celles qui regardent la nature ou l'eſſence des choſes exiſtantes, des êtres ou qualités, toutes les fois que l'objet de la queſtion va au-delà de l'expérience, comme l'union de l'ame & du corps, les cauſes occaſionnelles, l'harmonie préétablie, les

des vraiſemblances, & ce qu'on appelle en Droit *des préſomptions*; il y en a de différents dégrés & d'une force différente.

Comme elle eſt la baſe de la plupart des actions & des jugements, il ſeroit très-important qu'on y apportât plus d'attention qu'on n'a fait juſqu'à préſent, & qu'on tâchat de la perfectionner. Il eſt vrai que l'eſprit en s'accoutumant aux démonſtrations rigoureuſes & aux principes certains, devient plus capable de diſtinguer la force ou la foibleſſe des preuves, & cette partie dépend beaucoup de la connoiſſance des hommes, qui ne peut s'acquérir que par l'expérience.

XXIII. *De l'Eſprit Philoſophique.*

De la pratique continuelle d'une Logique exacte & d'une bonne Critique, qui ſeroient fondées ſur les principes ſolides d'une Métaphyſique éclairée, naîtroit l'eſprit philoſophique.

Cet eſprit de lumiére utile à tout, ap-

plicable à tout, qui rapporte chaque chose à ſes principes, indépendamment des opinions & de la coutume.

L'eſprit philoſophique eſt différent de la Philoſophie, & lui eſt autant ſupérieur que l'eſprit géométrique l'eſt à la Géométrie; que la connoiſſance de l'eſprit des loix eſt au-deſſus de la connoiſſance même des loix. C'eſt le fruit & le but de la Philoſophie; elle connoît & diſcute les vérités particulieres; l'eſprit philoſophique les apprécie toutes.

La Philoſophie eſt une ſcience, l'eſprit philoſophique comprend toutes les ſciences.

S'il eſt queſtion d'Hiſtoires, il en montre les uſages & le but; il rapproche les temps & les âges pour les comparer: placé dans une perſpective élevée, il voit d'un coup d'œil des termes de rapports éloignés, dont il tire ou des reſſemblances ſingulieres, ou des contraſtes frappants.

[illegible] Philoſophie il ſçait quelles ſont les vérités connues, leur uſage

& leurs rapports, ce qui manque aux connoiſſances actuelles & ce qui peut y être ajouté. Il voit non ſeulement quelques principes, mais l'étendue de ces principes, la force ou la foibleſſe des preuves ſur leſquelles on les appuie.

Il obſerve les progrès & les retardemens de l'eſprit & de la raiſon dans les ſciences ſpéculatives & pratiques, dans les mœurs des hommes, dans les différens *ſiecles*.

L'eſprit philoſophique eſt une ſcience réelle, & il eſt le réſultat des ſciences comparées: c'eſt pourquoi il ne vient ordinairement qu'à leur ſuite. Le ſeizieme ſiecle fut celui de la ſcience & de l'érudition, le dix-ſeptieme celui des talens, & le caractere du dix-huitieme ſiecle eſt la Philoſophie. *Cujas* & *Du Moulin* n'euſſent pas vraiſemblablement fait le livre de *l'Eſprit des Loix*; mais peut-être que M. de *Monteſquieu* ne l'eût pas fait non plus ſi *Cujas* & *Du Moulin* n'euſſent frayé le chemin de la Juriſprudence.

Uſſerius & *Petau* ont fait des Annales remplies des plus grandes recherches; M. *Boſſuet* a fait une Hiſtoire univerſelle très-éloquente; M. de *Voltaire* a élevé ſur ces fondemens une Hiſtoire philoſophique; ce ſont des chefs-d'œuvres d'érudition, d'éloquence & de philoſophie.

Cet eſprit philoſophique porté à un dégré éminent, vient de produire des élémens de Philoſophie, auxquels il ne manque que d'être plus étendus.

On ne peut trop recommander l'eſprit philoſophique, qui doit préſider à toutes les ſciences, même aux Belles-Lettres; mais l'homme doit toujours ſe garder des extrêmes. Il eſt à craindre que dans l'Hiſtoire, découvrant de plus loin, il ne diſtingue pas ſi exactement les objets intermédiaires; que dans la Philoſophie il ne veuille remonter trop haut, & pénétrer juſqu'aux premiers principes, qui ſeront toujours enveloppés de nuages épais: que dans les Belles-Lettres il ne donne

trop à une analyſe qui refroidiroit le ſentiment. Enfin on auroit de trop grands reproches à lui faire, s'il attaquoit la Religion, & s'il abandonnoit la ſcience & l'Erudition, ſur leſquelles il doit être fondé, & qui lui ont ſervi d'échelon, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi.

XXIV. *De l'Art de l'Invention.*

Au-delà de la Philoſophie & au-deſſus de l'eſprit philoſophique s'éleve, *non* un art proprement dit, car ce n'eſt point une méthode de faire quelque choſe ſuivant certaines régles; non une ſcience, car ce n'eſt point la connoiſſance des choſes dans leſquelles on eſt inſtruit; mais un art ſupérieur aux regles & aux inſtructions, l'art d'inventer, ce génie créateur qui eſt le ſublime de la raiſon, &, ſi on peut s'exprimer ainſi, l'*ultimatum* de la Philoſophie, qui n'eſt donné qu'à des ames privilégiées; car on compte dans les Annales des Nations les inventeurs célébres. Je ne parle pas ſeule-

ment de ceux qui ont fait des découvertes dans les ſciences, dont les Mathématiques fourniſſent le plus d'exemples & les plus illuſtres; mais dans tous les arts & dans tout ce qui peut être utile au genre humain.

On a dit que celui qui inventa la charrue dans des tems groſſiers eût été un *Archimede* dans des temps poſtérieurs.

Il y a tel problême de politique qui demande plus de fineſſe, plus de combinaiſons que les plus forts problêmes d'Algèbre.

La maladie donnée, trouver le remede, c'eſt le problême de la Médecine.

Des faits donnés, conclure ceux qui doivent arriver, c'eſt le problême de la politique.

Cet art de juger par avance de l'avenir, que poſſédoit ſupérieurement Thémiſtocle, (*futura callidiſſimè proſpiciebat*) eſt parallele à l'invention. Il y a des génies à qui Dieu ſemble avoir départi une portion de ſa preſcience. C'eſt un don de

la nature ſeule, & tout l'art humain ne peut y atteindre; mais comme il n'y a aucune faculté de l'eſprit qui ne doive ſa perfection à l'art & à l'exercice, toute opération qui porte ſur des élémens connus, ſuppoſe que la choſe n'eſt pas impoſſible à découvrir, & que le problême peut être réſolu.

S'il y a un moyen de développer ce germe précieux dans les génies éminens où la nature l'a placé, c'eſt celui d'une bonne éducation dirigée ſuivant les principes d'une exacte Philoſophie.

S'il peut y avoir quelque art d'inventer, il conſiſte dans l'habitude & dans l'exercice de l'invention. Au lieu de réſoudre des problêmes, que l'on s'accoutume à les deviner: voilà pourquoi je préférerois les Elémens de Géométrie & d'Algébre, de M. *Clairaut*, qui ſont trop négligés par les Maîtres, & qui meneroient les enfans par la route que la nature a indiqué elle-même.

A l'égard de la conduite de la vie & des affaires, l'expérience eſt le premier & le plus grand maître, peut-être le ſeul, mais il ne faut pas négliger les aides & les ſecours. On ne les peut trouver que dans des exemples : une bonne morale & l'hiſtoire prépareront les voies. Que celui qui voudra s'inſtruire dans l'art de conduire de grandes affaires, liſe, par exemple, les Lettres du C. d'*Oſſat*, du P. *Jeannin*; qu'il remarque le ſujet de leur négociation, leur objet, les moyens de réuſſir; & les obſtacles prévus, il verra que les obſtacles ſont toujours venus du côté où ils les avoient annoncés, & les moyens de réuſſir de même : il ne pourra s'empêcher d'admirer le génie prophétique de ces hommes qui ſemblent inſpirés. Qu'on liſe le réſultat des converſations de *Scipion* avec *Polybe*, ſur la conſtitution de Rome, les Epitres de *Ciceron* à *Atticus*, la Lettre de M. le Maréchal de *Saxe* à *Folard*, ſur le blocus de

Prague & ſur les affaires de Bohème, on reconnoîtra que l'art de ces grands Hommes a été de bien voir, de ne rien ajouter aux faits, d'avoir préſens, ſans en omettre aucun, tous les Elémens néceſſaires pour prévoir. Une ſeule circonſtance oubliée eût pu cauſer un paralogiſme dangereux.

Ces lectures formeroient à la prudence & elles ſeroient toujours utiles, quand ce ne ſeroit que pour reconnoître la maniére des grands hommes: & ſi l'on veut comparer maniére à maniére, que l'on examine *d'Oſſat* & *Du Perron* dans les lettres où ils rendent compte dans le même tems de la même négociation, du même événement, on verra, comme quelqu'un a dit ingénieuſement de *Racine* & de *Pradon*, que ces deux Négociateurs ne ſont jamais ſi différens que quand ils diſent les mêmes choſes.

L'eſprit inventeur & celui qui diſcute, eſt le même; mais le premier franchit,

par lumiére & comme par inſtinct, de plus grands intervalles; il voit d'un coup d'œil plus d'objets à la fois; il voit la liaiſon de pluſieurs théorêmes éloignés les uns des autres : ce ſont toujours les mêmes vérités vues de la même maniére.

C'en eſt ſans doute trop ſur une matiére qui n'eſt pas ſuſceptible de regles, & qui ne peut être que le fruit du génie. Mais il n'eſt pas inutile de propoſer la perfection aux hommes; ils n'iroient jamais ſi loin, ſans le déſir ardent de ſe ſurpaſſer eux-mêmes & de vaincre leurs ſemblables.

XXV. *De la Morale.*

La Logique & la Critique ont pour but de former l'eſprit & de prévenir ou de corriger les erreurs; la Morale a pour objet de former le cœur & de combattre les vices; mais comme tous les vices ſont fondés ſur de fauſſes opinions & ſur des

erreurs, la Logique & la Critique ſervent beaucoup à la Morale même.

Il eſt vrai que l'homme ne ſuit pas invariablement ſes principes: mais celui qui n'en a point ou qui en a de mauvais, agira ſûrement & preſque toujours mal. Celui qui a des connoiſſances ſolides ne fera pas toujours le bien qu'il voit; mais il le fera plus ſouvent, il y reviendra plus aiſément: c'eſt un état violent, que d'être en contradiction avec ſoi-même. La lumiere conduit ordinairement à la vertu, les ténebres & l'ignorance conduiſent au vice.

Dans beaucoup de ſciences on peut raiſonner juſte ſans avoir le cœur droit: mais dans tous les cas où les intérêts & la paſſion peuvent entrer, c'eſt-à-dire, dans preſque toutes les affaires de la vie, la juſteſſe d'eſprit & la droiture du cœur ſont inſéparables; & comme l'eſprit eſt ſouvent la dupe du cœur, le cœur eſt auſſi quelquefois la dupe de l'eſprit: ainſi

travailler à ſe rendre l'eſprit juſte, c'eſt travailler en même tems à ſe rendre le cœur droit. Enſorte qu'il pourroit ſe faire que la vertu eût été bien définie, * la juſteſſe de l'eſprit appliquée à la conduite de la vie & aux mœurs.

Les actions des hommes ſont ordinairement une conſéquence de leurs principes, & les principes ſemés de bonne heure dans l'eſprit, produiſent tôt ou tard leur effet. Tant que l'ame gouvernera le corps, les notions des hommes influeront ſur leur conduite. Leur influence agit toujours, quoiqu'elle n'entraine pas toujours, & elle agira plus ou moins à meſure que les notions ſeront plus ou moins fortement enracinées; elles porteront au bien ou au mal, ſelon qu'elles ſeront bonnes ou mauvaiſes.

Les notions des hommes moderent juſ-

* Par M. *Formey*.

qu'à un certain point le cours des paſſions. Il faut en convenir, ce monde n'eſt habitable, & la ſociété du genre humain ne ſe maintient que par les idées dominantes, quoique ſouvent confuſes, d'ordre, de vertus, de devoirs.

Dans les Ecoles on rejette la Morale à la fin des autres parties de la Philoſophie; & on l'a réduite à quelques queſtions ſcholaſtiques & inutiles *. On a oublié que de toutes les ſciences, c'eſt la plus importante, & qu'elle eſt, autant qu'aucune autre, ſuſceptible de démonſtration.

Les regles des actions tirent leur origine, ou de la droite raiſon, ou des loix divines & humaines; la premiere partie compoſe les loix naturelles, ou la Morale proprement dite, qui eſt également divine & immuable; car l'exiſtence d'un Dieu Légiſlateur, n'eſt pas moins néceſ-

* En quoi conſiſte la béatitude formelle; la béatitude objective, la poſſibilité de l'état de pure nature, &c.

ſaire à la Morale, qu'eſt à la Phyſique celle d'un Dieu Créateur; mais la Morale précede toutes les loix poſitives, divines & humaines, & par conſéquent elle ſubſiſteroit, quand même ces loix n'euſſent jamais été portées.

Il étoit vrai avant Moyſe, & chez tous les Peuples même deſtitués de la lumiere de la révélation, qu'il faut faire aux hommes le plus de bien & le moins de mal qu'il eſt poſſible. Il étoit vrai que *Caïn* ne pouvoit pas faire violence à ſon frere; que *Sichem* ne pouvoit pas prendre de force la fille de *Jacob*; que les freres de *Joſeph* commettoient une injuſtice à ſon égard, lorſqu'ils attentoient à ſa liberté; que *Pharaon* faiſoit l'action d'un tyran, en opprimant les *Hébreux*, & en maſſacrant leurs enfans.

Ce n'eſt point la Loi écrite qui a révélé aux hommes la turpitude & l'injuſtice énorme de ces actions. Il eſt une loi naturelle également divine, écrite dans

tous les cœurs, dont la conſcience rend témoignage, comme dit l'Apôtre; elle eſt de tous les ſiecles, de tous les Pays, de toutes les nations, &, pour ainſi dire, de tous les mondes. C'eſt de cette loi que *Ciceron* dit qu'elle eſt née avec nous, que nous ne l'avons point reçue de nos peres, ni appriſe de nos maîtres, ni lue dans nos livres; nous l'avons priſe, tirée & puiſée du fonds même de la nature; une loi dont nous ne ſommes pas ſimplement inſtruits, mais dont nous ſommes, pour ainſi dire, imbus & pénétrés. *Eſt hæc non ſcripta, ſed nata lex, quam non didicimus, accepimus, legimus: verùm ex naturâ ipſâ arripuimus, hauſimus, expreſſimus; ad quam non docti, ſed facti non inſtituti, ſed imbuti ſumus.* Et ailleurs, *Lex eſt inſita in naturâ quæ jubet ea quæ facienda ſunt, prohibetque contraria.*

Seroit-il donc inutile de recommander aux hommes les vertus morales que les Payens même ont tant recommandées?

Ne peut-il pas y avoir, & n'y a-t-il pas en effet un commerce de mœurs entre les Peuples les plus différens de Religion? Qu'eſt-ce qu'un Catholique, un Proteſtant, un Juif, un Mahométan, qui traitent & qui trafiquent enſemble, exigent réciproquement l'un de l'autre? Et dans la Religion même n'eſt-ce pas par ces principes que l'on peut entretenir la probité & l'humanité ſi néceſſaires parmi ceux qui ont le malheur de n'être pas aſſez ſenſibles à des motifs d'un ordre ſupérieur?

La ſeconde partie compoſe le droit poſitif divin, le droit des gens, le droit civil; droits qui emportent chacun leur obligation particuliere.

La difficulté de traiter ces droits différens vient de ce que l'on a perpétuellement confondu les loix différentes dont ils dérivent. Les uns apportent des raiſons pour preuve de faits, les autres des faits en preuve de raiſons; ce qui eſt également contre le bon ſens & contre les

[illegible]

[illegible]

[illegible] grands Principes, en distinguant la morale particuliere aux devoirs, [illegible] divisée en ce que les hommes se doivent, comme membres de la société générale, & en ce que les sociétés particulieres doivent à leurs membres; ce qui renferme, 1°. la loi naturelle, ou la morale de l'homme; 2°. la morale des Législateurs, ou le droit politique; 3°. la morale des Etats, ou le droit des gens; 4°. la morale du Citoyen, ou le droit positif.

Il ajoute une cinquieme branche de morale, celle du Philosophe, qui n'a pour objet que nous mêmes.

Il ne s'agit pas dans la jeunesse d'approfondir toutes ces Sciences, & je ne prétends pas donner des leçons aux Pré-

cepteurs du genre humain. Mais il eſt important que les jeunes gens connoiſſent les principes du droit naturel, de la morale & de la politique; ils les trouveront dans l'Abrégé de la Morale de *Wolf* par *Thummigius*, qu'on enſeigne dans les Ecoles d'Allemagne, Livre élémentaire très bien fait; dans l'Abrégé de *Puffendorff*; & ces Livres ſuffiront dans les commencemens; ils liront & reliront les Offices du Conſul Romain à ſon fils, & les Inſtructions du Chancelier de France à ſes enfans*; s'ils ont du goût, ils perfectionneront un jour ces connoiſſances par la lecture de *Nicole*, de *Mallebranche*, de l'Eſprit des Loix, de l'Abbé de *Saint-Pierre*, de *Burlamaqui*, de *Puffendorff*, de *Grotius* & de *Barbeyrac*, de l'Origine des Loix & des Sciences, par M. *Goguet*; des Elémens de Philoſophie & de Morale.

Ce dernier Livre annonce & promet

* *Tom. I. des Oeuvres de M. Dagueſſeau.*

un Catéchiſme de Morale à l'uſage commun & à la portée des enfans ; ce ſeront des leçons pour le genre humain, qu'on attendroit en vain de gens ſans raiſon & ſans Philoſophie.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur cette partie, quoique la plus importante de l'éducation. Il ſuffit d'indiquer les ſources : l'Hiſtoire aura ſervi d'*école de Morale* ; l'expérience & la lecture développeront les principes, & aideront à tirer les conſéquences ; elles apprendront à connoître les hommes ; connoiſſance qui eſt le fondement de la Morale & de la Politique.

On n'ira peut-être jamais en Morale au-delà des principes innés de juſtice & de vertu, ni du ſentiment naturel que la conſcience en a gravé dans le cœur de tous les hommes ; comme il y a apparence qu'on n'ira point en Métaphyſique au-delà des perceptions immédiates, & en Phyſique au-delà des qualités ſenſibles.

XXVI. *Suite des Etudes du dernier âge.*

Je joindrai à la Morale de *Thummigius* la Logique & la Métaphyſique de s'*Graveſande*, imprimées en François, & dont les propoſitions ſont dans l'ordre géométrique; la Phyſique du même, ou celle de *Keill*, traduite & développée: je crois que c'eſt ce que l'on peut trouver de mieux pour les commençans & même pour des perſonnes plus avancées.

C'eſt ici le lieu & le temps de perfectionner les connoiſſances ſur la Géographie phyſique, qui commence à devenir une Science, dont *Varénius* donna, il y a plus de cent ans, un modèle qui n'a pas été aſſez ſuivi; ſur les Mathématiques; dont il y a un aſſez bon abrégé de *Wolff*. Les Cours de Phyſique expérimentale, de Chymie & de Botanique commencent à s'introduire dans les Provinces; c'eſt un des fruits les plus marqués d'une éducation meilleure que celle des Collèges.

Les jeunes gens liront un jour l'Hiſtoire Naturelle dans M. de *Buffon*, & ils verront les Arts dans les manufactures & dans les boutiques; & ſur la terre même, le premier des Arts, l'Agriculture. Ils apprendront l'Anatomie; les Elémens de la Phyſiologie, ou le Traité de la ſtructure & de l'uſage des différentes parties du corps humain, par *Haller*, ſont un modèle de Livre élémentaire exact & profond.

Je ſuppoſe qu'ils entretiendront toujours la connoiſſance qu'ils auront faite avec les bons Auteurs Latins & François, dont pluſieurs doivent être appris par cœur, & qu'ils continueront à s'exercer aux opérations du premier & du ſecond âge. Je n'entre point dans les détails, ils ſont connus ou faciles à ſuppléer.

XXVII. *Du ſoin de la ſanté, des affaires & de la Religion.*

Il y a trois articles eſſentiels qu'il ne

faut pas oublier dans une inſtitution; le ſoin de la ſanté, les affaires & la Religion.

A l'égard de la ſanté, je renvoye, pour abréger, aux obſervations judicieuſes de l'Abbé *Fleury*, ſur cet art. chap. 20 du *Choix des Etudes.* L'éducation morale ne doit pas contredire l'éducation phyſique; car c'eſt l'homme entier qu'il s'agit de former.

J'ajoute que pour déraciner les préjugés des gouvernantes & des meres qui inſpirent ſans raiſon à des enfans, de l'averſion pour certains remèdes, la ſaignée, par exemple, le quinquina, &c. il ſeroit à propos de traduire la partie des Inſtitutions du célebre *Boerhaave*, qui traite de la conſervation de la ſanté *Hygiene*, avec les Commentaires du ſavant *Haller.* On ſe trompera toujours moins quand on aura de bonne Phyſique, & des expériences pour guides. M. *Tiſſot* vient de publier un Traité de Médecine à l'uſa-

ge du Peuple, qui peut être regardé comme un Livre élémentaire.

L'inſtitution ſenſée d'une Nation telle que la nôtre, mériteroit bien un traité pratique de Gymnaſtique, ou d'exercices comme ceux des Grecs; les Carouſels & les Tournois, quoique plus agréables que nos jeux de hazard, n'avoient ni le même but, ni la même utilité.

Je renvoie également pour la connoiſſance des affaires, aux Chapitres de l'Economie & de la Juriſprudence, de l'Abbé *Fleury*. Je dirai ſeulement que pour faciliter l'étude du Droit public en France, s'il y en a un, on doit montrer en détail l'état de la France, la différence des Ordres du Royaume, la diviſion des Offices, la compétence des Juriſdictions, Civile, Militaire, Eccléſiaſtique, dont les limites ſont ſi connues dans la ſpéculation, & ſi peu reſpectées dans la pratique; toutes matiéres aſſez aiſées à déterminer, & qui ne le ſont le plus ſouvent que

par la loi du plus fort, ou par le manege du plus intriguant.

Tout François doit connoître les Libertés de l'Egliſe Gallicane. C'eſt une des parties importantes du Droit public de France. On a ſur cette matiére un Livre à la portée des jeunes gens, qui devroit être enſeigné dans toutes les Ecoles. Il eſt intitulé, *Expoſition des Libertés de l'Egliſe Gallicane, par M. Du Marſais.*

Après avoir examiné ce qui forme le goût & l'eſprit de tous les genres, on doit rechercher encore avec plus de ſoin ce qui regarde les mœurs, ce qui conſtitue la vertu, la Religion.

J'ai parlé de la Morale qui précede toutes les loix poſitives, divines & humaines; l'enſeignement des loix divines regarde l'Egliſe; mais l'enſeignement de cette Morale appartient à l'Etat, & lui a toujours appartenu: elle exiſtoit avant qu'elle fût révélée, & par conſéquent elle

n'est pas dépendante de la Révélation, quoiqu'elle ait la plus grande force & les motifs les plus puissans, de la confirmation qu'elle a reçue.

La Revélation est un fait. La Morale gît toute en droit.

La Revélation est un droit divin positif, la Morale est un droit divin, éternel & immuable.

La substance de la vertu & du vice, du juste & de l'injuste, vient, comme on a dit, de la raison & de la nature même des choses. L'amour de l'ordre ne peut pas être absolument éteint dans le cœur de l'homme; car on ne peut pas renoncer entièrement à la raison.

La Révélation ajoute des motifs surnaturels, elle promet des récompenses, & elle annonce des peines; mais quand elles n'annonceroit ni peines ni récompenses, l'obligation morale n'en subsisteroit pas moins, même dans la fausse hypothese de l'incrédule. Saint Paul & Saint Augustin

guſtin ont dit: *la foi & les Prophéties paſſeront, l'intelligence demeurera éternellement.* *

Il s'enſuit de là (comme dit l'Abbé *Gédouin*) que l'on fait trop dépendre les mœurs de la Révélation. » Quelque ſoin, » dit-il, que l'on prenne d'inſpirer des » ſentimens de Religion aux enfans, il » vient un âge où la fougue des paſſions, » le goût du plaiſir, les tranſports d'une » jeuneſſe bouillante, étouffent ces ſen- » timens. Si on leur avoit dit que les » mœurs ſont de tout pays & de toute » religion, que l'on entend par ces mots » les vertus morales que la nature a gra- » vées dans le fond de nos cœurs, la juſ- » tice, la vérité, la bonne foi, l'huma- » nité, la bonté, la décence; que ces » qualités ſont auſſi eſſentielles à l'homme, » que la raiſon même, dont elles ſont une » émanation; un jeune-homme en ſecouant

* Corinth. 1. 13. 8. *S. Aug.* de lib. arbit.

» peut-être le joug de la Religion, ou » s'en faisant une à la mode, conserveroit » au moins les vertus morales, qui dans la » suite pourroient le rapprocher des ver- » tus chrétiennes : mais parce qu'on ne » lui a prêché qu'un Evangile austere, » tout tombe avec cette Religion.

L'expérience prouve la vérité de cette réflexion. Dans ces tems d'une fermentation visible qui agite les esprits, pendant ces crepuscules d'une lumière qui naît, dirai-je, ou qui s'éteint, la Religion est attaquée, & elle manque de défenseurs (car des condamnations vagues ne prouvent rien, & n'ont jamais convaincu personne); elle ste compromise par des questions interminables & par des controverses futiles, qu'on a voulu faire regarder comme l'essentiel de la Religion.

A cet âge dont parle l'Abbé *Gédouin*, toute l'érudition acquise par un jeune-homme dans les Congrégations & dans les Retraites, succombe sous la moindre

jection ſpécieuſe d'un incrédule ; & mal-
ureuſement tout l'édifice d'une morale
al étayée, s'écroule. Les jeunes-gens
livrent avec une eſpéce de ſécurité, à
s paſſions qui ſont le malheur de leur
e. Ils ſe croient dégagés de tous liens ;
ut eſt confondu dans leur tête avec de
tites idées de dévotion, dont ils ont
nte, & qu'ils viennent à mépriſer.

Je ne parle que d'après les faits ; j'é-
once ici la voix de preſque tous les pe-
s de familles, ce ſont des témoins ir-
prochables, & de meilleurs juges que
es hommes étrangers à la ſociété.

J'oſe dire que les Anciens, les Payens
ême paroiſſent avoir été plus religieux
ue nous. Leur Légiſlation portoit toute
ur la crainte des Dieux ; on peut voir
es Loix de *Zéleucus*, de *Minos*, celles
les douze Tables, &c. *Platon* dans ſes
péculations ſur les Loix, établit la Re-
ligion pour premier fondement ; il rap-

pelle à la Divinité dans toutes les pages de ſes ouvrages.

Ciceron, en définiſſant les principes des Loix, dans ſon premier Livre *de Legibus*, poſe pour baſe l'exiſtence des Dieux & leur providence.

Chez les Payens c'étoient les Légiſlateurs & les Philoſophes qui prêchoient la vertu; les Prêtres n'enſeignoient point la règle des mœurs; les Scribes & les Phariſiens chez les Juifs la corrompoient par leurs traditions & par leur attachement à de vaines pratiques.

Le Philoſophe *Panoetius* enſeignoit la vertu & les devoirs, tandis que l'Augure *Scevola* ordonnoit les Sacrifices & les cérémonies de la Religion (*a*). Nous avons un Sacerdoce & des Pontifes qui doivent enſeigner toute ſorte de bonté, de juſtice & de vérité, ce qui eſt agréable à Dieu; (*b*) la douceur, la toléran-

(*a*) Eph. c. 5. ℣. 9. & 10.
(*b*) Eph. c. 4. ℣. 2. & Rom. ℣. 14. & 15.

ce à ſe ſupporter les uns les autres; (c) tout ce qui eſt véritable & ſincere, tout ce qui eſt honnête, tout ce qui eſt juſte, tout ce qui eſt ſaint, tout ce qui peut rendre aimable, tout ce qui contribue à une bonne réputation, tout ce qui eſt vertueux, tout ce qui eſt louable.

Au ſurplus il y a tout à perdre pour les Etats & pour les Particuliers chez qui ſe détruit la Réligion. Eh! qu'on diſe quel avantage il peut réſulter pour le genre humain, d'affoiblir dans les Citoyens les motifs de la vertu, & les principes des bonnes actions; n'eſt-ce pas autoriſer le vice & le crime qui n'ont jamais de digues aſſez fortes, & que déja des motifs plus puiſſans ne peuvent arrêter.

Je demande ſi l'Hiſtoire fournit un ſeul exemple de peuples dont la Religion nationale ait été le corps entier de la Religion naturelle (je dis le corps entier) &

(c) Philip. c. 4. ℣. 8.

ſi ce n'eſt pas le Chriſtianiſme ſeul qui l'a notifié à l'univers? Si les Philoſophes modernes ne ſont pas redevables de leurs lumiéres ſur les points les plus importans de cette Religion, à l'avantage qu'ils ont d'être nés dans la Religion Chrétienne? ſi par les ſeules lumiéres de la raiſon ils euſſent été, ſur les points qu'ils établiſſent maintenant avec tant de vérité & tant de force, moins vacillans & plus affermis que *Socrate*, que *Ciceron* & les plus grands génies de l'antiquité?

Je demande d'ailleurs, s'il eſt poſſible de rendre nationale une Religion purement philoſophique? ſi une Religion ſans culte public ne s'aboliroit pas bientôt, & ſi elle ne rameneroit pas infailliblement la multitude à l'idolatrie?

Quand les incrédules auront réſolu ces queſtions d'une façon ſatisfaiſante, on pourra répondre à des objections qui ſont propoſées 15 ſiécles trop tard; des objections que les *Porphires*, les *Celſes*, les *Juliens* ont

ignorées, & qu'ils euſſent pu faire valoir ſans replique, s'ils avoient détruit auparavant trois ou quatre faits de l'établiſſement de la Réligion Chrétienne, qui n'étoit pas éloigné de leur temps.

La méthode d'étudier la Religion, comme ſcience, dérive de la méthode générale des études. Il n'eſt pas néceſſaire d'être Médecin, pour ſavoir le meilleur moyen d'apprendre la Médecine; & ſans uſurper le droit d'enſeigner la Religion, qui eſt réſervé aux Eccléſiaſtiques, on peut aſſurer qu'on l'enſeigne mal dans la plupart des Colleges.

Pendant les premiéres années, une ſimple explication du Décalogue, de l'Oraiſon Dominicale & du Symbole, ſuffit avec les Catéchiſmes de *Fleury* ou de *Boſſuet*; l'abrégé de l'Ancien Teſtament, où M. de *Méſangui* a conſervé, autant qu'il eſt poſſible, les paroles de l'Ecriture, imprimé à Paris en 1732, l'Evangile & les Actes des Apôtres.

Le ſpectacle de la nature, tel qu'il eſt repréſenté dans *Fénelon* & dans *Derham*; la nature même que les jeunes gens connoîtroient en partie, leur auroit déja prouvé l'Exiſtence d'un Dieu que ſes œuvres annonçent à la terre.

Je ſuppoſe que dans la Métaphyſique ils euſſent pris des notions juſtes des Attributs divins & de la Providence, il ſeroit temps vers la fin des études, de leur faire appliquer aux faits de la Réligion Chrétienne, les principes de l'art critique, & ſans les embarraſſer dans des diſcuſſions au-deſſus de leur portée, on pourroit leur faire lire le *Traité de la vérité de la Religion Chrétienne*, par *Grotius*; ou celui qui eſt tiré en partie de *Turretin*, traduit par *Vernet*, revu & corrigé par un Théologien Catholique, imprimé à Paris en 1753, en 2 volumes, par Garnier.

Un jeune homme qui auroit lu ces Livres avec attention, ſeroit plus affermi

dans ſa Religion, & mieux préparé contre les attaques des incrédules, que par dix ans d'exercices ſpirituels. Le ſpectacle de la nature, la connoiſſance de l'Exiſtence de Dieu & de ſes Attributs, eſt le premier Traité de toute bonne Théologie. Il ſe prépareroit par ces lectures à lire un jour les excellens Livres qui ont été faits ſur la Religion.

XXVIII. *Réflexions ſur deux abus dans les Colleges.*

L'objet d'une bonne méthode doit être également de déraciner les abus, comme d'indiquer & de frayer le chemin. Je dirai deux mots ſur l'abus des Cahiers de Rhétorique & de Philoſophie, que l'on dicte dans les Colleges; outre que ce ſont de miſérables leçons que l'on fait plutôt pour exercer les Maîtres, que pour inſtruire les enfans, c'eſt la perte d'un temps conſidérable qu'ils em-

ploient à écrire; il n'y en a point qui les écrive en entier, & ſur mille il n'y en a pas un ſeul qui les ait conſervés pendant deux ans, ou qui en ait fait quelque uſage dans le reſte de la vie. J'en appelle à l'expérience.

Autre abus ſur les leçons de Mémoire: on fait apprendre par cœur à des enfans des Rudimens, des Particules, &c. des regles qu'il ſuffit d'entendre & de concevoir; on les ennuie, on les fatigue par la longueur des leçons déſagréables; ils perdent le temps qu'ils pourroient employer utilement & agréablement à apprendre les plus beaux morceaux de Littérature Françoiſe & Latine. Tous ces morceaux joints enſemble ne feroient pas la moitié des leçons qu'on oblige les enfans d'apprendre par jour, depuis la premiere claſſe juſqu'à la Réthorique.

On ne doit faire apprendre par cœur aux enfans, que ce qu'ils doivent retenir, ce qui peut leur ſervir de modele. N'y

a-t-il pas assez de beaux endroits dans les Auteurs, sans les fatiguer à apprendre ce qu'ils doivent oublier?

XXIX. *Avantages de ce Plan d'Etudes.*

Tel est l'essai du Plan des Etudes d'une premiere éducation; ce ne sont que les élemens de l'institution d'une Nation, qui exigeroit des vues plus profondes, & qui demanderoit des hommes plus habiles & plus éclairés que moi: elle est réservée cette institution à un Monarque sage & prudent, dont les intentions sont droites & pures: image de Dieu sur la terre, qui peut créer des esprits & façonner les cœurs.

Il ne laissera pas imparfait un ouvrage qui peut tant contribuer à sa gloire & au bien de ses peuples. Il consultera ses Universités, ses Académies, la Faculté de Médecine même, afin que de ces lumieres réunies il résulte une nouvelle institution ou une régénération si néces-

faire dans les Lettres & peut-être ailleurs.

Je me perſuade que ce plan eſt juſte, parce qu'il eſt fondé ſur la nature de l'eſprit, ſur des faits conſtans & ſur les principes de la connaiſſance humaine. Je crois qu'un jeune homme ainſi élévé, ſeroit plus diſpoſé à recevoir la ſeconde éducation néceſſaire pour la profeſſion qu'il embraſſeroit; & s'il y avoit des plans d'inſtruction & des Catalogues de Livres raiſonnés pour chaque profeſſion particuliere, comme en Allemagne, on lui épargneroit bien de la peine & du temps qui eſt en pure perte *. Il auroit l'eſprit net & précis autant qu'on peut l'avoir à dix-ſept ou dix-huit ans; il ſe ſeroit rendu un grand nombre d'objets familiers, il auroit du goût & quelques connoiſſances; & ce qui vaut peut-être les connoiſſances

* *Ætatem quidem video* (dit Ciceron, 33. *de finibus num.* 7.) *ſed inſici tamen debet iis artibus quas, ſi, dum tenera eſt, combiberit, ad majora veniet paratior.*

même, il auroit l'art d'en acquérir; il pourroit ſe frayer lui-même un chemin, & juger de celui qu'on lui feroit tenir; il ſçauroit s'occuper, ſcience ſi utile & ſi rare à cet âge & dans tous les âges: il ſeroit en état de voir le monde avec fruit, de lire les Livres originaux, de voyager utilement.

Les Vies des hommes illuſtres qu'il auroit lues, ſerviroient à indiquer ſes inclinations & ſes talens. Il eſt impoſſible que dans le cours des Etudes, pluſieurs objets étant préſentés aux yeux des jeunes-gens, il ne parût, dans ceux qui auroient du génie, quelques étincelles de ce feu qui ſe décele lui-même, qui fit *Paſcal* Géometre ſans le ſavoir, *Deſcartes* Philoſophe, *Tournefort* Botaniſte, &c.

La ſympathie ſe déclarera quand il y aura du rapport & de la convenance dans le goût. *Ulyſſe* à la Cour de *Lycomede*, préſente à *Achille*, déguiſé en fille, des armes avec des ornemens de femmes; la

paſſion d'*Achille* le trahit, & découvrit le plus courageux des *Grecs*, celui qui devoit être le vainqueur des *Troyens*.

On ſait que les triomphes de *Miltiade* déroboient le ſommeil à *Themiſtocle*. Combien le *Carache*, encore enfant, étoit frappé de ce qu'il entendoit dire de *Raphaël*! La vie d'*Homere* & ſes ouvrages ſaiſirent *Virgile* dans ſon enfance; *Charles XII.* étoit tranſporté d'enthouſiaſme en liſant la vie d'*Alexandre*.

On diſtinguera les enfans qui ont du goût & du génie, d'avec ceux qui n'en ont point; ceux-ci reſteront froids & immobiles à des récits qui toucheront ſenſiblement les autres. Au ſortir des études les jeunes gens s'occuperont ſuivant leur inclination; ils ſeront en état de choiſir une profeſſion avec connoiſſance, & ils réuſſiront mieux dans celle qui ſera de leur goût & de leur choix.

Eh quel avantage n'en réſulteroit-il pas pour la ſociété entiere & pour toutes les profeſſions?

Des eſprits fermes & cultivés ne ſeroient pas occupés de jeux & de bagatelles; les Nobles n'iroient pas dans la Capitale diſſiper le patrimoine de leurs peres; ils s'occuperoient avec goût & avec connoiſſance, à le rendre plus utile, & ils le feroient fructifier au quadruple. Ils diroient avec *Horace*:

Beatus ille qui procul negotiis
Paterna rura bobus exercet ſuis.

Ils ajouteroient avec Virgile:

Me verò primum dulces ante omnia muſæ
Accipiant. . . . . . .

Ils cultiveroient dans le ſein de la paix & de l'abondance les arts & les ſciences qui auroient nourri leur enfance.

Il eſt inconcevable qu'on ait tant négligé en France l'éducation des femmes; l'inſtruction en langue vulgaire pourroit être preſque toute entiere à leur uſage. Mieux élevées & plus inſtruites, elles éleveroient & inſtruiroient mieux leurs

enfans. Peut-être aſpireroient-elles un jour à la gloire d'imiter une *Cornelia*, fille de *Scipion* & mere des *Gracches*; une *Aurelia* mere de *Jules Céſar*; une *Attia*, mere d'*Auguſte*, qui contribuerent tant à former l'eſprit de ces hommes fameux.

Avec un eſprit plus cultivé, elles n'en ſeroient que plus aimables; elles ſauroient s'occuper; connoiſſant quelques remedes uſuels & approuvés, elles en diſtribueroient gratuitement, & ſauveroient la vie à une infinité de malheureux.

Le Seigneur de Fief accommoderoit les procès; il deviendroit le bienfaicteur de ſes Vaſſaux, & entretiendroit le lien de la bienveillance que la loi a mis entre eux & lui; lien uſé & devenu ſans force.

L'homme qui vit de ſes rentes, imiteroit le Noble; il dédaigneroit la vile chicane, & ne ſe porteroit pas à l'oppreſſion des miſérables.

Celui qui ſe deſtine à la guerre, regarderoit le ſervice, comme une occupation

ſérieuſe ; au lieu que la plupart des jeunes-gens qui s'y engagent, ne cherchent le plus ſouvent que l'oiſiveté & le libertinage.

Il auroit acquis dans la connoiſſance des Mathématiques des diſpoſitions à la pratique des fortifications ; la lecture des Vies ou des Mémoires des grands Capitaines, l'auroit mis en état de profiter de leurs campagnes & de leurs expéditions. Il ſçauroit qu'*Alexandre* & *Céſar* étoient ſçavans, que *Céſar* a fait des Commentaires ; que *Henri de Rohan*, *Turenne*, *Montecuculli* ont écrit des Mémoires ; que *Feuquieres* a donné des préceptes ſur l'art militaire.

Il apprendroit le droit de la guerre, dont il aura plus de beſoin, à meſure qu'il ſera élevé à de plus grandes places.

Le Magiſtrat auroit acquis dans une éducation ſolide, l'habitude d'être appliqué & laborieux ; dans l'étude de la Philoſophie, celle d'être judicieux & raiſonna-

ble; dans l'étude des Belles-Lettres, celle de traiter les ſujets avec ordre, avec netteté & avec force.

Dans la Vie des grands Magiſtrats, d'un Chancelier *de l'Hôpital*, d'un *de Thou*, d'un *Molé*, d'un *Servin*, d'un *Talon*, d'un *Bignon*, &c. il auroit vu qu'il y a un courage d'ame auſſi élevé que le courage guerrier: *Sunt domeſticæ fortitudines non inferiores militaribus.* Cic. Off. 2.

Il rechercheroit l'eſprit des loix dans les principes du droit de la nature, & dans ceux d'une véritable morale & d'une ſage politique: quoiqu'il ne ſoit chargé que de l'exécution des loix, il ſe rendroit capable d'être Légiſlateur. *Pythagore* donna des loix à la grande Grece, *Platon* à quelques Républiques; *Locke* en a donné la Caroline. C'eſt la Philoſophie qui a produit le *Code-Fréderic.*

Le Négociant ou le Commerçant porteroit dans les Pays éloignés, & en rapporteroit des connoiſſances utiles. La So-

dans ſa Religion, & mieux préparé contre les attaques des incrédules, que par dix ans d'exercices ſpirituels. Le ſpectacle de la nature, la connoiſſance de l'Exiſtence de Dieu & de ſes Attributs, eſt le premier Traité de toute bonne Théologie. Il ſe prépareroit par ces lectures à lire un jour les excellens Livres qui ont été faits ſur la Religion.

XXVIII. *Réflexions ſur deux abus dans les Colleges.*

L'objet d'une bonne méthode doit être également de déraciner les abus, comme d'indiquer & de frayer le chemin.

Je dirai deux mots ſur l'abus des Ca- Réthorique & de Philoſophie, dans les Colleges; outre ont de miſérables leçons que lutôt pour exercer les Maîtres, re les enfans, c'eſt la conſidérable qu'ils em-

ploient à écrire; il n'y en a point qui les écrive en entier, & ſur mille il n'y en a pas un ſeul qui les ait conſervés pendant deux ans, ou qui en ait fait quelque uſage dans le reſte de la vie. J'en appelle à l'expérience.

Autre abus ſur les leçons de Mémoire: on fait apprendre par cœur à des enfans des Rudimens, des Particules, &c. des regles qu'il ſuffit d'entendre & de concevoir; on les ennuie, on les fatigue par la longueur des leçons déſagréables; ils perdent le temps qu'ils pourroient employer utilement & agréablement à apprendre les plus beaux morceaux de Littérature Françoiſe & Latine. Tous ces morceaux joints enſemble ne feroient pas la moitié des leçons qu'on oblige les enfans d'apprendre par jour, depuis la premiere claſſe juſqu'à la Réthorique.

On ne doit faire apprendre par cœur aux enfans, que ce qu'ils doivent retenir, ce qui peut leur ſervir de modele. N'y

a-t-il pas assez de beaux endroits dans les Auteurs, sans les fatiguer à apprendre ce qu'ils doivent oublier?

XXIX. *Avantages de ce Plan d'Etudes.*

Tel est l'essai du Plan des Etudes d'une premiere éducation; ce ne sont que les élemens de l'institution d'une Nation, qui exigeroit des vues plus profondes, & qui demanderoit des hommes plus habiles & plus éclairés que moi: elle est réservée cette institution à un Monarque sage & prudent, dont les intentions sont droites & pures: image de Dieu sur la terre, qui peut créer des esprits & façonner les cœurs.

Il ne laissera pas imparfait un ouvrage qui peut tant contribuer à sa gloire & au bien de ses peuples. Il consultera ses Universités, ses Académies, la Faculté de Médecine même, afin que de ces lumieres réunies il résulte une nouvelle institution ou une régénération si néces-

XXX. *Maniére d'exécuter ce Plan.*

On objectera peut-être que l'éducation que je propoſe, n'eſt pas poſſible; qu'on n'a ni les Maîtres ni les Livres néceſſaires pour l'exécuter; que les jeunes gens ne pourroient pas dans leurs premiéres années apprendre tout ce qui eſt compris dans ce Plan.

Je répondrai que l'éducation des Grecs & des Romains étoit beaucoup plus difficile; que des gens très-ſenſés ont cru poſſible ce que je propoſe ici; & il faut ſe garder de condamner ſur des préjugés le ſentiment de grands Hommes, *Fleury*, *Locke*, *Nicole*: quels noms! & quel eſt l'homme qui oſeroit élever la voix contre leur autorité réunie? Je déclare que je n'ai fait dans ce Mémoire que les commenter.

Enfin tout projet ſenſé doit être appuyé ſur des faits, & je conviens qu'il n'y a rien de plus mauvais en morale, que ce qui eſt phyſiquement impoſſible.

Pour former une éducation, il faut des Maitres ou des Livres, & il faut apparemment l'un & l'autre. On propoſe de former des Maîtres, c'eſt un ouvrage de longue haleine, qui ne diſpenſeroit pas d'avoir des Livres tout faits. Je demande des Livres aiſés à faire, qui diſpenſeroient peut-être d'avoir des Maîtres. Je dis que tous ces Livres ſont faciles à faire, ou plutôt qu'ils ſont preſque tous faits. Il ne s'agiroit, pour la plupart, que de compilations ſenſées & raiſonnables, qui ſeroient faites non par des hommes qui ne penſent point, & qui n'ont jamais rien imaginé, mais par des perſonnes capables de compoſer elles-mêmes les Livres qu'elles compileroient, d'ouvrir des routes, de perfectionner celles qui ſont découvertes, d'imaginer des méthodes; & de juger les ſciences avec un eſprit philoſophique.

A l'égard de l'impoſſibilité prétendue d'apprendre ces ſciences à de jeunes

gens, je remarque premierement qu'on leur apprend (mal à la vérité) des choſes plus difficiles. De plus, je ſuppoſe au moins dix ans d'écucation depuis ſix ou ſept ans, juſqu'à dix-ſept ou dix-huit. Et que ne pourroit-on pas apprendre en dix ans, ſi l'on étoit bien conduit, & que l'on eut de bons Livres élémentaires?

Il n'y a point d'enfant qui au College, ou pour ſe préparer à y entrer, n'ait huit heures & demi ou neuf heures de travail par jour.

Je ne demande que quatre à cinq heures de claſſe où la peine ſoit principalement pour les Maîtres, où ils faſſent travailler les enfans devant eux, où les diſciples plus avancés feroient les démonſtrations aux plus jeunes; des Livres où l'inſtruction fut toute faite; une éducation qui n'éxige dans les commencemens que des yeux & de la mémoire.

Dans les trois ou dans les quatre premié-

mieres années, hors ces classes nulle étude que des leçons agréables & utiles à retenir, qu'ils pourroient apprendre en se promenant; la plus grande peine seroit d'écrire, de dessiner & d'apprendre un peu de Géométrie.

Des personnes instruites feront aisément l'arrangement de ce Plan & sa tablature, s'il a le bonheur d'être approuvé du Maître & de la Nation.

Je le répete; il n'est besoin pour exécuter un bon Plan d'éducation littéraire, que de Livres qui serviroient d'instruction & de méthode d'instruction: & ces Livres sont aisés à composer. Le Roi n'a qu'à ordonner; qu'il dise & tout sera fait; alors l'éducation sera facile; on ne demandera dans les Maîtres, les Gouverneurs & les Gouvernantes, que de la religion, des mœurs, & de savoir bien lire; cela ramenera à l'éducation domestique qui est la plus favorable aux mœurs & à la société.

J'ai conduit les jeunes gens à la porte des Sciences; il eſt réſervé à des plumes plus ſavantes de les introduire dans leur ſanctuaire.

FIN.

POST-SCRIPTUM.

APrès avoir achevé ce Mémoire, il m'eſt tombé entre les mains une Brochure intitulée *De l'Education publique.* Je me ſuis rencontré dans le point important qui eſt la fixation des objets d'études, avec un homme qui paroît avoir des connoiſſances étendues dans l'Encyclopédie des Sciences, & qui ſait tirer des lignes de communication de l'une à l'autre.

Ma premiere idée a été de ſupprimer mon Mémoire, comme devenant peut-être inutile. Ce n'eſt pas la peine de faire lire deux fois les mêmes choſes; mais comme je me trouve d'un avis différent de cet Auteur ſur la qualité

des Maîtres & ſur des détails eſſentiels, on m'a conſeillé de donner cet Ouvrage au Public. Des matieres éclaircies à ſon Tribunal, ſeront toujours bien jugées.

Je crois au ſurplus que notre Plan eſt bon, & qu'il peut être utile; je dis notre Plan; car il eſt a peu près le même: nous ne différons que dans l'exécution, & en ce que cet Auteur exclud les Séculiers que je voudrois, & qu'il admet beaucoup d'Ecoles que je ne voudrois pas.

L'article le plus eſſentiel d'un plan pour les Colleges, eſt de fixer les objets des études; car s'ils ſont mal fixés, comme je crois l'avoir démontré, il eſt néceſſaire d'y en ſubſtituer d'autres. Nous ſommes d'accord en ce point, l'Auteur de *l'Education publique* & moi. Nous ſommes même d'accord ſur ceux qu'il faut ſubſtituer; c'eſt ſur cet objet qu'il eſt abſolument néceſſaire, ſi l'on veut rétablir les études, que le Gouvernement pro-

nonce. Premierement, parce que c'eſt au Roi qu'il appartient de régler l'inſtruction de la Nation; en ſecond lieu, parce qu'il eſt convenable que cette inſtruction ſoit uniforme dans tout le Royaume, & qu'il eſt eſſentiel qu'elle ne ſoit pas arbitraire.

Que Sa Majeſté ait la bonté de nommer une Commiſſion compoſée de cinq ou ſix perſonnes pour examiner ces deux projets, ou tels autres que l'on pourroit préſenter. Son premier travail ſeroit de déterminer les objes d'études pour tous les Colleges.

On croit devoir dire que cette Commiſſion doit être compoſée principalement de quelques hommes d'Etat & de gens de Lettres; qu'on n'y doit faire entrer aucun homme de parti.

Le ſecond point, & celui qui importe peut-être le plus aujourd'hui, eſt une Méthode d'inſtruction pour exécuter le Plan qui auroit été agréé par Sa Majeſté.

Pour y parvenir, il s'agit d'avoir des Maîtres. Les uns parlent de Communautés ſéculieres; les autres veulent des célibataires; quelques-uns préſentent des gens mariés: il y en a qui les admettent indifféremment. Il eſt queſtion d'ailleurs de trouver une grande quantité de Maîtres tout formés, ou les moyens de les former en peu de tems. Quand on voudra y réfléchir, on verra qu'il eſt impoſſible de faire tout-à-coup une pareille recrue dans le Royaume; & ſi l'on veut décider la queſtion de la qualité des Maîtres, on va ouvrir la porte à des diſcuſſions ſans nombre, où l'eſprit de corps, les droits & les privileges entreront néceſſairement, & qui par conſéquent deviendront interminables. Chaque corps réclamera; on fera agir l'eſprit de parti; les plus forts l'emporteront, & l'Etat ne ſera pas mieux ſervi ni plus éclairé.

Je penſe que l'objet des Etudes étant une fois fixé, Sa Majeſté pourroit faire

compoſer des Livres Claſſiques élémentaires, où l'inſtruction fût toute faite relativement à l'âge & à la portée des enfans depuis 6 ou 7 ans juſqu'à 17 ou 18.

Ces Livres ſeroient la meilleure inſtruction que les Maîtres puſſent donner, & tiendroient lieu de toute autre méthode. On ne peut ſe paſſer de Livres nouveaux, quelque parti que l'on prenne. Ces livres étant bien faits, diſpenſeroient de Maîtres formés; il ne ſeroit plus queſtion alors de diſputer ſur leur qualité, s'ils ſeroient Prêtres ou mariés, ou célibataires. Tous ſeroient bons pourvu qu'ils euſſent de la Religion, des mœurs, & qu'ils ſuſſent bien lire; ils ſe formeroient bien-tôt eux-mêmes en formant les enfans.

Il ne s'agiroit donc que d'avoir des Livres, & je dis que c'eſt la choſe la plus aiſée préſentement. Un mot de la part de Sa Majeſté ſuffiroit. Il y a dans la République des Lettres beaucoup plus de Livres qu'il n'en faut pour compoſer,

avant deux ans, tous ceux qui ſeroient néceſſaires; & il y a dans les Académies plus de Gens de Lettres qu'il n'en faut pour bien faire ces ouvrages; il n'y en a point qui ne ſe fit un devoir & un honneur de concourir aux vues de Sa Majeſté, & au bien général du Royaume.

Un autre moyen très-ſimple ſeroit de propoſer de pareils Livres à faire pour ſujets de prix de toutes les Académies: cela produiroit en peu de tems, des Mémoires excellens, que l'on chargeroit des Gens de Lettres de rédiger. Le Gouvernement pourra tout, quand il voudra employer le génie & l'induſtrie de la Nation.

On feroit imprimer ces ouvrages à une Imprimerie Royale, ſans qu'il en coûtat aucuns fraix au Roi; & ces Livres coûteroient peu aux familles, pourvu que l'impreſſion ne ſe fit pas par entrepriſe, & que la choſe ne devint pas une affaire de finance.

LB 575 .L12 A3 1763 C.1
Essai d'education nationale, o
Stanford University Libraries
3 6105 035 860 118

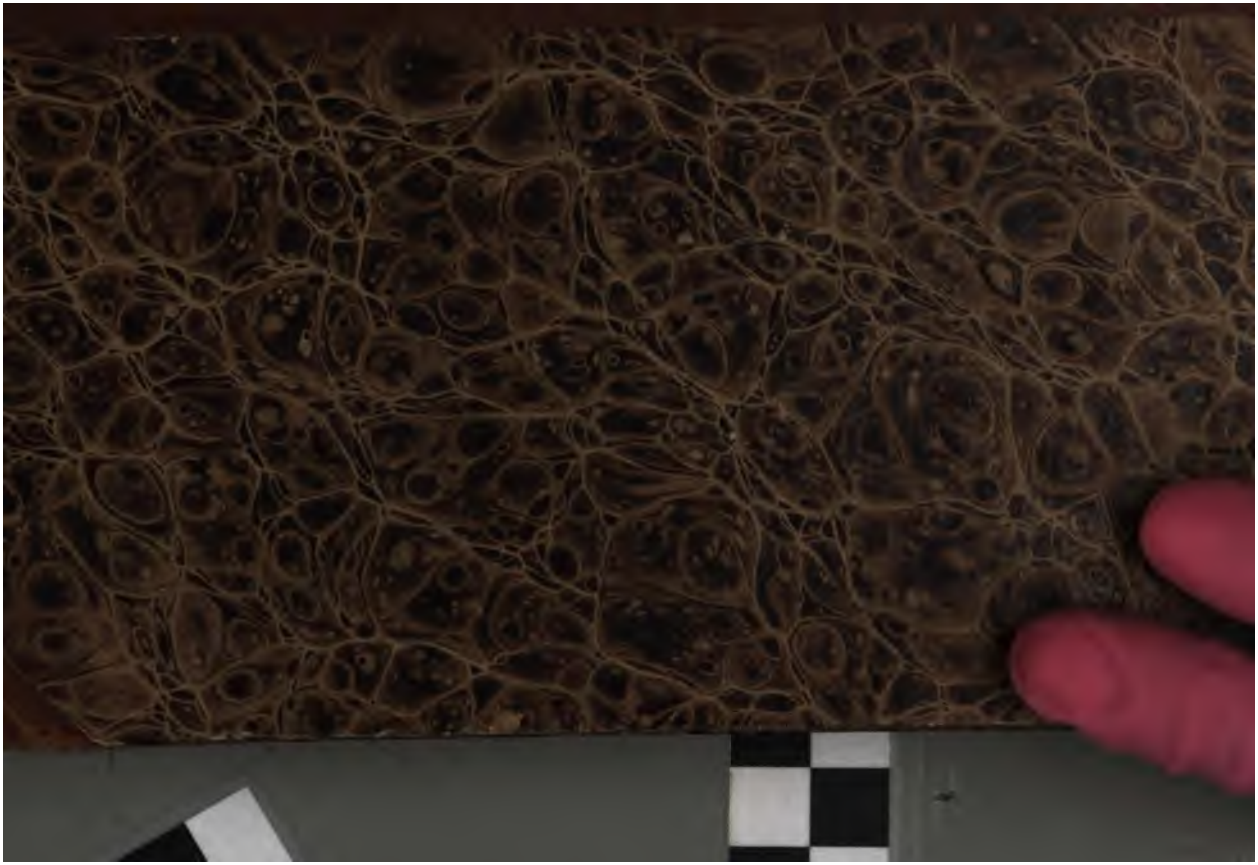
LB
575
.L12
.A3
1763

DATE DUE

SPRING 1982

SPRING 1984

JUN 1985

SPRING 1989

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA
94305